

POUR, UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

LA MAISON DES CIVILISATIONS ET DE L'UNITÉ RÉUNIONNAISE

FRANÇOISE VERGÈS
CARPANIN MARIMOUTOU



M C U R

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

POUR UN
MUSÉE

LA MAISON DES CIVILISATIONS ET DE L'UNITÉ RÉUNIONNAISE

DU TEMPS
PRÉSENT



Auteurs

Françoise Vergès
Carpanin Marimoutou

Relecture/ Correction pour l'édition française
Marianne Fernel

Traduction pour l'édition anglaise
Susan Wise

**Suivi éditorial/ Iconographie/
Conception graphique et réalisation**
Lawrence Bitterly, Paris
lawrence.bitterly@free.fr

Dépôt légal : juin 2006

© 2006, Maison des civilisations et
de l'unité réunionnaise/ conseil régional
de La Réunion. Tous droits réservés.

Adresse e-mail de la MCUR :
<http://www.mcur.fr>



COMITÉ INTERNATIONAL DE PARRAINAGE

La MCUR est parrainée par les personnalités suivantes en raison de leur engagement fort et déterminé en faveur de la différence culturelle.

Mohamed Arkoun,
philosophe, historien, Paris, France

Marc Augé,
anthropologue, directeur d'études à l'École
des hautes études en sciences sociales
(président de l'EHESS, 1985-1995), France

Raymond Barre,
ancien Premier ministre de la République
française, France

Richard Bohringer,
comédien, chanteur, France

Aimé Césaire,
poète, écrivain, ancien député-maire de
Fort-de-France, Martinique, France

Michel Colardelle,
conservateur général du patrimoine,
directeur du musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée,
Marseille, France

Maryse Condé,
écrivain, Guadeloupe, France

Mia Couto,
écrivain, Mozambique

Jacques Derrida, [†]
philosophe, France

Abdou Diouf,
secrétaire général de l'Agence internationale
de la francophonie, ancien président de
la République du Sénégal

Marcelino Dos Santos,
ancien président de l'Assemblée nationale,
Mozambique

Christiane Falgayrettes-Leveau,
directrice du musée Dapper, Paris, France

Mikhaïl Gorbatchev,
Prix Nobel de la paix, président de la
Fondation Gorbatchev, Russie

Stuart Hall,
sociologue, professeur émérite, Open
University, Milton Keynes, Grande-Bretagne

Albert Jacquard,
biologiste, France

Isaac Julien,
artiste, Grande-Bretagne

Abdel Kebir Khatibi,
écrivain, Maroc

Chérif Khaznadar,
directeur de la Maison des cultures
du monde, Paris, France

Koyo Kouoh,
African Association for
Contemporary Art,
Cacao Dakar, Sénégal

Sarat Maharaj,
critique et historien d'art,
Grande-Bretagne

Stéphane Martin,
directeur du musée du Quai-Branly,
Paris, France

Federico Mayor,
poète, ancien directeur de l'UNESCO,
Espagne

Elikia M'Bokolo,
historien, France

Albert Memmi,
sociologue, écrivain, France

V. Nallam,
président des Alliances françaises
de l'Inde, Inde

Yousry Nasrallah,
cinéaste, Égypte

Jack Ralite,
sénateur, ancien ministre, France

Mario Soares,
ancien Premier ministre,
président de la Fondation Mario-Soares,
Portugal

Christiane Taubira,
députée, Guyane, France

Marie-Claude Tjibaou,
présidente de l'Agence de
développement de la culture Kanak,
Centre culturel Jean-Marie Tjibaou,
Nouméa, Nouvelle-Calédonie

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

Sommaire

PRÉFACE	8
AVANT-PROPOS	12
PRÉAMBULE	21

40 MÉTHODOLOGIE POUR UN MUSÉE POSTCOLONIAL VIVANT DU TEMPS PRÉSENT

LE MUSÉE	50
L'OBJET ET L'ARCHIVE	80
LA MÉMOIRE	96
CULTURE MATÉRIELLE, CULTURE IMMATÉRIELLE	104
CONTACTS DE CIVILISATIONS	120
L'ESPACE CULTUREL INDIA-OCÉANIQUE	126
L'UNITÉ RÉUNIONNAISE	138
PROCESSUS DE CRÉOLISATION	148
IDENTITÉ SOCIALE ET CULTURELLE	154
POSTCOLONIALITÉ RÉUNIONNAISE	164
DÉMOCRATIE CULTURELLE ET DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE	178

187 LE PROJET CULTUREL DE LA MAISON DES CIVILISATIONS ET DE L'UNITÉ RÉUNIONNAISE

PROJET CULTUREL	190
METTRE EN SCÈNE UNE HISTOIRE ET UNE CULTURE	198
ORGANISATION SPATIALE DE LA MOUR	208
UNE MUSÉOGRAPHIE POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT	216
L'EXPOSITION DE RÉFÉRENCE : PRÉCONISATIONS	220
SÉQUENCES	240
VISITEURS, USAGERS ET PARTENAIRES	258

207 ANNEXES

PRÉFACE

La Réunion est une île
ses habitants sont venus et continuent de venir de
et très diverses. Quelles que soient les conditions et
ces civilisations qu'ils ont adaptés à leur nouvelle terre.
de négations, de mépris, mais elle a aussi permis la
créolisée. Six mondes se sont rencontrés : les mondes
ont servi et servent encore de creuset à cette culture
majeure de cette culture commune est l'oralité
L'apport de notre île au monde est fondé sur la richesse
éthique des relations humaines, qui ne se soumettent
La Maison des civilisations et de l'unité
et d'affirmations sans cesse renouvelées, est le lieu
mémoires sont mises en commun, où les différences

dont l'histoire est récente ;
pays de civilisations très anciennes

les raisons de leur venue, ils ont apporté des pans de
Son histoire a été faite de violences, de dénis,
construction d'une culture commune, métissée,
africain, chinois, européen, indien, islamique, insulaire
dans laquelle tous se reconnaissent. L'expression
qui est dynamique, porteuse de changements.
de nos productions immatérielles, garante d'une
pas à la logique économique de la marchandise.
réunionnaise, fruit de pratiques de résistances
où toutes les origines sont partagées, où toutes les
culturelles construisent la dynamique de l'unité.

Paul Vergès,

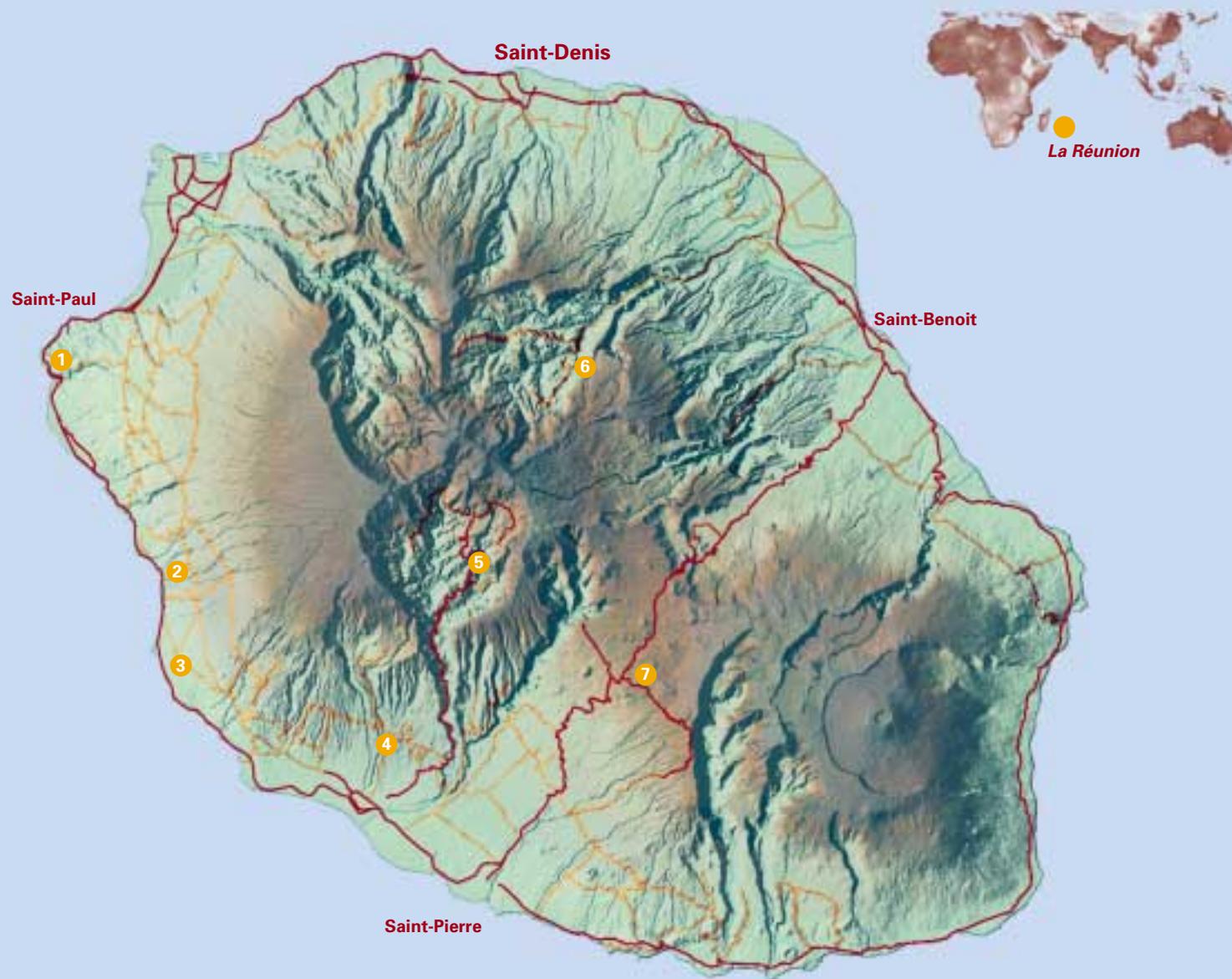
président

du conseil

régional de

La Réunion,

mai 2005.



1. Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise, MCUR.

2. Centre d'Études et de Découvertes des Tortues Marines, KELONIA.

3. Musée Stella Matutina.
4. Musée des Arts décoratifs de l'océan Indien, MADOI.

5. Éco-musée de Cilaos.
6. Éco-musée de Salazie.
7. Maison du Volcan.

Carte de **La Réunion**.
Elle a été réalisée par le service géographique de la Région Réunion.

Les droits afférents correspondent à une publication de la Région, même commerciale.

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

AVANT-PROPOS

Ce document présente les choix, les parti pris conceptuels et méthodologiques d'un musée qui sera construit sur l'île de La Réunion, à l'initiative de la Région Réunion. Financé par elle, l'État français et l'Europe, il devrait voir le jour avant 2010. Il sera construit à Saint-Paul, premier lieu de peuplement de l'île au xvii^e siècle.

13

Ce musée a été pensé à partir d'une série de constats et d'interrogations : Comment traduire visuellement des pratiques et des processus qui sont en majorité de l'ordre de « l'immatériel » sans tomber dans une ethnologie réductrice ? Comment traduire visuellement les cartographies des échanges, contacts et conflits du monde india-océanique où, à travers les siècles, se rencontrent les six mondes de l'Afrique, de la Chine, de l'Europe, de l'Inde, du monde musulman, du monde insulaire comorien, malgache, zanzibarien, afin d'en restituer les emboîtements, les interactions, les modes d'interpénétration, diffusion, dissémination et dispersion ? Comment traduire visuellement les processus et pratiques de créolisation à l'œuvre dans la création de l'unité réunionnaise ? Comment traduire visuellement les routes de l'esclavage et de l'**engagisme*** hier, celles des migrations contemporaines aujourd'hui, les rapports de pouvoir, les inégalités, les discriminations, mais aussi



* Les termes et expressions en gris sont expliqués dans un glossaire en fin de volume, ainsi que les sigles.

■ ■ ■ les résistances, les luttes, les imaginaires, les créations ? Comment faire du musée un espace de débats ouverts aux réinterprétations, aux transformations locales et mondiales ? Ce texte tente de répondre à ces questions en proposant les fondements d'un musée sur un petit territoire du « Sud », lié à la fois à la France et à l'Europe, à l'Afrique, à la Chine, à l'Inde et au monde musulman, un musée des créolisations, un musée du temps présent.

1 4

Il se fonde sur les résultats de la mission d'enquête de la Société centrale pour l'équipement du territoire (SCET), les remarques et recommandations formulées dans les séminaires de préfiguration et le rapport rédigé par le bureau d'études SCET /Abaque. Il a bénéficié des suggestions recueillies auprès d'acteurs sociaux, économiques et culturels réunionnais, ainsi qu'auprès de chercheurs, artistes, conservateurs nationaux et internationaux. Ce texte repose sur les conclusions des rencontres de ces quatre dernières années. Il est cependant grandement redevable à tout le travail et tout le savoir accumulé sur l'espace réunionnais par les Réunionnais, savoirs longtemps négligés ou marginalisés.

La liste de celles et ceux qui ont droit à notre reconnaissance est extrêmement longue car il faudrait remonter loin dans le temps, ne négliger aucune contribution. Il faudrait en particulier citer toutes celles et tous ceux qui n'ont laissé aucune trace écrite mais sans qui notre culture ne serait pas ce qu'elle est, la culture réunionnaise. Sans elles et sans eux, ce projet n'aurait pas vu le jour, sans elles et sans eux, ces réflexions n'auraient pu aboutir, sans elles et sans eux, la notion même de différence dans l'unité aurait été vidée de sens.

Qu'elles et qu'ils soient ici tous remerciés au même titre que toutes celles et tous ceux qui ont participé de loin ou de près à l'élaboration de cet ouvrage.

Ce document est destiné en premier lieu aux Réunionnaises et Réunionnais. En ce sens, il peut paraître localisé, et nous en sommes conscients. La dimension pédagogique du texte oblige parfois à des répétitions ; sa bibliographie est volontairement sommaire : elle n'est qu'indicative. Nous pensons cependant que les suggestions qui se trouvent dans ce travail peuvent intéresser les artistes, les chercheurs, les conservateurs, les acteurs culturels qui œuvrent, dans le monde, à une meilleure traduction des pratiques interculturelles. Il est une invitation au débat car la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise (MCUR) veut offrir un terrain d'expérimentation, un outil dynamique au service d'une population dans une situation postcoloniale.

1 5

Il n'est pas facile de présenter La Réunion en quelques lignes. La plupart des gens dans le monde ne savent même pas où elle se situe géographiquement. Elle n'est pas associée à un univers reconnu comme celui du monde caraïbe ou à une seule aire de civilisation : ce n'est pas une île « africaine », « asiatique » ou « française ». C'est un département français et, à ce titre, La Réunion ne fait pas partie du récit traditionnel de la décolonisation. Les histoires coloniales et postcoloniales l'ignorent.

L'île de La Réunion se situe dans le sud-ouest de l'océan Indien, à l'est de Madagascar et à l'ouest de l'île Maurice. Déserte jusqu'au xvii^e siècle,

■ ■ ■

■ ■ ■ elle était cependant connue des navigateurs arabes et chinois. Les Français en prirent possession en 1663 et l'appelèrent « Bourbon » en l'honneur du roi de France. Elle devint très vite une colonie où l'organisation sociale était fondée sur l'économie du café puis de la canne à sucre. Des esclaves y furent amenés, la plupart originaires de Madagascar, mais aussi d'Afrique de l'Est et, dans une moindre mesure, des Comores, de l'Inde et d'autres pays.

L'esclavage fut aboli en 1848 : 60 000 enfants, femmes et hommes, sur une population totale de 100 000 personnes, devinrent libres. Ils étaient citoyens mais restèrent colonisés et cette *citoyenneté paradoxale* a été l'axe des luttes anticolonialistes pour l'égalité et la démocratie dans l'île. L'engagement remplaça l'esclavage, et des dizaines de milliers de travailleurs furent amenés d'Inde du Sud, du Mozambique, de Madagascar, de Chine et d'autres pays de l'océan Indien. À la fin du XIX^e siècle arrivèrent des immigrants originaires de la Chine méridionale et du Gujarât qui, pour l'essentiel, s'établirent les uns comme petits commerçants dans l'alimentation, les autres dans le textile. Les derniers travailleurs engagés arrivèrent pendant les années 30 du XX^e siècle.

16

Le statut colonial prit fin en 1946 avec la loi de départementalisation. Pendant les années 1950, les conservateurs qui s'étaient opposés au statut de « département » transformèrent la demande d'égalité en politique d'assimilation culturelle et de dépendance économique. Les mouvements anticolonialistes répliquèrent par un programme d'autonomie politique et économique. Les gouvernements français, de droite comme de gauche, qui menaient ailleurs des guerres coloniales, s'opposèrent à ces demandes de démocratisation. Les années 1950-1980 furent marquées à la fois par la répression politique et culturelle, la fraude électorale, la censure, la négation de la langue créole et de la culture réunionnaise, la politique d'assimilation et par une modernisation des infrastructures. La mainmise des réactionnaires cessa lentement face aux luttes déterminées d'un large front démocratique. Les traces de

cette période demeurent cependant. La situation économique et sociale est, en effet, critique depuis des décennies : taux de chômage important, effondrement du secteur agricole sous l'assaut des multinationales du sucre et de la mondialisation, importantes inégalités sociales, discriminations. Il existe néanmoins une très forte pratique de la solidarité dans la société réunionnaise, une jeunesse de haut niveau scolaire et universitaire, une scène culturelle très dynamique.

C'est de ce monde que nous partons et auquel nous revenons dans ce texte. C'est une île dont la population a inventé des manières d'habiter le territoire, de créer un espace où les différences culturelles façonnent le social avec des éléments plurireligieux, pluriculturels. L'identité réunionnaise est un jeu entre plusieurs régimes de significations où la mise en scène des ancestralités révèle les voies par lesquelles les Réunionnais mobilisent leur passé pluriel et hétérogène pour construire une singularité.

17

Françoise Vergès	Carpanin Marimoutou	Tous les deux
est professeur au Center for Cultural Studies de Goldsmiths College à l'université de Londres.	est professeur de littérature à l'université de La Réunion, poète et écrivain.	ont pris activement part aux mouvements politiques et culturels de l'île. Ils travaillent depuis 2003 sur
Ses publications portent principalement sur l'esclavage et l'abolition, sur les politiques de prédation et de fabrication de personnes corvéables et taillables à merci, sur Frantz Fanon, la république coloniale française, les formations indio-océaniques et les processus de créolisation.	Ses publications portent principalement sur le roman colonial, les littératures créoles et celles de l'océan Indien, les processus de créolisation littéraire, les modalités des réécritures vernaculaires des textes épiques et mythologiques de l'Inde.	le programme scientifique et culturel de la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise. Ils ont publié ensemble <i>Amarres. Créolisations indio-océanes</i> , Ile-sur-Têt, Éditions K'A, 2003 / Paris, L'Harmattan, 2005.

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

MCUR | POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

PRÉAMBULE

Paul Vergès, juillet 1999

“

Voilà l’objectif de la Maison
des civilisations : partir
des différences et en faire
la synthèse. Voilà le contenu
de la Maison des civilisations :
ce n’est pas un musée
où l’on vient regarder
le passé, c’est quelque
chose de vivant.

”

DIFFÉRENCE CULTURELLE, DIVERSITÉ CULTURELLE ET DÉMOCRATIE

20

La Réunion va rencontrer plusieurs défis dans les années qui viennent. Sa population va augmenter, ce qui aura des effets sur l'aménagement de son territoire et elle n'échappe pas à l'inscription dans un monde soumis à une mondialisation marchande libérale accélérée avec toutes les transformations qui l'accompagnent : migrations intercontinentales, nouvelles formes de regroupement régional et nouvelles frontières géopolitiques, inégalités accentuées, marchandisation de la culture, urbanisation rapide, mais aussi émergence de nouvelles expressions culturelles, religieuses et artistiques.

Au cours de son histoire, la société réunionnaise a connu de nombreuses ruptures entraînant des bouleversements socio-économiques. Elle a un double héritage, d'une part, celui d'une déshumanisation, du mépris, de l'exil, d'autre part, celui de la vitalité et de la créativité. La rupture la plus récente est liée à la fin d'un monde agricole et rural répondant à des idéaux moraux que l'on observe dans d'autres sociétés rurales où le principe d'entraide est à la base des liens sociaux. La fin de ce monde et de son organisation sociale, de ses réseaux d'entraide et de solidarité, le déclin de l'industrie, l'augmentation du taux de chômage ont entraîné une profonde déstructuration sociale qui s'est ajoutée au long déni de l'histoire et de la culture. Le peuple réunionnais est comme tout

autre peuple : il est lui aussi soumis à une déstructuration, confronté à de graves problèmes économiques dans un monde qui obéit à la logique libérale, un grand nombre de ses membres vit au jour le jour. Les études sociologiques le montrent : dans des départements français comme le Nord, le Pas-de-Calais, la Moselle dévastés par les fermetures d'usines, au taux de chômage important, on observe des phénomènes d'alcoolisme, de violence domestique, de maltraitance d'enfants, de suicides, de consommation de drogues légales ou illégales, de délinquance... La transmission transgénérationnelle s'y fait dans des conditions difficiles et la fonction parentale est fragilisée. La société réunionnaise connaît les mêmes problèmes. La gravité de la situation sociale ne doit cependant pas faire oublier les atouts de La Réunion : créativité populaire des contes, *sirandanes*, *maloya*, de la langue, etc., histoire de luttes et de résistances, diversité culturelle, développement de la formation scolaire et universitaire, environnement géo-économique en pleine évolution, dynamisme des acteurs économiques, politique régionale de codéveloppement.

21

Face à ces défis, la société réunionnaise se doit de proposer et de poursuivre un mouvement de réflexion s'appuyant sur ses richesses culturelles en les resituant dans une approche qui tienne compte des évolutions et des transformations sociales, culturelles, économiques et politiques locales, nationales, régionales et mondiales.

La MCUR prend fermement position contre l'atteinte à la diversité des cultures et à leur dynamique qui doivent échapper à la logique marchande libérale et se donne comme objectif de favoriser l'expression de cette diversité et de l'interculturalité propre à La Réunion.

RESTITUTION, RÉPARATION, RÉINTERPRÉTATION

2 2

Paul Vergès l'a souvent rappelé : trop longtemps, la société réunionnaise – son histoire, sa formation, sa culture, son organisation – a été appréhendée, expliquée comme dépendante d'une seule matrice, l'Europe. Déjà en 1963, dans *Sucre amer*, film réalisé par Yann Le Masson, il déclarait lors d'une réunion publique : « Nos ancêtres sont venus d'Afrique, de Chine, de Madagascar, de l'Inde et de l'Europe. » Il précisait que nous ne privilégierions pas une origine au détriment des autres. Les Réunionnais sont venus, qu'ils aient été forcés ou volontaires, de pays et de peuples aux civilisations développées, qui avaient des organisations sociales, culturelles et politiques complexes. Aujourd'hui, la notion d'une modernité exclusivement occidentale apportant le progrès à un monde prémoderne a été scientifiquement rejetée par des philosophes, des historiens et des anthropologues. Le paradigme des modernités multiples représente désormais une ouverture à une pensée homogénéisante et réductrice. Les histoires riches et complexes des diverses cultures font maintenant partie du savoir de l'humanité et ouvrent la voie à de nouvelles interprétations des événements locaux et mondiaux. La restitution des cultures d'où

sont issus nos ancêtres, la réparation historique, les propositions pour de nouvelles interprétations constituent les fondations de nos réflexions. C'est à partir de ce paradigme que le programme de la MCUR a été pensé. Il s'agit de restituer à La Réunion la pluralité des régimes de signification et d'identification qui en ont fondé la population, la culture et la société... L'identité réunionnaise est plurielle dès ses origines, car elle est le produit d'une interculturelité, d'un métissage qui n'est cependant pas nécessairement l'expression d'une harmonie mais le plus souvent d'une rencontre conflictuelle.

2 3

La MCUR évitera de rendre hégémonique un régime de signification. Elle donnera à voir et à penser la pluralité de ces régimes. Ainsi, on peut être femme, citadine, parlant créole et français, réunionnaise, pratiquant ou ne pratiquant pas une religion ou un mélange de religions, mère, revenue dans l'île après des années passées en France continentale... Tous ces niveaux contribuent à la perception de l'identité commune, résultat d'une communauté d'identifications à des formes culturelles qui sont le produit de relations sociales. Elle est donc liée à une culture, non au sang.

PROBLÉMATISER IDENTITÉS ET DIVERSITÉ CULTURELLES

Ces dernières années, la problématique des identités culturelles a été soumise à une réinterprétation. Il est apparu que l'identité culturelle ne peut avoir une seule source sauf à exclure, à rejeter, à discriminer des sources souvent moins visibles qui sont le résultat de résistances populaires à une hégémonie de sens. Les notions d'hybridité, de créolisation, de métissage, de transculturel et d'interculturel ont été proposées pour appréhender le *divers*, pour penser l'espace interactif de la rencontre. L'identité ne repose pas sur un socle immobile, elle répond à des situations, des moments, où s'affrontent *des* mémoires, *des* vocabulaires, *des* représentations, *des* structures d'identification. Il nous faut reconnaître la complexité et la contextualisation des formes de représentation et d'identification.

24

Ces remarques s'appliquent au peuple réunionnais, produit par la colonisation française, car il n'y a pas *ici* de peuple premier, de temps pré-colonial. La colonisation française construit le territoire où se forge le peuple réunionnais, cette île inhabitée de l'océan Indien. Confronté à la déshumanisation de l'esclavage, à sa violence et à celle de l'engagisme et du colonialisme, au racisme et à l'exploitation coloniale (rappelons que le statut colonial ne prend fin qu'en 1946), le peuple réunionnais a créé une culture, une langue, des manières de penser le monde, l'espace et le temps. Cependant, cette culture n'a que très récemment été reconnue et il faut se garder des écueils identifiés ailleurs dans des situations de « diglossie » culturelle, linguistique et politique : fixer la tradition, considérer le passé comme pur et authentique, insister sur la différence sans mettre en lumière les aspects régressifs et sexistes de certaines coutumes et traditions.

La MCUR se propose de penser à la fois le multiculturel et l'interculturel, à la fois l'unité et les différences dans le même lieu, lieu commun, mais que chacun arpente à sa manière tout en respectant les manières des autres.

RENDRE VISIBLE LA PERMANENCE DE LA DYNAMIQUE SOCIALE ET CULTURELLE DE LA CRÉOLISATION

Chaque groupe arrivant à La Réunion a été soumis à un *processus de créolisation*, c'est-à-dire que ses membres ont été amenés à la fois à renoncer à des croyances, des traditions, des pratiques *et* à préserver des aspects de ces croyances, traditions et pratiques tout en empruntant aux autres. La créolisation est cette dynamique de la perte et de la préservation de croyances et de pratiques nécessairement altérées. Ainsi, chaque groupe nouveau d'esclaves, d'engagés, d'immigrants était soumis à un processus de créolisation par ceux qui étaient déjà établis et qui leur transmettaient parfois violemment les manières de survivre, mais eux-mêmes recevaient des nouveaux arrivants des traces de traditions, de croyances oubliées. Pour continuer, la société réunionnaise doit pouvoir poursuivre cette dynamique tout en conservant son originalité. Comment les Réunionnais vont-ils préserver cette dynamique, éviter le repli, éviter de fonder l'identité réunionnaise sur l'exclusion ? La fragilité de la créolisation – confrontée à des expressions culturelles hégémoniques, aux produits culturels de multinationales qui recherchent avant tout le profit – doit être reconnue et pensée dans le contexte de la mondialisation libérale, de la montée des identités meurtrières et du repli identitaire.

25

La MCUR se propose d'étudier et de favoriser les expressions et les pratiques de créolisation dans le but de préserver, d'affirmer et de valoriser la diversité culturelle de l'unité réunionnaise, et de participer aux mouvements qui dans le monde partagent cette approche et s'opposent à l'hégémonie de l'Un et du Même. La MCUR pour autant ne reculera pas devant l'analyse des blocages qui traversent la société réunionnaise comme la violence, le sexisme, l'égoïsme, l'homophobie, et des souffrances qui en résultent.

UN LIEU D'ÉCHANGES ET DE RENCONTRES

La mise en place de la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise exige une exploration tant des thématiques que des manières de les aborder. Depuis plusieurs années, en effet, des chercheurs ont montré que des situations similaires pouvaient être perçues, vécues et représentées de façons tout à fait différentes tant à l'intérieur même des communautés que d'une communauté à l'autre. Il s'agira donc d'intégrer à toute analyse de situation le contexte politique et culturel, les mémoires qui se construisent autour d'un événement, les manières dont il est perçu, les croisements qui se font entre représentations individuelles, familiales, ethnoculturelles et sociales. Soit, en d'autres termes, de voir toute situation non seulement dans sa structure mais aussi dans les fonctions et les images qui en découlent.

C'est en faisant apparaître le caractère constamment hybride des signes que l'observateur peut rendre compte de la complexité des pratiques culturelles d'une société. Pour La Réunion, il faut tenter d'avoir cette approche, d'établir un index de ses représentations.

Trop souvent encore, l'étude de la société réunionnaise s'en tient à un découpage chronologique qui orchestre des temporalités emboîtées, à une négligence du singulier au profit du général, à la vieille opposition entre culture des élites et culture populaire, entre oral et écrit, entre réel et représentations. Le *savoir réunionnais* est à représenter dans toute sa richesse. Mais il faut aussi décentrer le regard réunionnais en redonnant du sens aux mondes dont les habitants de l'île sont issus, en mettant en scène l'épaisseur des faits et des événements qui ont contribué, de façon directe et indirecte, à la formation de cette société.

La MCUR ne sera pas un musée au sens classique de ce terme : elle n'a pas pour but premier de collecter des objets et des documents ni d'exposer des collections bien que ces aspects soient inclus dans son objectif.

Ce sera un musée de civilisations, c'est-à-dire qu'il donnera à voir des processus et des pratiques, à travers des objets mais aussi des films, des sons, etc. Ce sera aussi un lieu d'expositions, de débats, de confrontations, d'interprétations et un lieu de propositions, d'actions, de réparations, de réappropriations, de restitutions. Un des objectifs de la MCUR sera de remplir une fonction de *mise en contexte critique et de trans-mission* de la culture réunionnaise qui se distingue, répétons-le encore une fois, par son interculturelité. Il faut aller au-delà d'un « sauvetage du patrimoine ». Certes, le désir et le besoin de préserver sont justifiés, mais ils ne doivent pas à eux seuls dominer la réflexion. Il faut éviter de transformer la MCUR en musée régional avec mannequins de cire et vanneries, de réifier des traditions et des manières de faire et d'en marginaliser la diversité. L'objectif de la MCUR est novateur, car il propose une mise en perspective du passé à partir du présent. Ce sera le seul lieu à prendre le territoire Réunion comme objet à montrer, à visualiser et à restituer. Ce ne sera pas un musée historique, mais un lieu où une dynamique critique et régénératrice offrira aux Réunionnais un espace où pourra se rejouer, dans l'imaginaire comme dans l'échange concret, le développement de leur culture et de leur société. L'approche croisée des événements permet une approche comparative mettant des « modes de vie » en perspective, faisant ainsi apparaître des récurrences, relativisant un ethnocentrisme « naturel ». Il s'agira aussi de mettre en lumière les contingences, les accidents de l'histoire afin de questionner la fiction d'un itinéraire présenté comme inévitablement progressif sous le signe d'une modernité définie par l'Europe¹ où tous les événements s'expliquent par des liens de cause à effet. Il faut éviter un cheminement de... à... vers, une fin de l'histoire qui nie la permanence et l'aspect créatif des conflits et des tensions. Au contraire, il faut faire place à la prolifération des régimes de signification, des moyens par lesquels les Réunionnaises et Réunionnais se réapproprient leur histoire et leur culture.

Colloques, conférences, séminaires, expositions, commandes de travaux, rencontres, spectacles, emploi des nouvelles technologies

1. Le mot « Europe » désigne ici une construction historique et culturelle, davantage visible depuis le monde colonial mais qui a eu

des effets sur le continent lui-même. Le débat récent sur la Constitution européenne a montré que la définition d'Europe est loin d'être épuisée.

de la communication... la MCUR utilisera tout cela pour offrir un *musée de perspective et de prospective* au peuple réunionnais. L'importance numérique de la jeunesse réclame la création de ce lieu qui mettra en lumière les valeurs de la culture réunionnaise. Énonçons quelques-unes de ces valeurs : une laïcité qui n'est pas antagoniste de l'expression des diverses religions de l'île, la capacité d'adapter et d'adopter de nouvelles pratiques et expressions, qui implique une capacité de résistance à la xénophobie, l'humanisme, le respect de soi et de l'autre.

LE PROJET CULTUREL D'ÉQUIPEMENT

28

Le travail sur le projet culturel d'équipement s'est centré autour de deux programmes : le programme muséographique et le programme culturel (saisons culturelles : expositions temporaires, programme pédagogique, activités culturelles...). Il s'agira, à chaque fois, de proposer des regards croisés afin de traduire de façon visuelle, interactive, la diversité des significations du passé et du présent.

L'EXPOSITION DE RÉFÉRENCE

29

L'exposition de référence est la colonne vertébrale du projet muséal. Tout équipement supplémentaire est donc obligatoirement conçu comme support de l'exposition de référence. Ainsi, il est possible de penser l'inclusion d'un espace d'exposition temporaire dans le parcours de l'exposition de référence : une salle est réservée, dans chaque séquence de l'exposition de référence, à une exposition temporaire d'un à deux ans qui met l'accent sur un objet, un événement, une figure, une pratique culturelle. De même, l'exposition d'œuvres d'art contemporain peut être conçue comme intégrée dans le parcours de l'exposition de référence. Ce sont les axes du projet qui déterminent l'implantation d'un espace spécifique et son contenu et non le contraire. Il est concevable que l'étape de matérialisation des axes de l'exposition de référence conduise à une modulation des espaces.

Le territoire physique « Réunion » est chaque fois mis en perspective avec les territoires créés par la société : le découpage des terres, les « Hauts », les « Bas », la *kour*, le privé, l'espace du rituel... Cette île est

LE PROGRAMME CULTUREL

confrontée à des phénomènes naturels brutaux comme les cyclones, les éruptions volcaniques, à un sol toujours en formation. Elle est soumise à des transformations abruptes imposées par l'homme comme la monoculture de la canne, les politiques à court terme d'exploitation des ressources – eau, terres cultivables et constructibles –, le règne de la voiture qui entraîne un besoin de construction de routes jamais assouvi. L'île doit être intégrée comme telle, comme acteur de la réflexion sur son passé, présent et devenir. Il n'y a pas une séparation entre la culture et la nature qui ferait de cette dernière un espace sans limites soumis aux caprices de l'homme, et des hommes des objets soumis à la gestion libérale des planificateurs et gestionnaires.

L'exposition de référence doit faire appel à toutes les technologies de pointe afin de faire de la traversée des séquences un espace et un moment d'interactivité poussée où le visiteur est appelé à imaginer des scénarios différents.

Les salles doivent être conçues de manière à entraîner le visiteur dans un autre espace, un autre temps tout en lui fournissant les moyens de la mise en relation avec le présent et de la réinterprétation.

Au début, il semble nécessaire de renforcer l'exposition de référence par la saison culturelle, de répondre à la demande des Réunionnaises et Réunionnais de se réapproprier leur monde, leur redonner fierté dans ce qu'ils ont créé, *leurs propres expressions culturelles*, leurs propres manières de vivre et de faire.

Les premières saisons pourraient avoir comme thèmes :

« *Shemin la vi, shemin la mor* » :

naissance, baptême et autres rituels de naissance, enfance, adolescence, mariage, mort... Les rituels et pratiques associés à ces divers âges de la vie mettent en lumière une créolisation des pratiques ;

« L'objet » :

la place de l'objet usuel, familier, quotidien dans la vie sociale, son évolution, l'imaginaire qui y est attaché. Ces objets sont autant le *pilon*, la *vane* que l'aspirateur, la voiture, le téléviseur.

Ce préambule souligne une détermination à mettre en place des fondations liées à une série d'options, de besoins, de choix esthétiques. L'architecture devra prendre en compte l'analyse des besoins et ne pas s'imposer comme la priorité. La MCUR n'est ni un mausolée, ni un parc à thèmes, ni un centre commercial. Elle joue sur une série de niveaux : le populaire et l'excellence, le pédagogique et le ludique, le monument et le non-monumental. L'architecture aura pour objectif d'exprimer la diversité et l'unité.

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

MCUR | POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

MÉTHODOLOGIE POUR UN MUSÉE POSTCOLONIAL VIVANT DU TEMPS PRÉSENT

Pour élaborer le projet scientifique et culturel de la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise, nous avons consulté l'immense et hétéroclite littérature sur les musées et la muséologie. Nous n'avons pu y trouver un modèle pour un musée du temps présent dans une postcolonie dont l'histoire et la culture n'ont pas connu d'étape « nationale », et qui n'ont jamais été exposées non plus dans des musées de la métropole. C'était là un défi stimulant. S'il était excitant d'inventer, il nous fallait aussi être rigoureux et proposer un projet réalisable. Le projet scientifique et culturel s'appuie donc sur l'importante littérature critique à propos des musées et des expositions, sur la réalité de ces musées et sur la longue histoire des résistances culturelles à La Réunion. **Nous interrogeons ici une série de termes, de notions et de questions** afin de cerner la présentation de l'exposition de référence, de présenter sa « philosophie ». Nous voulons proposer et suggérer ici une méthodologie qui fonde notre projet pour un musée postcolonial vivant du temps présent. **Les questions centrales de la MCUR** nécessitent de creuser des notions, de construire un discours scientifique partagé qui tienne compte des avancées théoriques, les adopte et les adapte au contexte réunionnais.

Comment représenter, comment mettre en scène, comment visualiser des pratiques de créolisation ? Comment représenter l'esclavage, l'engagisme et le colonialisme ? Comment mettre en scène les contraintes physiques, humaines, économiques et politiques qui ont façonné l'île de La Réunion et ses habitants ? Comment visualiser une culture qui se crée à partir des apports constants de vagues de migrations volontaires ou forcées, sur un territoire où n'existe pas de culture native, précoloniale ? Comment rendre compte des luttes contre un système colonial qui repose sur l'arbitraire, la brutalité, la force, le mépris ? C'est-à-dire quelles sont les *formes visuelles* disponibles pour représenter la vie d'un esclave, d'un **marron**, d'un **libre**, d'un maître, d'un engagé et leurs pratiques culturelles ? Quelles sont les *formes visuelles* disponibles pour représenter la vie quotidienne d'un petit planteur, d'un docker, d'une lavandière, d'une fonctionnaire... ? Qu'est-ce qu'un musée sans « objets » ? Quel est le statut de l'archive immatérielle dans un monde d'archives coloniales ? **Ces questions ont encadré notre réflexion, et nos conclusions** doivent beaucoup à des travaux menés ces vingt dernières années sur les musées, la postcolonialité, les politiques et les poétiques des représentations, la théorie des arts visuels.

LE MUSÉE

36

La MCUR est un musée d'idées, un musée du temps présent, un musée de l'histoire et de la culture. La MCUR n'a donc pas vocation à être un musée, selon les règles précises édictées par la direction des Musées de France pour qui le musée, rappelons-le, se définit par des collections d'objets. Son but premier est de faire connaître les aires de civilisation dont les apports ont contribué à construire la culture réunionnaise, leurs richesses artistiques, culturelles, philosophiques et les modalités de cette construction par la constitution d'une collection pensée à partir des réflexions qui suivent. La MCUR a, parmi ses objectifs, de lister les collections de la mémoire matérielle et immatérielle et d'impulser un mouvement pour combler les manques.

Le musée peut être regroupé au sein des catégories suivantes :

Musée où sont exposées les œuvres d'un artiste : musée Picasso, musée Van Gogh ;

Musée ou fondation d'un mécène : Fondation Calouste-Gulbenkian, Fondation Getty ;

Musée à thème : musée d'ethnologie, d'histoire naturelle, d'archéologie, d'art contemporain, et plus récemment des thèmes historiques et politiques comme le musée de l'Apartheid, du Quai-Branly, de l'Holocauste ;

Écomusée.

On a vu cependant ces dernières années apparaître en France des équipements culturels qui, tout en ne correspondant pas à la définition du musée contenue dans la loi de 2002, se définissent explicitement comme des musées. Ainsi, Jacques Toubon, président de la mission de préfiguration de ce qui deviendra la « Cité nationale de l'histoire de l'immigration », dans le rapport présenté au Premier ministre sur le projet, définit cet ensemble culturel comme « à la fois un musée national, un lieu de découvertes, d'expositions, de culture vivante et la tête de pont d'un réseau français et international ». La MCUR s'inscrit dans cette mouvance, celle des musées vivants, des musées d'idées, de sociétés, de civilisations qui, comme le spécifie aussi Michel Colardelle dans l'avant-projet muséographique du musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, ont pour objectif de « témoigner de la culture dans son sens le plus large, celui des peuples tout entiers et non seulement des élites liées au pouvoir et aux "cultures d'État", aux cultures officielles ». Ces musées de sociétés, précise-t-il, placent « la société contemporaine et ses questionnements au cœur de [leurs] préoccupations ». La MCUR se distingue par ailleurs de l'écomusée dans la mesure où, si elle s'intéresse aux relations matérielles et immatérielles entre l'humain, le territoire et le patrimoine, elle les resitue toujours dans la longue durée et dans leur rapport aux aires de civilisation qui leur ont donné naissance.

37

À La Réunion, il s'agit d'inventer un *musée vivant*, qui ne fixe ni l'histoire ni la mémoire, qui demeure un lieu ouvert aux révisions et réinterprétations, qui donne à voir les processus et pratiques de créolisation, tout en restituant les espaces et histoires qui ont conduit à cette créolisation. Le parti pris est celui d'une lecture non linéaire, où le spectateur est invité à « dialoguer » avec ce qui lui est présenté, où il peut proposer un autre sens aux choses et aux objets. La société et la culture réunionnaises présentent de telles couches de significations qui s'entrecroisent, se superposent, entrent en conflit et en relation, qu'il est impossible d'en tirer un récit homogène traçant une ligne directe d'un point A à un point B. On ne peut répondre à cette difficulté en mettant côte à côte des espaces de significations, car la gestion de la mise en scène de l'hétérogène et du polyvocal exige de penser autant l'espace de mise en scène que la mise en scène elle-même. Cette exigence n'est pas propre à la MCUR mais il n'en reste pas moins que nous devons, avant d'entreprendre tout programme, penser cet espace en relation avec son environnement et son contenu. Son *environnement*, car il sera impossible de « représenter » la créolisation sans parler du territoire physique, des montagnes, de l'océan, des plaines, des rivières, des champs, des villes, de ses contraintes (cyclones, fragilité du terrain, fortes pentes), de son poids sur l'imaginaire. Il existe en tant que patrimoine immatériel et matériel. Son *contenu*, car le défi est de présenter des histoires et des regards croisés qui ne privilégient jamais un des termes mais qui cependant offrent du sens.

La MCUR peut certes envisager de passer commande d'une collection d'objets, de photos, de films ou en acheter, mais ses lieux d'exposition ont pour vocation première de proposer *des lectures nouvelles* de la diversité culturelle à l'œuvre sur l'île, du mouvement entre civilisations d'origine et unité réunionnaise. Ces lectures nouvelles en tant que problématique muséale requièrent un retour sur l'institution « musée ».

La MCUR veut à la fois apporter au public des informations très diversifiées et complexes mais aussi lui donner le temps de la réflexion, provoquer un mouvement de curiosité, un désir d'« en savoir plus », tout en lui procurant de l'étonnement, de l'émotion et du plaisir. La muséographie classique propose une lecture pédagogique linéaire où l'œuvre est explicitée par un texte, selon une logique rigoureuse, dans une apparence de neutralité et d'objectivité. Ce parcours a été remis en cause ces vingt dernières années. La MCUR pourra s'inspirer des travaux du musée du Québec, du musée de l'Apartheid à Johannesburg, du musée de Grenoble, de la Biennale de Johannesburg... Cependant, l'équipe de la MCUR ne peut faire l'économie d'une réflexion sur *la problématique d'un musée du temps présent*, d'un espace qui doit mettre en scène des épisodes où dominent la violence, la brutalité de l'époque esclavagiste et coloniale, la misère, le dénuement sans que cela devienne pour autant un espace d'expiation. C'est *en partant du présent* qu'un autre avenir peut être imaginé. La MCUR propose une conception profondément novatrice de l'espace à la fois pour le dispositif scientifique et l'organisation, et pour l'offre aux publics. La MCUR doit résoudre cette difficulté : donner à voir des civilisations extrêmement diverses, saisies à des moments très différents de leurs trajectoires historiques respectives, et leurs transformations à La Réunion. Ces civilisations parviennent à l'état de *traces* et elles subissent encore des altérations au cours du processus de créolisation qui est la marque des sociétés esclavagistes. Ces traces créolisées seront représentées non seulement par les témoignages matériels, mais aussi par des dispositifs à inventer qui rendront tangibles et intelligibles les contextes dans lesquels ils ont été créés, les finalités et les fonctions qui leur avaient été assignées et le sens qui leur était attaché.

Philippe Descola, professeur au Collège de France, membre du conseil d'administration du musée du Quai-Branly déclare :

“

Comment rompre la rigidité du découpage conventionnel en aires culturelles, envisagées en outre selon des profondeurs historiques très différentes en fonction des régions ?

Comment faire saisir les influences, les diffusions d'idées et d'objets, les hybridations multiples déclenchées par les migrations, les colonisations et les mouvements prosélytes ?

Comment, enfin, rendre compte de la variabilité des réponses culturelles à des questions que toute société se pose et faire saisir des lignes directrices dans la manière dont l'humanité confronte le problème de la mort, de la subsistance, de l'échange ou de l'autorité² ?

”

Le récit des luttes sociales à La Réunion, de la diffusion des idées, des idéologies et des objets, les mélanges divers provoqués par les migrations et la colonisation imposent de s'interroger sur leurs représentations. Le problème n'est pas tant celui de la représentation « adéquate » que celui de la représentation elle-même. Qui décide du représenté ? La culture réunionnaise ne relève même pas du genre du « primitivisme ». Elle n'a jamais été « représentée ». Durant les expositions coloniales, la culture et l'histoire de l'île ont été montrées à travers des marchandises comme le sucre et le café, ou par le biais de l'« art de vivre créole », une douceur de vivre imaginaire. Depuis, l'universalisme français a souvent proposé une esthétique abstraite qui met le contexte social et historique entre parenthèses. Cette situation a conduit l'équipe de la MCUR à imaginer une *muséologie de la création*, une *muséologie postcoloniale*.

Ces dernières années, sous la pression d'une critique anticoloniale, puis de la critique postcoloniale, de nombreux musées ont repensé scénographie, muséologie et muséographie. En Europe, le musée a voulu être cet espace où *une* version du passé institutionnalisée comme mémoire commune se donnait à voir. Le musée a longtemps été une institution pour l'élite, validant certaines formes d'expression culturelle et affirmant certaines interprétations. En France, le musée des Colonies, devenu musée des Arts océaniques et africains, fermé depuis deux ans et dont les collections vont être exposées au musée du Quai-Branly, a été créé pour mettre en scène le rôle de la France coloniale dans le progrès aux colonies. Les habitants des colonies, leurs cultures, leurs coutumes étaient représentés non comme créations en soi mais à l'intérieur du grand projet colonial, illustrant les bienfaits de la France. Dans une telle mise en scène, le visiteur se trouvait conforté dans une vision d'une hiérarchie des civilisations, vision biologisante, influencée par la raciologie (Antze & Lambek, 1996 ; Bal, Crewe & Spitzer, 1999 ; Coombes, 1994, 2003 ; Huyssen, 1995). Il n'est plus question de montrer des objets appartenant à des civilisations non européennes comme le faisaient les musées héritiers d'une

2. Introduction, Journée d'information du mercredi 27 juin 2001 au Collège de France sur l'état d'avancement du musée du Quai-Branly.

vision impériale. « Le passé est un pays qui nous est devenu étranger », ce titre de David Lowenthal (1985) résume bien la difficulté à essayer de représenter le passé de manière véridique, authentique.

Le musée ethnographique avait tendance à figer les catégories et les différences. Or, pour représenter les cultures non européennes, c'est ce modèle qui a longtemps pesé. L'ethnographie et l'anthropologie s'étaient constituées en se donnant pour projet d'établir l'inventaire des formations sociales en collectant, décrivant, classifiant. L'ethnologie a analysé, comparé, théorisé. Ces deux disciplines ont été sous l'influence du discours scientifique dominant au xx^e siècle, qui qualifiait les peuples non européens de peuples « primitifs », ignorait la diversité des cultures, évaluait l'Autre à sa propre mesure. L'anthropologie a longtemps parlé au nom des peuples et des civilisations, elle s'est arrogé le droit de donner à ces peuples leur propre explication, a organisé leurs archives, a construit la *bibliothèque coloniale* dont parle le philosophe africain Valentin Mudimbe. Le musée national où une représentation de la nation est imposée cependant a vu le jour dans les pays postcoloniaux du Sud au nom de la construction de l'État. La diversité y était gommée, la scénographie sans imagination, et la lecture de l'histoire linéaire et orientée.

4 2

En Europe, depuis l'exposition *Les Magiciens de la Terre* à Paris (Centre Georges-Pompidou/Grande Halle de la Villette, 1989), la réflexion sur la représentation de l'Autre et de ses réalisations est au centre des débats. Cette exposition et la controverse qui s'est ensuivie ont ouvert la voie d'une réévaluation de la notion d'art. Une nouvelle muséologie a émergé qui s'inspire des travaux critiques de commissaires d'exposition, d'anthropologues et d'ethnologues.

Philippe Dubé, de l'université Laval, à Québec, dans sa communication « À propos de la transmission de la culture en regard de l'expérience » au colloque *Mémoires*, musée de la Civilisation de Québec (2003), explique :



Par les temps qui courent on s'empresse de vouloir tout nommer ce qui oblige à créer des néologismes, tout particulièrement dans le vaste champ des études sur la culture. La médiologie comme la muséologie apparaissent de plus en plus comme étant de nouveaux champs qui tentent de percer le "mystère de la culture". Maintenant, avec leur apport, on aurait tendance à penser que lorsqu'il s'agit de transmission de la culture, l'attention devrait être portée sur les moyens qui la permettent. Parmi ceux-ci, le musée est identifié comme l'un des transmetteurs de culture par excellence qui travaille sur la longue durée en permettant de relier culturellement la succession des générations que le temps sépare. Sur ce point, il y a une sorte d'unanimité, le musée agit comme un puissant et solide transmetteur de l'héritage culturel. [...] Le musée est compris ici comme un des médias d'un genre nouveau. [...] De ce point de vue, l'expérience des musées canadiens de ces dernières années apporte une matière nouvelle avec le développement de la dimension dialogique du musée.



4 3

Cette *dimension dialogique* est importante et le travail engagé par des associations réunionnaises et par l'Association pour la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise (AMCUR) autour *des mémoires culturelles et sociales* à La Réunion, est une introduction à ce dialogue. En Afrique, Australie, Asie, les musées ont reformulé leur contenu. En Afrique du Sud, après l'apartheid, les institutions muséales ont dû repenser leur objet. Les critiques y ont souligné l'eurocentrisme de ce qui constituait le « patrimoine national » : en 1993, moins de 1 % des 4 000 sites déclarés monuments nationaux avait à voir avec le passé précolonial. Le besoin de dire des histoires « cachées » (*hidden histories*) qui avaient été niées, déformées ou supprimées pendant l'apartheid a amené une démocratisation de l'institution muséale. Mais d'autres problèmes ont surgi. La transformation de Robben Island en lieu de mémoire, la création du musée de l'Apartheid, du musée du District Six, ce quartier multiculturel du Cap détruit en 1982 par le régime de l'apartheid, ont permis de se pencher sur ces questions : quel contenu, quelle architecture, quelle scénographie peuvent répondre à la fois au besoin de représenter un événement de la manière la plus fidèle et de construire un lieu attractif ? Les expositions *The Black Atlantic* (Berlin, 2004), *Europe Unpacked* (Rotterdam, 2002), *Alors, la Chine ?* (Paris, 2003), la Biennale de Johannesburg de 2000 et la Documenta 11 (Kassel, 2003) sont des exemples de cet effort pour renouveler le musée.

4 4

Il a fallu aussi tenir compte à La Réunion d'une *économie du rattrapage et de l'urgence*. Cette demande de rattrapage et son vocabulaire sont issus des luttes anticolonialistes et leurs discours ont été fondés sur un constat : malnutrition, état lamentable des infrastructures, lois du travail non appliquées, patronat extrêmement brutal, école et Église racistes... Les députés Aimé Césaire pour la Martinique, Raymond Vergès et Léon de Lépervanche pour La Réunion dénonçaient « l'état d'abandon de la population », le règne de l'oligarchie coloniale et de ses hommes de main, lors de la discussion sur la fin du statut colonial à l'Assemblée nationale en 1946. L'égalité était la notion centrale des luttes

d'émancipation sociale et politique sous la colonie et après. Cette notion issue des Lumières et de la Révolution française prenait une dimension particulière aux colonies où l'inégalité était posée en principe, en particulier sur des bases raciales. La demande d'égalité s'est traduite dans les vieilles colonies en demande d'égalité sociale, d'application des droits sociaux et des lois du travail. Cette dernière fut formulée en demande de rattrapage dont les mouvements anticolonialistes furent les premiers à souligner l'urgence. Dans les années 1960, sous la poussée des luttes, l'État a adopté ce vocabulaire de rattrapage et l'a adapté à sa façon. Depuis, ce discours et ses représentations encadrent et dominent tout débat. Cette économie de rattrapage a donc répondu à plusieurs demandes : État, élus, population. En quelques années, il a fallu « fournir ». L'écart entre les différents mondes à La Réunion – ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, ceux qui ont un travail permanent et ceux qui ont un travail temporaire, ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas –, le legs d'un système colonial fondé sur la misère psychologique et matérielle des gens, un développement profondément inégalitaire ont rendu légitime le rattrapage. En même temps, cette notion a enfermé les discours et les pratiques dans une rhétorique de l'urgence.

4 5

L'urgence du rattrapage a entraîné à La Réunion un développement d'équipements. Cette étape est par définition interminable car toujours de nouveaux besoins s'énoncent et ce que l'on doit rattraper est toujours en avance car « la France » est le but à atteindre, ce qui pose la question de ce qui est à rattraper et comment. Mais cette économie de rattrapage ne peut pas s'abstenir d'une réflexion sur le politique, le temps, les outils, le contenu, le lieu. Pendant trop longtemps, la recherche sur La Réunion étant en enfance, elle ne pouvait fournir des outils conceptuels et une méthodologie. On a alors emprunté des modèles qui n'étaient pas nécessairement adaptés et des notions, des concepts que l'on n'a pas nécessairement cherché à traduire. Les exemples abondent d'équipements mal conçus et mal pensés. Mais aussi, la nécessité du rattrapage s'est mise au service de la marchandise. Le cas de la voiture est le plus symptomatique.

Quand sur une île de 750 000 habitants, 300 000 voitures circulent sur un périmètre de 250 kilomètres, car aucune politique vraiment efficace de transports en commun n'a pu être mise en place, ce qui aurait pourtant relevé d'une politique de rattrapage, on mesure les dévoiements d'une telle économie. Dans la mesure où les notions de rattrapage et d'urgence encadrent tout débat, la culture n'y a pas échappé. L'éthique de l'urgence réclame d'agir, sans trop s'appesantir sur ce qui a provoqué les disparités. L'urgence impose une économie et une politique qui peuvent ne pas tenir compte de la complexité des situations, analyser les conditions historiques et sociales qui ont amené, produit l'état d'urgence. L'urgence exige de mettre de côté notre esprit critique. Mais suspendre jugement et esprit critique élimine le politique du débat qui est colonisé par le social. Si mon toit fuit, je dois le réparer en urgence, mais cela signifie-t-il que je m'interdis de penser comment il aurait fallu construire la maison ?

4 6

La demande d'égalité sociale de 1946 privilégiait l'attaque contre un colonialisme brutal et répressif, mais ne prenait pas en compte la culture. Ses limites sont apparues car cette dernière est un terrain où les enjeux sont aussi politiques. La demande d'égalité sociale a ouvert de nouveaux champs de revendication qui se traduisent, à partir des années 1960 dans le domaine culturel, par un mouvement critique de la politique coloniale en la matière. Cette dernière se définissait par la reproduction mimétique des modèles d'une certaine France, le déni de la langue créole et des religions non catholiques, la folklorisation ou la négation des expressions populaires, la réécriture de l'histoire en en gommant les apports non européens, le racisme, le paternalisme, la médiocrité des productions culturelles. Un mouvement pour l'affirmation du créole, de l'histoire et de la culture réunionnaises a investi l'espace public. Son action marque une rupture. Mais le champ culturel ne va pas échapper au vocabulaire du rattrapage. La demande d'équipements en viendra progressivement à précéder l'exigence du contenu et de l'élaboration d'esthétiques. Depuis, trop souvent l'action culturelle se confond avec l'animation. Les villes privilégient l'enjolivement petit-bourgeois censé

faire pittoresque au détriment d'une esthétique repensée et historicisée. Une esthétique « néocréole » a été inventée et transformée en marchandise. Par ailleurs, la demande légitime d'inscription de l'histoire entraîne une course au monument sans réflexion sur son esthétique et sa fonction. De toute évidence, le monument vient combler un manque de représentation et d'inscription, et prend ainsi la place d'une archive absente. En ce sens, le monument inscrit la présence et la filiation dans le lieu. Commémorant l'ancêtre ou le désir d'ancêtre, il donne sens à l'existence présente. L'accumulation récente de stèles, statues, bustes, aux ronds-points, carrefours et lieux de mémoire, témoigne du besoin de situer l'histoire sur le territoire et de construire un panthéon de « grands hommes » absents de l'archive coloniale. Il ne faut pas oublier, pour autant, que le rapport au monument est nécessairement passif ou exemplaire. Le monument fige la lecture de l'histoire en prenant la place du document qui se prête à la réinterprétation. Il en est de même de la pratique commémorative quand le commémoratif prend la place du travail de mémoire et du devoir d'histoire. L'économie de rattrapage entraîne un écart entre la profusion des lieux, des équipements, des offres et le vague, le flou du discours scientifique. La MCUR se situe comme un lieu d'impulsion et de proposition à une réflexion transversale des équipements et institutions concernés avec des personnalités expertes du monde associatif, du travail social, du monde éducatif sur la constitution d'un discours partagé qui questionne la politique d'urgence inévitablement induite par l'économie de rattrapage.

4 7

La rhétorique du rattrapage induit un oubli des épaisseurs historiques et des héritages. Or, en raison de l'histoire coloniale qui se poursuit – officiellement jusqu'en 1946 –, en raison d'un certain nombre de dénis, les problématiques de la mémoire et du patrimoine sont centrales à La Réunion, dans la mesure où elles interrogent à la fois le récit dominant, les récits intimes ou de groupes, les reconstructions idéologiques ou fantasmatiques, le désir de racines ou de généalogies. On ne peut parler de mémoire ni de patrimoine sans les resituer dans la question de l'héritage et de la dette.

La notion même d'« héritage » est à préciser. L'enjeu, écrit l'historien Henry Rousso, est de « permettre aux acteurs du présent de s'approprier un passé qui n'est le leur que par héritage, qui s'ouvre sur l'avenir et qui échappe autant que possible à la ruminant vaine de ce qui a été et ne sera plus » (Rousso, 2003). Il propose de penser la notion de patrimoine en rapport avec celle de « régimes d'historicité », qui désigne la façon dont une société ou un groupe se perçoit dans le temps par le rapport à la mort, la place du souvenir et de l'oubli, la représentation du passé, etc. Dans la notion de patrimoine, il est donc question du passé et de sa remémoration au présent. En d'autres termes, la mise au présent du passé est cette opération fondamentale de la mémoire, que Paul Ricœur définit à la suite de saint Augustin comme le « présent du passé ». Cette notion de patrimoine demande cependant à être davantage creusée. Bernard Stiegler, directeur de l'IRCAM, rappelle qu'à travers la notion du patrimoine, c'est la « constitution d'un "nous" qui se pose comme question, en tant qu'un "nous" est toujours l'héritage d'un passé » (Stiegler, 2003). Que veut dire ce « nous » ? Quel est ce « nous » ? Comment présenter un patrimoine commun d'un « nous » qui se constitue mais ne se fige pas, car alors le patrimoine pourrait être prétexte à la fermeture du « nous » ? À La Réunion, c'est une question particulièrement importante. Il existe à la fois *plusieurs passés*, ceux des différents groupes qui ont constitué la population, et *un passé*. Mais c'est une condition générale. Ce qui est particulier à La Réunion, comme à de nombreux territoires qui ont été colonisés, c'est que la construction de ce que Paul Ricœur appelle un *récit partagé* a été freinée, empêchée par la puissance coloniale. Elle est maintenant en cours. La MCUR contribuera à l'élaboration de ce récit partagé qui ne nie pas les mémoires singulières des individus et des groupes, mais qui propose un espace commun où vivre ensemble.

Comme l'a remarqué Jacques Derrida, l'héritage c'est ce que nous recevons sans pouvoir choisir. L'héritage nous « choisit », pourrait-on dire. Rien cependant ne nous oblige à garder cet héritage en l'état, à le préserver tel quel. Ce serait transformer l'héritage en prison, s'enfermer dans

une généalogie qu'il nous serait interdit de transgresser. Nous avons *des héritages*. Nous sommes héritiers de civilisations diverses, héritiers de croyances, de religions, de pratiques culturelles et culturelles. Nous sommes à la fois héritiers des systèmes de pensée et des pratiques de l'esclavage, de l'engagisme et du colonialisme comme des idéaux et des pratiques de l'anti-esclavagisme, des Lumières, et de l'anticolonialisme. Ces héritages divers qui se sont mêlés, démarqués les uns des autres, ne sont pas restés statiques au cours des siècles : ils se sont créolisés. Certains aspects se sont perdus, d'autres ont été transformés. Nous en avons créé. Nous avons parfois oublié leurs origines, ou nous les avons réinventées. Au cours des siècles, de nouvelles traditions ont vu le jour, de nouvelles pratiques, de nouvelles croyances, et cette dynamique est toujours à l'œuvre aujourd'hui.

Le but de la MCUR n'est pas de partir à la recherche des origines perdues, de chercher à restituer une authenticité qui relève en grande partie du fantasme, de défendre une nostalgie du « c'était mieux avant ». Rien, dans nos héritages, aussi douloureux soient-ils, ne nous autorise à nous prévaloir d'une supériorité morale ; rien dans nos héritages ne nous enlève le droit de nous affirmer différents.

C'est ici qu'intervient la question de la dette envers ceux qui nous ont précédés comme de la responsabilité envers ceux qui vont suivre. Qu'est-ce qui est à préserver ? Comment ? Pourquoi ? Une dynamique est en jeu dans l'héritage : préserver, réaffirmer, défendre, choisir. Préserver contre l'oubli, contre le déni, contre les politiques de silence et d'amnésie mises en place par les pouvoirs qui cherchent à imposer *un récit, une tradition*. Réaffirmer ce qui a été. Défendre les héritages, car ils ont donné naissance à des récits, à des mythes, car ils constituent des repères dont nous avons besoin. Choisir, car tout n'est pas à préserver. Le propos, en effet, est de préserver et de réaffirmer, mais sans mélancolie, sans nostalgie. Il s'agit de *réinterpréter nos héritages, de les soumettre à la critique*, afin que du nouveau advienne, c'est-à-dire de l'histoire. L'objectif n'est pas d'être victime de son héritage, mais de le revendiquer

à partir d'une position critique pour pouvoir le transmettre. Il s'agit de donner du sens à nos héritages, d'en être des héritiers actifs car, selon le mot de René Char, « notre héritage n'est précédé d'aucun testament ».

Le musée doit prendre en compte la « conscience malheureuse » de l'anthropologie occidentale mais aussi ses avancées critiques. Les travaux des critiques postcoloniaux ont mis en lumière les difficultés et les problématiques liées à l'exposition d'une histoire et d'une culture. La plupart des musées du « Sud » ont imité les musées européens dans ce qu'ils avaient de plus conservateur : alignement d'objets, figures en cire, « tableaux » de « scènes de vie ». Ce sont souvent des lieux ignorés par les populations locales, au mieux des lieux où l'on traîne touristes et enfants des écoles, au pire des lieux vides, poussiéreux. Les récentes approches ne sont pas plus rassurantes. En effet, l'industrie culturelle a intégré ces critiques mais en inscrivant la différence culturelle en distinctions fixes et rigides, dans une grille de lecture qui marque contrastes et oppositions et néglige l'unité, ce que Sarat Maharaj identifie sous le nom de management du multiculturalisme (*multicultural managerialism*). Le musée ne cherche alors pas à mettre en lumière les chemins de rencontre, la transversalité, l'échange mais des identités séparées, une sorte d'apartheid *soft*, et à transformer la différence en objet de consommation. La marchandisation de la différence quand celle-ci est traduite en objet de consommation niant le lieu, l'histoire dont il émerge, comme le montre la poupée native américaine qui ne dit rien du contexte de génocide et de l'exotisme, est extrêmement importante aujourd'hui. Elle répond aux besoins d'une classe moyenne mondiale et à ceux d'une industrie du tourisme qui cherche à inventer, à créer de nouvelles destinations pour que ne s'épuise pas le désir de voyage, de découverte mais sans pour autant penser l'asymétrie des situations. La différence culturelle est désormais intégrée à une économie qui est soucieuse de renouveler son espace d'intervention et de production marchande et d'étendre toujours plus son champ d'action : à peine découverts, des espaces, des objets, des images entrent dans l'économie marchande comme le

montrent le dynamisme de la publicité, le succès des boutiques d'« objets ethniques ». Il ne s'agit pas de se lamenter et de regretter un temps ancien plus « protégé » car cette idée de protection est souvent une illusion : les temples, les bibliothèques, les objets artisanaux et artistiques détruits et les peuples massacrés disent un passé plus violent. Le colonialisme a ainsi profondément bouleversé des pratiques et a permis la création de musées où la différence culturelle était mise en scène selon un scénario marqué par un scientisme rétrograde comme le montre le travail sur les « zoos humains » par Pascal Blanchard et ses collaborateurs. Il ne s'agit pas non plus de fustiger une industrie du tourisme qui procure du travail et fait aussi connaître à sa manière la diversité des cultures. Il s'agit plutôt d'entreprendre une réflexion, et de la poursuivre, sur la représentation des différences culturelles, ouverte aux travaux dans le monde et aux remarques du public réunionnais, et de travailler avec l'industrie du tourisme, de l'artisanat, des métiers en relation avec l'échange culturel.

Gérard Collomb a souligné que le musée, « ayant la charge de rassembler, de donner à voir, et, au fond, de sanctifier » un patrimoine qui se voudrait « commun », tend à marginaliser « l'hétérogénéité culturelle et linguistique » qui elle-même contribue à la multiplication des « constructions identitaires, parfois concurrentes et affrontées » (1999). Il faut donc éviter deux écueils : le fantasme d'une vie commune harmonieuse comme celui d'origines pures et protégées. La critique postcoloniale insiste sur la *transculturation* des formes et des pratiques (Fernando Ortiz). Loin d'adhérer au management du multiculturalisme, elle cherche à représenter les lignes de contact, les routes et itinéraires d'échanges, la créolisation, le mélange des traces mémorielles. Elle insiste sur la nécessité de visualiser de nouvelles cartographies du passé et du présent, où l'Europe ne parle pas au nom des autres, ne configure pas leur vie et leur territoire. Elle insiste sur la nécessité de restituer l'histoire de celles et ceux qui n'ont pas d'« archives ».

La notion même de l'archive doit être réinterprétée. L'archive n'est pas un talisman, ni un fétiche, mais un *document*. L'archive prend sens dans son contexte, elle n'est pas « vérité », elle s'inscrit dans tout un environnement social : ainsi l'acte notarié de la vente d'un esclave prend sens quand il est resitué pour le visiteur dans tout un contexte social et historique ; l'acte en lui-même est seulement un acte notarié. La MCUR ne peut se contenter de présenter des archives, elle doit être un espace où celles-ci sont mises en contexte et réinterprétées. Ainsi le Code noir doit être présenté dans un contexte où est expliqué ce qui fonde alors le droit en France et en Europe, et il doit être mis en perspective avec d'autres codes régissant l'esclavage. Il ne doit pas devenir un texte « sacré » dont on ne peut débattre mais un texte témoin sur le droit d'exception, sur la justification de l'exclusion. Il permet de comprendre à la fois ce que cet état d'exception à la règle française a signifié pour La Réunion et, plus largement, comment ce texte s'inscrit dans la longue histoire du droit d'exception qui continue avec les lois actuelles sur les étrangers, les immigrés, les réfugiés.

5 2

La MCUR s'inscrit dans un mouvement de réappropriation du musée, en participant à la réflexion sur le lieu d'exposition, la muséologie et la muséographie dans un moment postcolonial. Elle ne doit être ni un *sanc-tuaire* où se diraient l'identité et l'histoire au détriment d'une diversité des représentations au sein même de la société réunionnaise, ni un espace où le sens se perd à trop rechercher une équité mathématique entre plusieurs présences au monde au détriment d'une unité. En d'autres termes, la MCUR ne peut être strictement un espace de réparation ni un espace figé où un récit est imposé. Même s'il est évident qu'il existera une dimension de réparation, elle ne peut constituer le seul cadre de la réappropriation et de la réinterprétation. La notion de réparation doit rester dynamique. Elle ne doit pas permettre à des individus de se constituer une posture morale au nom de leurs ancêtres. La réparation, si nous nous inspirons de ce qui se passe en Afrique du Sud par exemple, doit s'inscrire comme une *éthique de la responsabilité*. La réparation du dommage causé au peuple réunionnais par l'esclavage, l'engagisme,

le colonialisme s'inscrira davantage dans le présent et la construction de l'avenir que dans une sacralisation d'un passé victimaire. Il s'agit de se demander ce qu'il faut faire pour vivre ensemble dans la dignité, le respect des différences, la justice sociale sur cette terre que nous ont léguée nos ancêtres et parents. Cette éthique de la responsabilité implique aussi une réflexion sur des complicités à des crimes comme la colonisation de Madagascar, la répression de l'insurrection de 1947.

Les jeunes Réunionnais sont en attente de propositions pour le présent et l'avenir. Si le passé a façonné le présent, il ne l'a pas déterminé de manière figée : l'action sociale sur le présent, avec une connaissance forte du passé lointain et récent, transforme l'environnement. Il n'y a pas de destin à jamais inscrit. Cette action humaine sur l'environnement ne doit cependant pas justifier l'idée de toute-puissance, ouvrir la porte à des rêves grandioses qui s'appuieraient sur l'illusion que la nature et l'homme peuvent leur être soumis. Il faut intégrer dans la réflexion les contraintes physiques, humaines, sociales et économiques : augmentation forte de la population, urbanisation souvent anarchique, agriculture destructrice de l'environnement, crise économique, globalisation néolibérale... L'exposition de ces contraintes doit accompagner celle des éléments positifs.

5 3

Ce musée inscrira La Réunion dans un ensemble, un réseau, où se poursuit le débat entre démocratie et différence culturelle, entre diversité culturelle et développement économique.

Résumons ses problématiques et enjeux :

Un musée où est représentée la diversité des apports culturels et une unité en formation ;

Un musée où l'environnement physique est fortement présent. L'île façonne les femmes et les hommes et est façonnée par elles et par eux ;

Un musée où l'environnement régional est représenté dans son interaction avec l'île et sa population ;

Un musée où le passé n'est pas présenté comme une condamnation sous la forme de « On ne peut plus rien y faire » mais comme contribuant négativement *et* positivement au présent ;

Un musée où le visiteur est invité à contribuer à la réflexion sur le présent et l'avenir ;

Un musée dialogique où le visiteur est actif.

Résumons ses objectifs généraux :

La MCUR témoignera de la culture dans son sens le plus large, celle des peuples, et pas seulement la culture étatique, officielle ou celle des élites ;

La MCUR répondra aux attentes de plusieurs publics : le public réunionnais auquel elle doit restituer son histoire culturelle, le public non réunionnais auquel elle doit donner envie de s'informer sur des aires de civilisations qui ont contribué à l'histoire de l'humanité et sur une île qui a réussi à réunir tant de différences. Elle deviendra un espace de rencontre pour différents publics et restera à l'écoute de leurs besoins et demandes ;

La MCUR placera la société contemporaine et ses questionnements au centre de ses préoccupations ;

La MCUR sera un espace de synthèse, le lieu d'une approche comparative des civilisations dont sont issus les habitants de l'île : Afrique, Asie, îles de l'océan Indien, Europe. Elle fera découvrir les liens qui réunissent ces espaces à première vue séparés par une extrême diversité ;

La MCUR permettra de découvrir une commune appartenance, sera un lieu de production de nouvelles solidarités, de nouveaux projets de société. Elle permettra aux Réunionnais de découvrir les solutions apportées par d'autres sociétés confrontées à des problèmes et à des défis similaires ;

La MCUR jouera un rôle majeur dans l'amélioration de la vie dans la cité, dans la réflexion sur le territoire, les manières de l'habiter, de le protéger, de le préserver pour les futures générations. Elle rendra visible le rôle de passeur, de traducteur culturel qui est au fondement de la créolisation ;

La MCUR encouragera la curiosité et le désir de connaissance, car aucune connaissance dans le domaine de la recherche en sciences sociales, aucune expression artistique ne peut être imposée comme une vérité unique, source de toutes les intolérances, de toutes les violences ;

La MCUR sera un espace où apprendre se conjugue avec loisir, réflexion avec plaisir.

L'OBJET ET L'ARCHIVE

56

Plutôt que de chercher l'objet perdu, d'essayer de combler un déficit, nous sommes partis de la question suivante : « S'il n'y a pas d'objets, comment imaginer un musée sans objets ? » Il serait plus juste de dire : l'objet ne peut pas être central pour la MCUR. Nous savons à quel point il a été important pour les pays non occidentaux d'imposer une nouvelle lecture de l'objet, de sorte que ce dernier – masques africains, sculptures inuits, peintures des aborigènes australiens... – soit reconnu comme ayant la même légitimité qu'une sculpture ou une toile d'un artiste européen. L'importance de ce mouvement demeure. Cela dit, en considérant la situation réunionnaise, nous avons préféré partir d'une absence acceptée. Aucun objet vernaculaire antérieur à 1848 n'a survécu et nous soulignons qu'il n'y eut *aucune* collecte de témoignages d'esclaves après l'abolition de l'esclavage. Personne, qu'il s'agisse d'hommes libres, d'abolitionnistes, d'écrivains, d'intellectuels, n'a pensé à collecter les témoignages oraux des esclaves libérés. Les voix des 60 000 femmes, enfants et hommes libérés ont été perdues pour les archives écrites. Elles ont survécu dans la littérature orale, les chansons, la poésie ainsi que dans les rapports de police, mais il n'est resté aucun témoignage direct. Le travail archéologique en est à ses

balbutiements, et tant de vestiges populaires, les cimetières, *kalbanons*, demeures d'esclaves et d'engagés, quartiers populaires, *boutik sinwa*, ont été détruits ou recouverts par des constructions nouvelles ces dernières années qu'il est douteux qu'on puisse en retrouver beaucoup.

57

Le fait de partir d'une absence a conduit à revisiter la notion d'objet et à intégrer à l'intérieur de cette approche ce qui existe : la trace de l'objet, une reconstruction... Dès lors, l'objet est traité comme une trace dont le sens émerge d'un paysage global.

Comment représenter, comment mettre en scène, comment visualiser des pratiques dans une situation peu favorable ? Les documents, les archives disponibles sont en très grande majorité celles de « l'Autre » ; du visiteur, du colonisateur ou du maître. La muséographie et la muséologie ont été pensées en Occident, imposant un modèle d'exposition. Le public réunionnais a peu, ou pas, de « culture de musée ». La situation de la conservation de l'archive est critique à La Réunion. À propos de ce dernier point, nous voulons souligner un symptôme : La Réunion détruit ou néglige ses archives, elle les laisse à l'abandon, elle les perd, les

disperse, ne les protège pas. Du côté de l'État et de ses institutions, il y a eu une politique souvent délibérée de négligence sinon de destruction. Le rôle de l'État républicain, qui reprend cette fonction à l'Église, a été fondamental dans la constitution de l'archive en France, puisque c'est entre autre sur cette constitution qu'il a fondé l'idée de la Nation. *L'archive coloniale*, pour sa part, a joué un rôle dans la construction de l'archive nationale, celui de mettre en scène la grandeur de la république dans sa fonction autoproclamée de « mission civilisatrice ». En cela, elle a opéré un choix discriminatoire et éliminé les voix et les discours propres des colonisés. Ces derniers apparaissaient, comme l'avait remarqué Michel Foucault à propos des criminels et des fous en France, dans les rapports de police et de notaire. Ils sont mis en scène et retravaillés par le discours de l'ordre. L'archive coloniale recueille la vie des *notables* et, par ses dispositifs rhétoriques, construit des stéréotypes, la catégorie des anonymes, des sans-voix, des sans-culture, des sans-savoir. Toute une humanité est ainsi exclue de l'archive coloniale. Les travaux et les jours, les joies et les peines, les amours et les chagrins, les fêtes et les deuils, tout ce qui fait la matière d'une vie, sont abrasés. Tout un travail est à mener. Une archéologie de l'archive, du discours et de ses ordres révélera le bruissement des voix, la matière des vies des anonymes dans la poussière de l'archive coloniale.

5 8

D'une part, les archives manquent. Celles qui existent sont souvent des archives de la honte, mémoires de la déshumanisation et de la violence, et produisent alors un désir de refoulement et même de forclusion. D'autre part, comme la constitution de l'archive répond à un désir de fondation du royaume, de la nation, du peuple..., et comme le pouvoir colonial l'a empêché, le rapport symbolique à l'archive ne fonctionne pas. Comment pourrait-il en être autrement quand l'histoire a été déniée ? Ce qui est plus étonnant, c'est que même les archives des mouvements de résistance, sociaux et politiques, connaissent ce même traitement. Il est, de manière surprenante, difficile de consulter ce genre d'archives remontant ne serait-ce qu'à une trentaine d'années ! Les causes du *mal*

d'archive tiennent au déficit de représentation de soi, au rapport préférentiel à l'oralité, à l'urgence du présent, mais surtout à un manque de volonté de l'État dans cette île de mettre en place les moyens d'une véritable politique de l'archive. Cela dit, depuis plusieurs années, nous assistons à un désir d'archivage : individus, partis, syndicats, associations déplorent précisément la disparition, l'éparpillement de leurs archives tout en s'interrogeant sur une méthode de collection et de préservation.

La notion de l'anonyme, la perte du patronyme et sa relation à l'archive méritent d'être explorées à La Réunion. Seuls les libres, c'est-à-dire une minorité, ont eu un patronyme qui les inscrivait dans une filiation et une généalogie. La grande majorité fut privée de cette inscription. La transmission d'une généalogie et de la filiation se faisait oralement mais comportait des manques, des vides, des masques et des réélaborations. Ces ruptures, ces absences reviennent du côté du refoulé dans la recherche obsédante des origines, des filiations, des liens : Qui est ma mère ? Qui est mon père ? Comment parler à mes ancêtres ? Cela revient aussi dans la demande d'un recours, d'un secours adressé aux dieux, aux puissances. C'est sur ce terrain que le rapport individuel et collectif des Réunionnais à l'archive s'inscrit.

5 9

L'équipe de la MCUR est en train de mettre en place plusieurs approches méthodologiques mais veut surtout contribuer à la mise en place d'une politique de *l'archive réunionnaise*. *L'archive postcoloniale* est une archive des traces, des spectres, des disparus, des anonymes.

Le problème est de rendre compte des pratiques culturelles qui sont des *pratiques sociales* transmises par les paroles et les gestes. Le statut de l'objet est à préciser. Il faut éviter de fixer en « tradition ». Comme le signale Chérif Khaznadar, directeur de la Maison des cultures du monde à Paris, qui commente Michel Leiris : « Comment se saisir de ce qui est en mouvance sans risquer de le figer ? » Comment mettre en scène, comment rendre visible le patrimoine culturel immatériel qui est si important à La Réunion ?

“

Nous, Réunionnais, nous descendons d'Africains venus d'Afrique ; nous descendons d'Indiens venus de l'Inde ; nous descendons de Malgaches venus de Madagascar ; nous descendons de Chinois venus de Chine ; nous descendons aussi de Français venus de France. Mais, qu'ils n'essayent pas de nous faire choisir dans nos ancêtres, car nous sommes aussi fiers de ceux venus d'Afrique ou de l'Inde que de ceux venus de France. Oui, nous sommes des Réunionnais descendants de Blancs, de Noirs, de Malgaches ou d'Indiens mais nous sommes dans notre pays ; nous sommes fiers de notre qualité de Réunionnais et nous exigerons que notre dignité soit respectée dans notre pays.³

”

LA MÉMOIRE

Comme nous l'avons déjà signalé, la mémoire des groupes et des individus ne s'organise pas de façon linéaire ; elle ne respecte pas strictement la chronologie des faits, elle leur assigne un sens plus touffu, lourd de signes et de significations. Elle est intimement liée au vécu de groupes et d'individus dont les destins s'entrecroisent, dont les mémoires se superposent, se confrontent les unes aux autres. Le passé fait retour et devient l'enjeu de polémiques à l'occasion de dévoilements d'événements traumatiques. *La mémoire est une construction sociale.*

La mémoire est sujette à une réécriture par les groupes. Le conflit entre des mémoires – les mémoires des victimes contre les mémoires des oppresseurs, les mémoires des minorités – entraîne souvent une compétition comme si *une seule* mémoire avait le statut de la vérité. Il y a certes des passés lacunaires, minorés, marginalisés et les Réunionnais ont souffert de ces lacunes et marginalisations. Il serait cependant stérile de s'abîmer dans une rivalité qui efface la multiplicité des mémoires et qui cherche à imposer un récit hégémonique. On assiste alors à la mise en place, d'une part, d'un « trop peu » ou d'un « trop » de mémoire, d'autre part, de mémoires-écrans, compensatoires.

3. Extrait du *discours* de Paul Vergès dans le film *Sucre amer*, réalisé par Yann Le Masson, 1963.

Il existe *des mémoires* qui se sont entremêlées, parfois affrontées, et qui parfois se sont ignorées. La mémoire d'une femme de vingt ans venue du Gujarât en 1930 ne peut être la même que celle d'un homme de vingt ans venu du Mozambique en 1890. Celle d'une jeune femme envoyée comme femme de salle par le Bureau des migrations des départements d'outre-mer (BUMIDOM) en 1972 n'est pas la même que celle d'un jeune homme travaillant à l'usine Citroën en 1974. L'« enfant de la Creuse » (enfant réunionnais envoyé dans la Creuse par la direction des Affaires sanitaires et sociales de La Réunion des années 1960 à la fin des années 1970) n'a pas la même mémoire de la France métropolitaine que l'étudiant parti à Montpellier. Le petit planteur de géranium n'a, bien entendu, pas la même mémoire que l'ouvrier du bâtiment, ni la femme de ménage celle de la petite bourgeoise. La mémoire des poilus réunionnais de 1914 n'est pas celle des hommes qui ont rejoint la France libre durant la Deuxième Guerre mondiale. La mémoire d'une mère célibataire au chômage ne recoupe pas celle d'une institutrice mariée avec des enfants, du petit commerçant et du chef d'entreprise... Les mémoires sont configurées par l'histoire familiale, l'environnement culturel et religieux, et l'histoire socio-économique. Mais ces mémoires singulières n'empêchent pas l'existence de mémoires partagées autour de rites, de coutumes culinaires ou religieuses, de transmissions intergénérationnelles, de luttes sociales et politiques qui peuvent transcender les différences ethnoculturelles, de sexe, de classe. Les mémoires particulières, fragmentées, locales s'inscrivent sur un même lieu, La Réunion, et se retrouvent sur un espace commun. Il faut aussi tenir compte des mémoires oubliées qui, une fois sorties de l'oubli, inscrivent de nouvelles configurations et exigent des réaménagements des récits, par exemple, celle des Malgaches, des Comoriens à La Réunion.

La mémoire n'est pas l'Histoire, elle n'est pas scientifique, elle est reconstruction personnelle ou groupale d'événements passés. Elle peut donner lieu à l'abus de mémoire, à une « tyrannie de la mémoire » quand le passé empêche le présent, pèse sur lui comme une tombe. La notion de *devoir de mémoire* peut ainsi donner lieu à des outrances, empêchant

le *travail de deuil* et le *travail de mémoire*. L'obsession commémorative, qui surgit comme compagne du devoir de mémoire, propose un modèle mémoriel de l'Histoire où zones d'ombre et complexité sont évacuées pour laisser place à une mémoire lénifiante qui gomme aspérités, contradictions dynamiques et dialectiques. Lier mémoire et justice peut permettre alors d'éviter cet écueil car le débat contradictoire dans l'espace judiciaire donne alors à voir les aspects sombres d'un événement et, une fois justice rendue, la mémoire apaisée fait place au travail de l'historien, qui ne peut être juge. Le *musée n'est cependant pas un tribunal* où se juge l'Histoire, mais un lieu où un travail de révision et de réécriture à la lumière des connaissances qui se développent est possible. Le *musée n'est pas non plus un tombeau* pour célébrer les morts, mais un lieu où est présenté le monde légué par les ancêtres. Le travail scientifique de l'historien, de l'anthropologue, de l'ethnologue a sa place dans la MCUR, mais il ne doit pas recouvrir l'espace des mémoires. Il est ainsi possible de mettre côte à côte *et* le fait historique *et* l'interprétation, le souvenir par le groupe qui l'a vécu. Un fait : la DASS envoie des enfants réunionnais « pour leur bien » dans la Creuse – dates, lettres, rapports –, *et* les témoignages des enfants, des parents restituent la trace mémorielle. Un fait : un bateau négrier décharge sa cargaison à La Réunion – nombre d'esclaves, prix –, *et* la route des esclaves restitue un itinéraire culturel. Un fait : un groupe d'ouvriers chinois arrive en 1890, *et* l'itinéraire restitue à la fois la vie sociale et culturelle de la province d'origine et leur vie après l'arrivée sur l'île.

Pour construire un *récit partagé*, nous devons d'abord partager ces mémoires, les donner à entendre. Vient ensuite le passage de la mémoire collective au devoir d'histoire qui permet de corriger, de réinterpréter la mémoire et d'éviter qu'elle se replie et se referme au point de se rendre aveugle et sourde aux souffrances des autres : mémoire-écran qui occulte la complexité des événements, mémoires des oubliés, des sans-voix, mémoires orales et gestuelles, mémoires heureuses aussi...

CULTURE MATÉRIELLE,

64

La *culture matérielle* – l'île elle-même, les usines, les ports de pêche, les docks, les maisons, les forêts, les ruines, les ravines, les gares, les espaces du sacré – doit être préservée mais la manière dont s'élabore cette préservation doit faire l'objet d'un débat. Veut-on simplement protéger les lieux de la destruction ? Les transformer en lieux touristiques ? Leur redonner un contexte social ? Tout cela à la fois ? On connaît la difficulté de transformer un lieu, un bâtiment en patrimoine : on peut lui enlever toute âme, en faire un objet de consommation. La création du musée de Robben Island dans l'Afrique du Sud postapartheid a soulevé des questions pertinentes pour nous. À qui appartenait Robben Island ? Aux prisonniers ? À la communauté musulmane du Cap pour qui l'île était un lieu de pèlerinage ? Comment préserver sa dimension politique ? Quand le nombre de visiteurs a commencé à augmenter et que la société responsable du site a voulu ouvrir une boutique « The Original Robben Island Trading Store » avec souvenirs et tee-shirts, les anciens prisonniers se sont émus de la transformation du site en lieu de vente. L'idée de boutique a été repoussée, mais la question est restée : Comment préserver le site comme lieu de mémoire vivante et éviter un effacement de l'histoire ? Peut-on accepter un Robben Island où les visiteurs iraient pique-niquer sans avoir aucune idée de ce que fut cet espace, cette prison de torture et d'exil ? Déjà,

CULTURE IMMATÉRIELLE

65

le fait de repeindre les murs, de rendre le site « acceptable » a été critiqué. Les visiteurs pouvaient croire qu'après tout, ce n'était pas si mal...
 À La Réunion, le musée Stella Matutina soulève des questions similaires : il ne reste rien de l'atmosphère d'une usine sucrière. Le bruit, la saleté, la hiérarchie, les luttes, comme les relations sociales, ont été gommés. Le visiteur apprend certes comment on faisait le sucre, qui travaillait dans l'usine, mais l'espace a été coupé de son environnement social et culturel. Il est vrai que le but du projet était un musée industriel, cependant les révisions sur la muséologie et la muséographie de sites industriels qui ont eu lieu depuis permettent d'analyser les limites et les problèmes d'une conception purement technique de l'industrie. Actuellement, la nouvelle direction de Stella cherche à redonner au site cette épaisseur de sens. Les gares de Saint-Denis, de Saint-Pierre ont, elles aussi, perdu toute référence historique et culturelle, elles ont été vidées de leur histoire. Si, comme nous l'avons déjà signalé, les usines sucrières ont été, pour la plus grande part, démantelées et les *kalbanons* laissés à l'abandon ou détruits, les ports de pêche eux aussi ont été abandonnés au profit de marinas où aucune vie sociale ne s'est créée... Au-delà d'un sauvetage qui s'annonce urgent, le problème est important : *le contexte est essentiel pour donner du sens*. La canne à sucre comme objet ne signifie rien, c'est tout le monde qui l'entourait qui lui donne

sens pour l'île, à savoir les esclaves, les engagés, les travailleurs agricoles, les planteurs, les commandeurs, les femmes dans les champs, les domestiques dans la maison de l'usinier, de l'ingénieur ainsi que les lieux comme la *boutik sinwa*, le temple hindou, l'église catholique, la maison de l'usinier, l'usine... La *boutik sinwa* est lieu de mémoire là où elle est à la fois lieu familial et lieu social. On peut multiplier les exemples mais la relation mémoire /histoire /représentation est centrale. Nous pouvons partir du travail d'inventaire entrepris par la direction régionale des Affaires culturelles (DRAC) et par des associations pour continuer la réflexion sur le patrimoine, sa préservation, sa mise en valeur et sa transmission.

Le débat sur les bâtiments, les friches industrielles, les lieux de mémoire populaire ne peut faire l'économie d'une réflexion sur l'habitat et l'architecture. L'architecture vernaculaire du passé a disparu ; il reste des maisons populaires de style « créole » construites il y a quarante ou cinquante ans et des maisons de **Grands Blancs** de style colonial. Les bidonvilles et leur organisation de l'espace avec l'opposition entre espace privé et espace public, le coin pour les animaux, les plantes ont disparu sans qu'il y ait eu (ou quasiment pas) des enregistrements audiovisuels de la vie de leurs habitants. Les relations populaires de voisinage se sont calquées sur le modèle petit-bourgeois.

Les mutations et les transformations profondes de la société, ses besoins en logements et tous les équipements qui les accompagnent comme les écoles, crèches, routes, terrains de jeux, commerce, cinémas... ont radicalement modifié le paysage et la manière d'habiter. Le choc entre ces mutations et ces besoins a entraîné l'invention de la « case créole à lambrequins », un style néocréole, comme marqueur identitaire. Cette invention de la nostalgie produit aussi des centres-villes disneylisés et folklorisés. Ces deux exemples témoignent à la fois d'un désir d'enjoivement de l'environnement et d'un repli sur des formes conventionnelles. Du coup, architectes et programmeurs ont oublié ou affadi des formes vernaculaires qu'ils n'ont pas su ou voulu adapter aux contraintes modernes. Ils n'ont pas su non plus inventer de nouvelles formes, choisissant

des solutions conventionnelles. Là où par exemple un Shigeru Ban, architecte japonais, défend une architecture avec des matériaux simples mais regardés autrement, la case créole à elle seule ne saurait être une tradition architecturale ; elle n'est pas transposable telle quelle, dans les contraintes et les situations du monde moderne. Si le passage du bidonville au logement social a été très exceptionnellement pensé dans la concertation avec les habitants, il semble urgent de réfléchir maintenant aux matériaux et aux formes de l'architecture du troisième millénaire dans une île très peuplée et de plus en plus fragilisée. Le monde de la culture matérielle est pris entre des formes coloniales revisitées comme l'architecture créole de l'élite et les modèles urbains de la métropole. La création de nouvelles formes d'habitat devrait naître de la rencontre entre les inventions vernaculaires qui laissent circuler l'air, pensent la relation entre le jardin et la maison, et les propositions postmodernes.

En 2003, l'UNESCO, la Fondation Calouste-Gulbenkian et la commission française pour l'UNESCO, la Maison des cultures du monde et la Fondation du Forum d'Assihal ont organisé un colloque sur la culture immatérielle. La Convention pour la sauvegarde de la « culture immatérielle » entend, par cette notion, les « pratiques, représentations et expressions, les connaissances et savoir-faire [...] que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel ».

La culture immatérielle concerne les domaines suivants :

- Les traditions et expressions orales, y compris la langue comme vecteur du patrimoine culturel immatériel ;
- Les arts du spectacle ;
- Les pratiques sociales, rituels et événements festifs ;
- Les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers ;
- Les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel.



Ce patrimoine culturel immatériel [...] procure [aux populations et aux groupes] un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine.⁴



Cette Convention sur le patrimoine culturel immatériel souligne combien il est important de sensibiliser les populations sur cette forme de patrimoine dans un but de sauvegarde et de transmission.

68

Il est évident que cette notion est importante pour notre île car notre patrimoine matériel, bien qu'il existe, donne surtout à voir la vie d'une toute petite partie de la population : maisons de maître, églises, temples, friches industrielles des usines sucrières. Comment « archiver », sauvegarder la cuisine, le savoir ethnomédical, l'esthétique vernaculaire et toutes les manifestations d'une culture transmise par les gestes ou transmise oralement ? Les mettre « en boîte » derrière une vitre ? Ces pratiques, ces savoirs perdraient alors ce qui les a maintenus en vie, le fait d'être liés à des pratiques sociales vivantes. « Sans transmission sur un support humain, le patrimoine immatériel disparaît », signale François-Pierre Le Souarnec dans l'ouvrage *Le Patrimoine culturel immatériel* (2004). La préservation du patrimoine immatériel est liée à la création et non à la « mise en boîte ».

Lors de rencontres sur les études transculturelles à l'université de Brême, en septembre 2004, et lors du colloque *Place : Aesthetics, Politics, Poetics* à l'Institute for Romance Studies de Londres, en septembre 2004, où

4. UNESCO, *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*, signée à Paris, le 17 octobre 2003.

le projet MCUR a été présenté, ces questions sur la mémoire, l'histoire et la représentation ont donné lieu à de vifs débats. Faut-il faire du lieu d'exposition un mémorial ; un espace de réparation ? Comment représenter les conflits ? À Londres, une architecte israélienne a parlé des problèmes soulevés par l'élaboration de l'architecture d'un lieu d'exposition sur le conflit Israël/Palestine : comment mettre en scène le conflit pour permettre une réconciliation ? À Brême, il fut question de la place de la musique et des pratiques urbaines, des expressions culturelles des jeunes citadins. Pour La Réunion, urbanisée très rapidement et où le changement du mode d'habitat est intervenu en quelques années (les immeubles au lieu de la *kaz* avec jardin, le bidonville), il faut être attentif aux formes culturelles qui émergent ou à la façon dont des traditions anciennes sont reconfigurées dans ces nouveaux lieux d'habitat. Comment se fait la veillée mortuaire ? Comment est organisée l'occupation de l'espace par les parents et enfants ? Quel en est l'impact sur la vie des femmes ? Pour en revenir à la question du patrimoine culturel immatériel, il faut se souvenir que toutes les pratiques où ce patrimoine est mis en scène, les carnivals, *batay kok*, baptêmes, marche sur le feu, cuisine, veillée mortuaire, manifestations..., sont des *pratiques sociales* qui ont évolué et continuent à évoluer. Il faut pouvoir retracer ces évolutions.

69

À La Réunion, les initiatives culturelles qui débattent du rapport entre mémoire, histoire et représentation témoignent du besoin d'inscrire des mémoires oubliées. Récemment, le festival *Origines contrôlées* à Toulouse (octobre 2004) a voulu mettre en scène le lien entre mémoire et citoyenneté. Leur annonce était la suivante : « Un nouveau rendez-vous culturel et citoyen, proposant musiques, cinéma, expositions et débats en partenariat avec Respect Magazine <<http://www.respectmag.net/>> », pour faire progresser la reconnaissance d'une France métissée. « Les discriminations existent, écrivent les organisateurs, et [...] elles puisent leur origine dans notre passé et la façon dont il a été traité ou occulté. » Tactikollectif, groupe associatif à l'origine de ce projet, a mené une enquête dans la ville pendant deux ans autour des mémoires immigrées. Les réponses se regroupent autour de trois grands axes : retrouver

l'histoire du « grand-père », comprendre qui on « est », changer le « regard ». Ces axes sont les mêmes à La Réunion : la personne – l'histoire singulière – et le collectif – la place dans la cité en tant que citoyen – se conjuguent pour proposer un récit commun. Le territoire physique de l'île est à inscrire au patrimoine matériel *et* immatériel : l'île est une partie de notre culture.

Depuis plusieurs années, des associations – dont nous voulons souligner les efforts et la forte implication – se sont créées autour d'un souci de préservation de la mémoire et de la tradition, comprise ici comme « savoir vernaculaire » et non comme espace de nostalgie. La richesse du patrimoine immatériel réunionnais – **tisaneurs**, chanteurs, contes, rituels, cuisine, jardins, coutumes, croyances... – est indubitable et des figures comme Lo Rwa Kaf, **Gramoun** Baba, Gramoun Bébé, **Gramoun** Lélé, Firmin Viry sont connues et respectées comme porteuses de mémoire. Ces actions de collecte appellent de notre part un certain nombre de remarques. Il existe souvent un sentiment de honte, l'absence d'une fierté affirmée *publiquement* que ce savoir est un *savoir*. Cependant, si on ne sait pas, on sait quand même : il suffit de mettre les gens en confiance pour que cette fierté émerge et que les gens fassent part de leur connaissance dans de nombreux domaines. Trop souvent, par ailleurs, quand ces savoirs ont été recueillis, cela s'est fait sans que les personnes ressources y aient été associées et sans que leur contribution soit reconnue. Cela explique le sentiment légitime à la fois de ne pas se reconnaître dans la restitution et de s'être fait piller. Enfin, les médias de collecte textuels et visuels (films documentaires, DVD) manquent encore souvent d'outils conceptuels pour resituer ces savoirs et leurs expressions dans un cadre comparatif et théorique. On en reste le plus souvent à une description en mots ou en images.

Cela nous amène à suggérer la nécessité d'une réflexion poussée qui propose des outils conceptuels et une méthodologie pour la collecte des savoirs vernaculaires ainsi qu'une formation sérieuse de collecteurs, photographes et documentaristes initiés aux méthodes les plus sophistiquées.

La MCUR met en place un programme qui identifie et collecte des objets et des témoignages du temps présent (1900-2005). Cette collecte doit être menée dans un souci éthique de restitution qui nécessite de travailler avec les personnes ressources du début à la fin et de les associer à la présentation de cette restitution.

Jean-Aimé Rakotoarisoa, directeur du musée d'Antananarivo, souligne dans le colloque organisé en 2004 par le Conseil international des musées (International Council of Museums, ICOM) et consacré au patrimoine immatériel, que la « méthodologie doit se fonder essentiellement sur un réel dialogue avec les communautés concernées, seules détentrices de cette richesse ». Il ajoute que si nous avons le devoir de sauvegarder le patrimoine, il faut se poser la question du droit à en disposer, car :

“

L'immatériel constitue l'un des derniers remparts de nos communautés respectives contre toutes les formes d'agression auxquelles leurs dirigeants les ont exposées, parfois avec la complicité passive des agences internationales supposées les aider dans leur vie quotidienne. Avons-nous le droit de leur ôter cet ultime bouclier ?

”

Il est donc important de prendre conscience que le processus, de la collecte à la restitution, risque de transformer les significations des objets et des pratiques souvent liés à l'espace intime, familial, spirituel ou sacré.

Au cours des États généraux de la culture qui se sont tenus à La Réunion en octobre 2004, les participants de l'atelier « Patrimoine » ont proposé d'inventorier le patrimoine culturel matériel et immatériel autour des grandes rubriques suivantes :

“

Ce qui est intangible, qui ne peut être soumis ni à la logique marchande ni à la logique administrative parce qu'il renvoie aux fondements mêmes de l'histoire et de l'imaginaire : toponymie, mythes, légendes, lieux.

72

Ce qui est rendu accessible au grand public et peut être mis dans un réseau économique : musées, centres culturels...

Ce qui peut entrer dans le circuit commercial : artisanat, ethnomédecine, etc.

”

La MCUR aura comme tâche de préserver, valoriser, transmettre, mettre en scène la culture immatérielle. Elle se doit de contribuer à une réflexion sur ce thème : inventorier, repérer, participer à la sauvegarde et à la valorisation de la culture immatérielle réunionnaise. La MCUR a déjà créé une distinction, « *Zarboutan nout kiltir* », qui

reconnait la contribution d'une Réunionnaise, d'un Réunionnais à la préservation, à la valorisation, à la création et à la transmission du patrimoine culturel immatériel réunionnais. Georges Condominas définit ainsi le patrimoine vivant :

“

Les mythes et les prières, les contes et les légendes, les proverbes et les maximes, les formules magiques, les chansons, les berceuses, les poèmes, les jeux verbaux, les devinettes, la gestuelle des rituels, les cérémonies, le théâtre non écrit, les marionnettes, le mime, les danses traditionnelles, les arts martiaux, la médecine des guérisseurs et des botanistes, les techniques de pêche et de chasse, l'habileté artisanale, tout l'espace oral où nous baignons tous.

73

”

Une place particulière est donnée à la langue créole. Elle est l'itinéraire d'une archive constamment vivifiée, l'espace même d'un héritage commun sans cesse enrichi par des pratiques et des apports.

Cette langue porte nécessairement en elle, dans l'hétérogénéité même qui préside à son élaboration, la marque des langues, des rêves, des imaginaires

qui ont présidé à sa naissance ; versés en inconscience, souterrains, cryptiques. Mais cela resurgit, d'une façon ou d'une autre, dans la parole quotidienne de l'échange, dans la parole poétique, dans les textes des *ségas* et des maloyas, dans les proverbes, les jeux de mots, les devinettes. Cela resurgit, mais transformé par les rencontres d'imaginaires qui produisent les imaginaires du lieu ; cela resurgit dans les croisements et les appropriations. Une légende comme *Granmèr Kal* se construit en amalgamant des mythes de l'Inde, de Madagascar, de l'Afrique à une mémoire populaire des traditions orales réunionnaises. Cette mémoire est liée à l'appréhension que les esclaves ont du maître et de ses pouvoirs, à une perception spécifique du surnaturel.

Cette langue est toujours vivante et toujours en évolution. Espace d'un héritage commun sans cesse enrichi, *elle est le vecteur de connaissances sur des pratiques et des imaginaires* ; à travers elle, les chanteurs, les poètes, les conteurs, et tous ceux qui la *parlent, protègent, transmettent, donnent les moyens de se maintenir et de se développer à des pans entiers du patrimoine culturel vivant réunionnais*. La MCUR soutient la création d'un « Observatoire de la langue créole ». Il existe à l'université d'Aix-en-Provence comme à l'université de La Réunion des laboratoires de recherche en créolistique et sociolinguistique du créole, mais il manque une véritable enquête sociolinguistique sur les usages et les pratiques du créole contemporain. Ce travail serait mené par cet observatoire, qui n'est pas un centre de recherche universitaire. Les données recueillies nourriront non seulement les travaux scientifiques mais aussi la création littéraire, musicale, artistique dans la MCUR.

74

La culture immatérielle, nous le voyons, ne peut se limiter à la mémoire ou à la tradition. Elle est par définition vivante et inscrite dans les pratiques sociales. Il est donc important de prendre en compte, à côté de pratiques anciennes, des pratiques nouvelles comme le hip-hop, le rap, les danses contemporaines, etc., la transformation des pratiques du baptême, des veillées mortuaires, du mariage, du carnaval et la créolisation de pratiques importées : manières de table, cuisine, musique...

CONTACTS DE CIVILISATIONS

“

Le but de la Maison des civilisations [...], dans [son] énoncé même, [est de] faire valoir que tous les apports réunionnais venant de différents continents ont été représentatifs de véritables civilisations, qu'elles soient d'Afrique, de Madagascar, d'Europe, de l'Inde dravidienne et musulmane, avec tous les aspects culturels que cela représente [et que] nous leur donnons une sorte de signe d'égalité et d'enrichissement.⁵

”

La notion de « civilisation » est une invention européenne et le mot lui-même date du XVIII^e siècle. Il exprimait alors tout ce qui avait trait au raffinement de la ville, aux sociétés policées, à la haute culture. Apparu d'abord chez les physiocrates, il signifie progrès, raison. Le sociologue Norbert Elias a bien décrit ce processus de « civilisation » qui trace une frontière entre « civilité » et « brutalité », entre culture bourgeoise et culture féodale. Cependant, l'Europe au même moment découvre les « sauvages » et dresse une frontière entre les Européens « civilisés » et tous les non-Européens « barbares ». L'idée de stades de développement de l'humanité prend forme – sauvagerie, barbarie, civilisation –, l'Europe étant arrivée au stade ultime et sa mission étant d'apporter les bienfaits de la civilisation au reste du monde. C'est l'époque où une typologie des « races » est imposée, où les expositions coloniales reprennent cette vision d'une hiérarchie des civilisations. L'Europe se voyait seule détentrice d'une *modernité* signifiée par le progrès, la raison, la science, qu'elle a opposée à la *tradition* et à la pensée magique où seraient enfermées la plupart des sociétés. Cette approche domine jusqu'à l'issue de la Première Guerre mondiale où le philosophe Oswald Spengler propose une vision plus pessimiste du monde : toute civilisation est inévitablement menée à

5. Discours « La Réunion au carrefour de grandes civilisations » de Paul Vergès, septembre 1999.

son déclin. Ces métaphores biologiques, évolutionnistes (de la sauvagerie à la civilisation) ou cycliques (vie et mort des civilisations), ont eu un impact profond sur la conception occidentale de la civilisation et de la culture, les deux notions étant souvent confondues.

Fernand Braudel, historien de l'école des Annales, a rejeté cette vision. Pour lui, une civilisation est caractérisée à la fois par sa géographie et ses espaces ; par l'existence d'un réseau économique relativement homogène et par des mentalités collectives proches, voire communes à travers les normes politiques, juridiques, religieuses... L'économique, le politique et le culturel s'articulent dans l'approche braudelienne qui propose la notion de « système monde » à la place de « civilisation ». Depuis, la notion s'est affinée et le terme de « civilisation » a pris une acception plus complexe. Les chercheurs s'accordent aujourd'hui à reconnaître qu'il est vain de chercher une seule tradition. Toute civilisation a été en contact avec d'autres. Aucune n'a jamais été « pure ». L'hybridité, le métissage culturel ont toujours été à l'œuvre, de manière plus ou moins forte certes, mais rares sont les sociétés qui n'ont jamais été en contact. On préfère ainsi parler d'« aires de civilisation ». Au congrès de l'International Society for the Comparative Study of Civilizations (2003), a été mise en avant la notion de « *main stream civilisations* ». Ce qui domine, c'est l'idée que dans toute civilisation, il y a eu conflit entre différentes traditions, qu'aucune civilisation n'est détentrice de la modernité. Dans une même aire de civilisations, on peut observer des configurations multipolaires aux frontières mouvantes, intégrant autant de conflictualité que d'unité. Les travaux récents insistent donc sur la notion de *plusieurs modernités*

78

et sur une décentralisation de l'Europe. L'histoire du monde ne s'écrit plus à partir des découvertes européennes. Ainsi la commémoration, en 1992, de l'arrivée de Christophe Colomb aux Amériques avait été obligée de s'inscrire dans une histoire plus vaste et plus complexe. Une exposition à Washington avait montré l'état des civilisations asiatiques, africaines, océaniques au même moment, en remettant en question l'idée d'une supériorité de l'Europe.

La Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise reprend cette notion de civilisation comme un espace/temps culturel, historique, économique, politique aux frontières mouvantes. Il ne s'agit donc pas de concevoir les civilisations dont sont venus les habitants de La Réunion comme des systèmes fermés, mais comme des espaces dynamiques. Ainsi, pour l'esclavage, ce cœur sombre de l'histoire réunionnaise, il est important de montrer quelles organisations sociales, culturelles, économiques et politiques existaient dans les pays où ont été capturés les esclaves. Ces derniers ne venaient pas d'un « nulle part » sans histoire et sans culture. Le système esclavagiste a mis en rapport plusieurs systèmes : mercantilisme européen, petits royaumes africains et malgaches, réseaux commerçants négriers africains, musulmans et européens. Il a créé une zone de contacts qui s'est superposée aux zones de contacts précédentes créées par le commerce des épices et des esclaves dans cette région ; les routes de déportation ont aussi été des routes de transmission de cultures. L'esclavage est un système aux ramifications multiples qui affectent le monde financier, linguistique, fantasmagorique et culturel.

79

L'ESPACE CULTUREL

L'océan Indien est le plus ancien espace marin constitué par les êtres humains en espace d'échanges : il a une histoire vieille de cinq mille ans, quand l'histoire humaine de l'Atlantique en a cinq cents et le Pacifique deux mille. Pour l'historien malgache Solofo Randrianja, l'océan Indien :

“

abrite plusieurs fuseaux historiques, pour reprendre l'expression de Fernand Braudel, qui à un moment ou à un autre de l'histoire des civilisations riveraines avaient tenté et réussi à exercer un contrôle de l'océan et de la circulation de marchandises et des hommes, et partant, à impulser des éléments décisifs à l'interpénétration des cultures. Un tel processus a conduit à la constitution de réseaux d'échanges qui ont duré plusieurs siècles. Du point de vue historique il faut parler des mondialisations qui ont aussi produit des régionalisations.

”

INDIA-OCÉANIQUE

Aux alentours des IV^e-VI^e siècles de notre ère, dès cette période, poursuit le professeur Randrianja :

“

La partie sud-ouest de l'océan Indien est entrée progressivement dans un temps monde caractérisé et défini par un ou plusieurs pôles dominant et changeant à travers le temps. Le contrôle des réseaux de communication et d'échanges en fut souvent l'enjeu. La circulation à l'intérieur d'un système monde se structure sur la base de processus de polarisation et de tensions qui se métamorphosent.

”

Son étendue, les nombreuses mers qui le constituent ainsi que les terres immergées qui le bordent lui font mériter, plus que tout autre océan, le qualificatif de *carrefour de civilisations*, matérialisé par l'existence de ce que Paul Ottino (1974) a appelé les *civilisations de frange* qui se sont épanouies dans différents îles et archipels, notion à laquelle fait écho celle de zone de contacts (Pratt, 1992).

L'océan Indien, on l'a vu, a mis en contact six mondes : l'Asie de l'Est, l'Asie du Sud, le monde musulman, l'Afrique, l'Europe et les îles. Les Arabes, les Chinois, les Malais et les Indiens partageaient une connaissance de cet océan. Marco Polo a signalé que les cartes chinoises étaient bien plus précises que les cartes européennes au xv^e siècle. Les échanges entre Chine, Inde et Afrique ont précédé l'arrivée de l'islam au vii^e siècle. On connaît les voyages de flottes chinoises au x^e siècle : jusqu'à treize vaisseaux, chacun avec mille hommes. Chaque vaisseau avait des cabines, des suites, des salles de bains et des toilettes pour les marchands, leurs épouses et maîtresses. Les marins cultivaient légumes, gingembre et autres nourritures. Il y avait des astronomes, des savants, des interprètes. Ces expéditions ont culminé avec celles de Zheng He, grand navigateur sous les Ming, juste avant le repli de la Cité interdite sur elle-même.

L'arrivée des musulmans dans l'océan Indien l'a profondément affecté. Tout d'abord, la majorité de la population sur les rives de l'océan va se convertir à l'islam, ce qui signifie qu'une large part du commerce transocéanique va passer aux mains des musulmans. L'islam ne chercha pas à interdire des pratiques vernaculaires. Sa présence entraîne la création de la culture swahili au début du xi^e siècle. Des réseaux se

créent tout autour de l'océan. Un capitalisme commerçant s'installe avec crédit bancaire, comptabilité, organisation de l'offre et de la demande, comptoirs... Des villes cosmopolites se créent. Les marchands sont protégés par les gouvernants qui voient en eux une source de richesse pour leur État. La circulation des biens et des marchandises est conçue comme très ouverte. On commerce des esclaves, des épices, des objets. Kirti Chaudhuri, historien de l'océan Indien, insiste sur cette longue histoire qui questionne radicalement le récit eurocentrique de la globalisation et du capitalisme : « Le capitalisme comme activité commerciale était universel dans l'océan Indien » et les mouvements migratoires en Inde et en Chine suivaient les évolutions de l'économie. Le mouvement entre occupation agricole et industrielle était répandu. Il existait, bien entendu, des inégalités et des tensions, mais il s'agit ici de souligner la longue durée d'un espace culturel avec ses ruptures et ses transformations. Les Européens n'ont fait que reprendre ces routes de production, d'échanges et de finance. Ils ne les ont pas créées, mais ils ont introduit le monopole commercial dans un monde fondé sur l'échange libre, et bien sûr, ils ont accéléré, intensifié la traite des esclaves.

Dans la conclusion de son rapport sur le projet de recherche « Cartographie d'une zone de contacts » (Vergès, 2000), Randrianja écrit :



Encore à l'heure actuelle l'océan Indien continue à abriter les plus importantes routes maritimes liant le Moyen-Orient, l'Afrique, l'Asie à l'Europe et à l'Amérique. Par lui transite en particulier une part importante du pétrole brut et de ses dérivés extraits des puits du golfe Persique et de l'Indonésie. *L'espace india-océanique peut être globalement défini comme l'ensemble des territoires continentaux et insulaires qui sont géographiquement rattachés à l'océan Indien.* Les zones riveraines ou enclavées dont le transit vers la mer s'oriente sur l'océan Indien font donc partie de cet espace. Dans le temps court de l'époque contemporaine postcoloniale, les organisations intergouvernementales seront-elles à même de réintensifier les liens interîles que l'émergence des États nations a contribué à atténuer ? En ce qui concerne la zone de l'océan Indien, la Commission de l'océan Indien (COI), le Southern African

Development Community (SADC) et l'Indian Ocean Rim Association of Regional Coopération (IORARC) sont des spécimens de ces organismes interétatiques qui tentent de formaliser des liens qui préexistèrent ou qui sont à inventer. Il est hasardeux d'affirmer que ces organismes sont nés *sui generis*. Ils se sont construits autour de points de convergence qui ne relèvent pas seulement de l'unique intérêt matériel même si officiellement tel est le but affirmé. Ces organismes sont aussi des faits de culture car ils ont hérité de l'histoire leur configuration. Ainsi s'explique, dans une certaine mesure, la multiplicité de regroupements qui souvent recouvrent plusieurs fois les mêmes réalités géographiques. Pour la région de l'océan Indien, l'existence de la COI et de l'IORARC ne peut s'expliquer uniquement par la volonté de leadership de certains États qui reste cependant une réalité, mais dans le temps court de l'histoire.

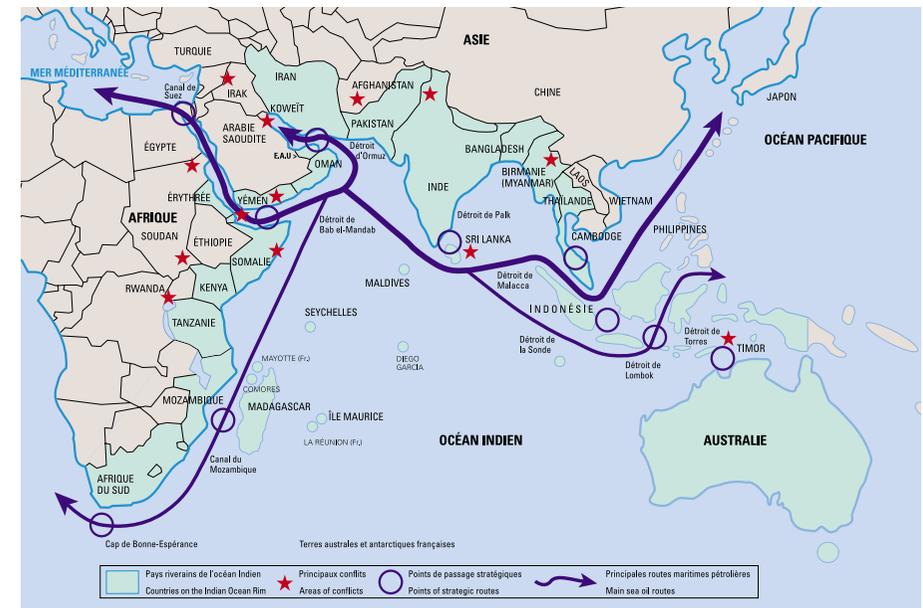


L'étude historique de cette zone de contacts révèle donc la permanence d'une régionalisation où géographie, histoire et culture entrent en interaction pour donner lieu à une conscience et une réalité dont profitent diasporas et institutions. Ces échanges sont soumis à des évolutions internes et externes et l'on peut voir dans ces évolutions la constitution de districts, recomposant dans la globalisation de nouvelles figurations territoriales. Cette région a aussi connu différentes globalisations liées aux empires préeuropéens, à la traite et à l'esclavage, aux empires européens, chacune avec ses formes d'économie informelle. Défini sous cet angle, l'espace india-océanique n'apparaît pas du tout comme un espace homogène, du moins son homogénéité potentielle disparaît dans les différences qui caractérisent ses composantes.

L'océan Indien est resté un espace culturel, de rencontres et d'échanges entre des aires de civilisation. Il appartient à la MCUR de représenter les cartographies de ces aires de civilisations qui se superposent, sont en interaction depuis cinq mille ans. La Réunion appartient à un espace océanique qui a une longue histoire comme espace culturel, de contacts et de conflits. Sa population est originaire de ces aires de civilisation. La mise en scène de ces réseaux avant l'arrivée des Européens et après permet de resituer l'île dans un espace plus large et plus complexe. Le lieu d'origine n'est pas le lieu de la pureté perdue, c'est un lieu de culture, d'organisation sociale, économique et politique. L'individu est membre d'un groupe, celui des paysans de Picardie, des habitants de villages africains du Mozambique, des villages du Sud chinois, du sud de l'Inde, de l'ouest de Madagascar. Ce sont ensuite des fragments d'Europe, d'Asie, d'Afrique qui se rencontrent et ces fragments et ces éclats de culture au contact les uns des autres ne restent pas eux-mêmes intacts. Le lieu d'origine n'est pas non plus le lieu de l'élite : il serait réducteur de représenter l'Inde comme la cour des Moghols, la France dans la cour de Versailles... Le lieu d'origine est déjà un lieu métissé, traversé par des conflits et des tensions. L'histoire est une histoire d'interculturalité, de conflits et d'échanges.

La notion de *zone de contacts* est centrale : suivant la définition de l'anthropologue Mary-Louise Pratt, c'est un espace de rencontres sur lequel des peuples séparés géographiquement et historiquement entrent en contact les uns avec les autres et établissent des relations, qui incluent la coercition, l'inégalité et le conflit. La MCUR développera un savoir qui serve à la réflexion sur la globalisation et ses effets. La traite et l'esclavage ont créé une globalisation et donc des zones de contacts en interaction avec d'autres plus vieilles. Le savoir réunionnais sur cette expérience est donc ancien.

La carte géopolitique de l'océan Indien aujourd'hui montre les flux de tensions potentielles et La Réunion ne peut faire l'économie d'ignorer cette réalité.



L'océan Indien est au cœur de routes de commerce, de contacts et de conflits. Cette carte en signale certaines.

L'UNITÉ RÉUNIONNAISE

“

Comment nous, à La Réunion, qui sommes un petit peuple cherchant tant à imiter les autres, comment allons-nous, à partir des composantes de notre peuplement, exalter, enrichir, connaître et explorer ce que certains appellent leurs racines et faire en sorte que cet enrichissement culturel de notre société ne provoque pas des forces centrifuges, mais au contraire aide à l'échange, à la cohérence, à la reconnaissance de l'égalité des uns et des autres, à l'originalité de l'apport des uns et des autres et qu'il démontre que nous avons été capables, à partir de cela, par notre miracle réunionnais, d'assimiler toutes ces valeurs, sans être assimilés totalement par l'une ou par l'autre⁶ ?

”

Au cours de l'histoire, les antagonismes sociaux et culturels ont été forts et entretenus. Cependant, des mouvements ont cherché à dépasser ces antagonismes au nom d'un intérêt commun comme le montrent d'une part, l'unité du mouvement ouvrier et d'autre part, la jonction des luttes ouvrières et paysannes, en particulier autour des usines sucrières. Le mouvement culturel des années 1970, dans un autre domaine, a aussi créé les conditions d'une unité autour de questions comme celles de la langue, des revendications identitaires et de la prise en compte de l'histoire. Les partis politiques sont de même des exemples de désir d'unité autour d'intérêts qui vont plus loin que les intérêts de clan, de groupements ethnoreligieux. Tout cela témoigne d'aspirations à aller au-delà des antagonismes, de contribuer à l'élaboration d'un espace partagé de la réunionnité.

Les acquis politiques, culturels et sociaux des trente dernières années ont permis l'émergence de nouvelles aspirations qui interrogent le contenu et les formes de cette unité. Celle-ci doit tenir compte aujourd'hui de la diversité culturelle et religieuse assumée dans l'espace démocratique et laïque, de nouveaux réseaux de rencontre, de la remise en question du repli identitaire et de la mondialisation.

Cette *unité en formation* requiert à la fois un travail de recherche et des actions pratiques :

Un travail de recherche : un travail historique de restitution et de

6. Extrait du discours de Paul Vergès, septembre 1999.

réinterprétation dont nous avons déjà parlé : revenir sur le passé pour le réinterpréter, pour transformer la mémoire en histoire, pour faire le deuil du passé et construire un récit partagé ;

Un travail de sociologie, qui retrace la formation des groupes sociaux, la structuration des relations entre les femmes et les hommes, des relations entre les générations, les réseaux de transmission des interdits, des coutumes, des savoirs ;

Un travail d'anthropologie : anthropologie du politique, anthropologie des religions, des savoirs ;

Un travail de philosophie : philosophie des religions, de la vie, de la mort, de l'espace social ;

Un travail sur le territoire géographique, humain et animal. Quelles sont les relations des Réunionnais à leur terre, à la nature ?

90 **Des** actions pratiques : une mise en scène des solidarités à l'œuvre dans la société réunionnaise, et entre celle-ci et les peuples de la région.

Cette unité en formation devra s'appuyer sur un travail critique des Réunionnais sur eux-mêmes. Pour de nombreux observateurs, la solidarité sociale serait en danger. L'individualisme égoïste, la peur de l'Autre, la peur de transformations devant lesquelles on se sent impuissant, la consommation comme finalité de la vie, tout cela ne conduirait pas à la construction de nouvelles solidarités. « Pourquoi se soucier de mon voisin qui ne peut rien m'apporter car il est dans la même situation de chômage et de pauvreté ? ... Chacun chez soi, chacun pour soi. Ce qui se passe au-delà de mon *baro*, je m'en fiche »...

Nous devons certes tenir compte des dysfonctionnements et des angoisses de la société réunionnaise sujette à des mutations profondes. Mais, pour autant, nous devons aussi savoir identifier les nouvelles voix, les nouvelles expressions, les nouvelles aspirations qui témoignent de la fécondité du

mélange qui se poursuit. Entre un optimisme autiste et un pessimisme nostalgique nous avons à trouver une voie médiane, à l'écoute de l'île et du monde. Le « c'était mieux avant » correspond davantage à une difficulté à comprendre les mutations qu'à l'énonciation d'une vérité puisque le « mieux avant » efface la réalité de la pauvreté, la sous-alimentation, la répression. Par ailleurs, *l'unité réunionnaise est à construire, mais elle ne part pas de rien. Elle peut s'appuyer sur une longue tradition de solidarité.* À La Réunion, nous avons trop souvent tendance à oublier ce que celles et ceux qui nous ont précédés ont fait : revues, associations, publications, luttes, expressions artistiques... Des étapes sont oubliées et des dates s'inscrivent officiellement qui effacent d'autres dates. Ainsi, il faut une fois pour toutes affirmer que le maloya fut joué *bien avant les années 1980* dans des espaces publics. Parler de période postcoloniale ne signifie en rien oublier le « colonial », mais l'attention doit se porter sur ce qui est inscription maintenue, transmission, intérêt préservé, sur ce qui révèle *l'effet retard* de l'ancienne situation (Balandier, 2003). Nous y insistons, la réappropriation de l'histoire culturelle, politique, économique de l'île participera à la construction de l'unité, à la *réappropriation de l'île comme bien commun à préserver, à développer et à transmettre.*

Répetons-le. L'unité réunionnaise est une unité qui se doit de garder comme horizon la fécondité de la créolisation comme pratique de l'interculturalité. Elle doit préserver sa capacité à intégrer, à transformer et à faire sienne ce qui lui est apporté. Elle doit chercher à éviter de forger une identité figée qui fabrique de l'Autre à exclure. L'appellation *Maison* peut ainsi être mieux comprise : le lieu même est l'espace où se construit cette unité, toujours en devenir.

PROCESSUS DE CRÉOLISATION

Une série de notions a été proposée pour décrire les processus et les pratiques culturelles d'emprunt, de bricolage. Il y eut la notion de *double conscience*, élaborée par W. E. B. Du Bois, cette grande figure du monde africain-américain qui a le premier parlé de la double conscience du colonisé, cette sensation de toujours se voir à travers le regard de l'autre, d'appréhender son existence à l'aune du mépris et de la pitié. Pour Du Bois, c'est une conscience tragique. Frantz Fanon a repris cet aspect dans *Peau noire, masques blancs*, mais dans sa pensée, il ne s'agit nullement de construire une conscience noire, une identité noire. Bien au contraire, il rejette cette revendication qui pour lui est stérile, réactionnaire, en appelle à un « nouvel humanisme » et revendique d'être « un homme » et jamais un « Noir ».

La théorie postcoloniale a voulu complexifier ces approches, se méfiant des oppositions binaires, elle a voulu insister sur l'entre-deux, l'échange, le contact. Le colonisé parle toujours au moins *deux* langues, il connaît toujours au moins *deux* cultures mais cela, il ne le considère pas comme une richesse car une des deux langues, une des deux cultures ne compte pas, est marginalisée, ignorée, méprisée. Cette richesse cependant doit être réappropriée. La multiculturalité, le plurireligieux, le métissage, l'hybridation, c'est notre expérience depuis le début de notre histoire. Ce que célèbre un Rushdie aujourd'hui, et un Gilberto Freyre hier, c'est notre expérience, le mélange, l'impureté. Le Cubain Fernando Ortiz parlait de transculturation, un « processus par lequel

une nouvelle réalité émerge, transformée et complexe, une réalité qui n'est pas l'agglomération mécanique de traits, ni même une mosaïque, mais un nouveau phénomène, original et indépendant ». À La Réunion, on a proposé *créolie* (Gilbert Aubry), *batarsité* (Danyèl Waro), *peuple banyan* (Paul Vergès), *peuple zanbrokal*. Au-delà des appellations, c'est une même réalité qui est décrite.

Pour le sociologue jamaïcain postcolonial Stuart Hall, le « contact de cultures » qui mène à la créolisation apparaît sur un espace bien défini, l'espace colonial. D'un côté, rupture brutale avec le passé, avec un monde qui a été perdu, domination culturelle, appropriation et expropriation, un régime fondé sur le racisme et la violence institutionnalisée ; de l'autre, le métissage, une relation autre à l'histoire que celle de nations définies, des récits fondés sur l'exil, le voyage et le traumatisme de la séparation.

La créolisation renvoie à un processus dynamique. Ce processus est construit sur l'oubli, l'abandon des cultures d'origine en tant que totalité. Il n'en subsiste que des traces car, ne l'oublions pas, la matrice de la créolisation fut le système esclavagiste dans le monde de l'océan Indien. Ce système signifie que l'être humain était soumis à une série de traumatismes et de violences qui ont pu entraîner une forme d'aphasie et d'amnésie, si l'on se réfère aux travaux de psychologie qui, dans une période plus récente, se sont penchés sur les effets de la violence

brutale sur la mémoire, la parole, la capacité d'intégrer cette expérience dans toute sa profondeur : pour se défendre, l'être humain doit parfois « oublier » ce qui s'est passé de violent.

Le rapt, l'arrachement à tout ce qui était familial, la marche vers le port de traite, la vente aux négriers, l'enfermement dans la cale du bateau, la traversée, la mise en vente, l'arrivée sur la plantation, à chaque fois, l'esclave a dû apprendre un nouveau monde de significations alors que le sien s'était effondré. Le système esclavagiste a transformé le captif en esclave et les processus de créolisation ont fait de lui un Réunionnais. Il n'était plus africain, malgache, indien, malais, il devenait « réunionnais ». Le nouvel arrivant a dû s'adapter dans un monde qui ne lui était pas familier et où des ruptures de communication s'opéraient, où il devait s'interroger sur la signification des mots, des gestes, des interpellations. Les processus de créolisation impliquent un effort constant de traduction avec ses pertes et ses transformations de sens. L'esclave a appris à être créole auprès des esclaves qui étaient déjà là, qui se méfiaient souvent de lui parce qu'il représentait un danger par son ignorance des pratiques de résistance, des processus et des ruses de la survie ; sa naïveté tout comme son refus pouvaient constituer un danger pour ceux qui avaient construit un espace, si petit fût-il. Mais ces nouveaux arrivants ont aussi joué un rôle positif pour la créolisation car ils ont apporté avec eux des traces plus vives, même si elles étaient déjà transformées, de traditions, de langues et de coutumes non européennes. Ils ont revivifié la culture, la cuisine, les pratiques culturelles. Ce processus a été le même pour chaque groupe qui arrivait.

Il ne peut y avoir de créolisation sans révision de la notion d'origine. La créolisation ne saurait produire de la nostalgie, ni une fiction de l'authentique. C'est une notion à la fois très radicale et très difficile à défendre aujourd'hui. Radicale car elle questionne tous les discours identitaires qui glorifient la racine, le lien du sang, l'immuabilité des références identitaires. Difficile à défendre car l'époque conduit à des replis identitaires et la notion d'une identité soumise à de constantes dynamiques semble illusoire, ou alors elle renvoie à une conception anhistorique de la flexibilité du soi. Dans le premier cas, l'inquiétude devant des transformations mondiales qui semblent inévitables mais qui bouleversent le monde familier de millions de personnes conduit ces dernières à se replier sur ce qu'elles connaissent, ce qu'elles peuvent défendre, sur un réenchantement de la tradition. Dans le second cas, on est dans l'illusion que l'on peut vivre sans liens ni relations.

« La contrainte façonne chez les survivants une réceptivité particulière, une flexibilité dans la pratique sociale, une mobilité du regard et de la perception, une aptitude à combiner les fragments les plus épars », écrit Serge Gruzinski. La culture réunionnaise est issue de ces processus de créolisation dans lesquels fragments de récits, mémoire des gestes, savoirs épars se combinent aux fragments déjà créolisés. La créolisation ne renvoie pas à un nomadisme permanent, mais à la possibilité d'emprunter à des pratiques, des croyances, des idées lointaines tout en maintenant la familiarité du monde.

IDENTITÉ SOCIALE ET CULTURELLE

L'importance qu'a prise la notion d'identité nécessite un rappel du cadre théorique dans lequel nous choisissons de nous situer. Il est évident que ce qui est communément appelé « recherche identitaire » recouvre très souvent des représentations et des définitions différentes. À La Réunion, le succès de cette notion témoigne d'une urgence, celle d'inscrire sa présence sur cette île, de répondre à la question « qui suis-je ? ». L'Europe a longtemps adopté la notion de l'identité individuelle comme neutre socialement et politiquement, comme rattachée au corps national. Les mouvements ouvriers et féministes ont questionné ce discours en réintroduisant les différences de classe, de sexe, de culture. Le monde colonial a poursuivi ce questionnement. Construit comme radicalement autre par les impérialismes européens comme le montrent les travaux d'Edward Saïd sur l'orientalisme, le monde colonisé a voulu repenser cette altérité. Parmi les critiques postcoloniaux, Frantz Fanon, Albert Memmi ont insisté sur l'opposition binaire entre colonisé et colonisateur, qui avait pour limite de gommer les différences sexuelles, ethniques, culturelles, et de classe. Les travaux en sociologie et en psychologie des dernières années, informés par la théorie postcoloniale, critiquent la théorie d'une identité figée, fixée, ancrée dans le terroir, la lignée, le sang et ont avancé une série de propositions : l'identité est toujours en construction, jamais totalement réalisée, figée ; c'est par un acte créateur qu'on se construit comme *Malbar, Kaf. Toute identité est plurielle* car les individus se considèrent comme membres de plusieurs unités à la fois ; elle est soumise à des forces externes ou /et centrifuges. Selon Éric Schwimmer, cité par Natacha Gagné, « se donner une identité, c'est traduire en un discours homogène un ensemble hétérogène de langages. Le discours dans lequel nous énonçons notre identité est donc un acte créateur ».

Ulf Hannerz conçoit l'identité comme un acte de création en rapport avec la créolisation. Pour lui, l'identité et la culture renvoient toutes les deux à la pratique du sens, sens que les gens créent et qui crée les gens en tant qu'individus et membres de sociétés. La perspective individuelle du sens provient dans ce cas de l'insertion d'un individu dans différents réseaux sociaux, et la culture, du réseau de toutes les perspectives individuelles. En d'autres termes, *devenir Réunionnais est un acte créatif, performatif*. On deviendrait *Réunionnais* en donnant du sens à ces pratiques – création culturelle – et ces significations créeraient l'individu réunionnais qui n'existe que pris dans des réseaux sociaux et culturels. Par exemple, l'enfant reçoit à sa naissance et par des rites une identité personnelle et sociale, il grandira dans des réseaux familiaux, de quartier, de copains / copines, de croyances qui lui donneront son identité et il se forgera la sienne en reprenant partiellement à son compte en donnant du sens à ce qu'il vit, ce qu'il fait : « C'est ainsi que l'on fait quand on est Réunionnais ».

Mais l'hétérogénéité de la société réunionnaise entraîne un questionnement sur ce qui fonde l'identité partagée. L'absence de marqueurs ethniques ou nationaux forts, visibles pour l'extérieur, rend floue la perception de l'identité dans un monde dominé par les catégories civilisationnelles fortes fondées sur des *primordia*, la langue, la couleur de peau, l'ethnicité... Comment rend-on visible « être Réunionnais » ? Le questionnement est redoublé par la situation minorée et périphérique de La Réunion par rapport à des unités plus larges et puissantes, comme l'État français ou la Communauté européenne, qui, chacune, a les moyens de proposer des expressions culturelles à forte valeur ajoutée. Il s'ensuit une propension à renforcer des signes d'appartenance communautaire qui permettent de se définir comme « Chinois », « Indien », « Africain », pour « exister » à l'intérieur de l'ensemble français. Or, ce que montrent nombre de Réunionnais, c'est un attachement au territoire Réunion et à des pratiques et des mémoires partagées. C'est là que le travail se fait, dans cette articulation des emboîtements de loyautés, l'expression de ces dernières s'organisant en fonction des interactions. L'unité réunionnaise n'est donc pas exclusive, elle prend en compte ce mouvement d'articulations et de tensions. Mais cette unité reste liée à un processus de résistance à tout impérialisme.

POSTCOLONIALITÉ RÉUNIONNAISE

Les chercheurs postcoloniaux l'ont souligné maintes fois, cette notion est loin d'être un marqueur temporel entre colonie et indépendance qui impliquerait une chronologie soumise à la colonisation européenne. Elle cherche avant tout à signaler une nouvelle cartographie des pouvoirs, une nouvelle répartition de l'espace, à analyser les contradictions issues du colonialisme, reconduites sous d'autres formes et auxquelles d'autres s'ajoutent. Au monde colonial, qui cherche à imposer une frontière entre colonisateurs et colonisés, même si cette frontière eut du mal à se faire respecter, a succédé un monde où les zones de contacts entre cultures se sont multipliées.

98 **Le monde en mutation, lié aux transformations récentes imposées par la libération mondiale du marché et les nouvelles formes de l'hégémonie, demande que de nouveaux outils conceptuels soient forgés. La théorie postcoloniale cherche à répondre à ces nouvelles situations de migrations massives et accélérées, de déstructuration sociale, de réémergence de politiques où la brutalité et la force sont le droit, de repli identitaire, d'explosion de violence, de domination hégémonique du discours de l'économie libérale de marché où tout est marchandise, tout est à vendre. La théorie postcoloniale se veut transdisciplinaire, attentive aux expressions marginales, aux « minorités », aux nouveaux lieux de résistance comme la musique, les arts plastiques, les cultures urbaines, etc., attentive aux nouvelles formes de pouvoir et d'exploitation, aux nouvelles cartographies : émergence de régions, de nouvelles routes d'échanges, de villes cosmopolites... L'histoire ne peut être linéaire, la nation ne peut être le référent suprême, la racine ne peut être valorisée, célébrée quand l'histoire coloniale a inscrit comme principe d'organisation le déplacement, l'exil, l'économie de pillage et de prédation.**

Plusieurs notions empruntées à l'anthropologie, à la sociologie et à la psychanalyse se dégagent qui peuvent aider à l'appréhension du monde pluriel réunionnais. *L'opposition tradition / modernité est rejetée. Sont soulignées au contraire l'interaction entre ces deux champs, la coexistence de traditions dans la modernité, ainsi que la possibilité d'avoir une modernité travaillée par la tradition.* La Réunion est riche de ces espaces d'interaction, c'est une terre d'emprunts, et la société, loin d'être en rupture avec son passé, comme tant d'observateurs voudraient le faire croire, retravaille ce passé, « bricole » des solutions. Le domaine de l'ethnothérapie est particulièrement exemplaire de ce bricolage. Les discours réunionnais qui cherchent à réinventer la tradition comme territoire d'un authentique « réunionnais » où l'oral s'opposerait à l'écrit, la terre à la ville, le savoir populaire au savoir intellectuel, la femme comme « mère » à la femme « moderne », peuvent verser dans le discours réactionnaire. La terre, l'oral, le savoir populaire sont des représentations, des discours construits avec des charges idéologiques très marquées qui peuvent aboutir à la sacralisation de la terre au sens maurassien du terme, à la xénophobie, à l'exclusion de ceux et celles qui ne sont pas perçus comme faisant partie du cercle intime ou familial.

99

En suivant les propositions émises par Stuart Hall et Homi Bhabha, nous pensons que La Réunion est en situation postcoloniale, parce que le postcolonial n'est pas simplement indépendance nationale mais dépassement de la problématique anticoloniale telle qu'elle s'est articulée dans les années 1960. La postcolonialité réunionnaise est une posture critique d'analyse qui débouche sur des actes et des pratiques de lutte et de solidarité. Elle pose la question de la citoyenneté, d'une citoyenneté obtenue de longue lutte et qui en interroge la conception normative, en en révélant l'histoire conflictuelle et d'exclusion masquée : ouvriers, femmes, colonisés exclus des droits civiques et sociaux. Elle pose la question de la place et du rôle de la colonie dans l'élaboration de l'identité nationale française, de la doctrine républicaine, et de l'image que la

France se fait d'elle-même. La colonie en tant que telle est constitutive de la nation française, elle n'en est pas un surplus ou son ailleurs déraisonnable. Le rapport colonial, trop longtemps compris comme exceptionnel, modèle en réalité le corps même de la république.

La postcolonialité réunionnaise interroge les représentations discriminatoires entre les groupes ethnoculturels ainsi que les représentations et les discours sur les peuples et les cultures des pays de l'océan Indien. Elle opère une déconstruction de la lecture de l'histoire en faisant de l'esclavage non pas seulement un moment historique mais une structure d'organisation des rapports humains qui perdure dans les rapports sociaux, dans l'imaginaire, dans les relations à la terre, au travail, au temps, à l'existence. Elle analyse les nouvelles formes de brutalité et de violence à l'œuvre dans la nouvelle étape de globalisation et propose des pratiques de solidarité avec les groupes et les peuples soumis à ces violences. Elle est attentive à toutes les formes contemporaines d'expression artistique et aux médias dont la prolifération est liée à une nouvelle économie et à de nouvelles industries de la culture. La méthode d'analyse postcoloniale permet aussi de dépasser la problématique d'affrontement binaire imposée par le colonialisme entre la colonie et la métropole, sans pour autant nier cet affrontement, car, comme le signale Gayatri Chakravorty Spivak, l'essentialisme peut être une stratégie politique, il y a des moments où il faut affirmer avant tout la lutte des « damnés de la terre ». Elle le fait en s'intéressant à tous les phénomènes complexes qui traversent la société réunionnaise sans les situer a priori comme résultant de cet affrontement binaire. Elle prend en compte les émergences locales, les conflits régionaux, et l'interaction entre ces émergences.

La notion de flux (*flows*) est une autre notion centrale de notre méthodologie. L'anthropologue Alfred Kroeber insistait déjà en 1952 sur « l'échange de matériel culturel entre les civilisations », notant qu'aucune civilisation n'est un objet statique mais qu'elle est travaillée par des processus de flux, d'échanges. Arjun Appadurai a proposé d'analyser l'économie globale en termes de « paysages », paysages des médias,

des techniques, de la finance, des images, des ethnies : *ethnoscapes*, *mediascapes*, *technoscapes*, *finanscapes*, *ideoscapes*. Pour La Réunion, cela signifie que les civilisations des pays d'origine doivent être examinées dans leur dynamique, dans leur interaction avec d'autres civilisations. Ainsi, les cultures des habitants des pays de la côte est de l'Afrique où furent capturés un grand nombre des esclaves n'étaient pas des civilisations figées, sans contact avec d'autres. La présence de l'islam, les échanges entre Madagascar et l'Afrique entraînaient des transformations culturelles, des échanges, des emprunts. Il sera important de souligner cet aspect, le public réunionnais ayant été sensible au discours colonial sur l'Afrique : continent de la tradition, de la catastrophe ou de réserves d'animaux. Il n'y a pas d'africanistes réunionnais et malgré les voyages, les stéréotypes demeurent. Dans les écrits, l'Africain reste un lointain ancêtre, dont l'évocation tient plus de la posture idéologique, de l'instrumentalisation que du désir de découvrir dans quel monde vivait cet ancêtre et dans quel monde vivent ceux qui sont restés.

Il est aussi important de retravailler la « géographie » de l'île en étudiant les échanges entre les intérieurs de l'île. Ainsi, un certain discours tend à faire du cirque de Mafate un isolat dont l'étude révélerait un monde protégé des mutations pendant longtemps. L'anecdote de gens qui n'ont jamais vu la mer est utilisée pour mettre en scène cet isolat. Certes, il y a eu isolement, mais il ne faut pas ignorer les échanges entre Mafate et Cilaos, Mafate et Sans-Souci, sans oublier les chemins d'échanges entre Mafate, Rivière-des-Galets, Le Port. L'invention d'une tradition, la réécriture de l'espace tentent de reformuler un récit qui gomme une réalité pour mieux répondre à des impératifs idéologiques. Ces échanges entre les intérieurs de l'île sont à étudier dans leur complexité. Aucun espace n'est un isolat naturel, parfait.

La notion de flux est importante, car elle s'oppose à l'idée d'une pensée statique, figée, qui n'est travaillée que par le dehors moderne. Qu'il s'agisse d'africanistes comme Igor Kopytoff, ou d'observateurs de zones de contacts comme Renato Rosaldo et Robert Alvarez, tous soulignent

la porosité des frontières entre les groupes ainsi que la capacité d'adaptation, d'improvisation de ceux qui ne détiennent pas le pouvoir économique ou politique. Ce que la notion de flux cherche à souligner, c'est l'aspect *transnational*, *transcontinental* en opposition avec une certaine pensée européenne qui avait favorisé l'idée d'une identité nationale ethnicisée, atemporelle.

À La Réunion, on insiste souvent sur la nécessité de faire venir des gens du dehors, car les Réunionnais seraient trop repliés sur eux-mêmes. Le dehors devient une panacée, la solution à tous les maux. Il n'est pas question de minorer l'aspect positif du « détour », la rencontre avec l'étranger, le non-familier. Cependant, l'idéalisation du dehors masque une série de questions : quel dehors ? Quel est ce dehors qui va guérir les Réunionnais de leur mal-être ?

Quel est exactement ce « mal-être » ? Quelles en sont les causes ? Est-ce le mal-être universel de l'humain ? Est-ce un mal-être insulaire ? Est-il purement psychologique ou repose-t-il sur des bases historiques ? Le mal-être réunionnais doit être analysé sous plusieurs angles. Cette île n'a jamais beaucoup « compté ». Sa population, rappelons-le, a été privée pendant longtemps d'autonomie, a connu un passé de déshumanisation, de mépris, de racisme, de violence, et elle est confrontée à un présent de crise économique et de chômage élevé.

Quel est ce dehors qui va guérir les Réunionnais de leur mal-être ? Longtemps, et toujours, ce dehors a été la France (la « métropole »), mais de quelle France s'agit-il ? La France des mouvements féministes ? Celle des intellectuels, des artistes, des cinéastes, des écrivains qui ont renouvelé la création et la pensée ? Des mouvements ouvriers ? Des cultures urbaines ? Des immigrés ? Il apparaît que cela est d'abord une France immémoriale et sans conflits. Ce qu'on appelle « métropole » est un lieu sans histoire, sans culture, sans présent. C'est une fiction qui ne tient pas compte de la diversité régionale de la France hexagonale, des inégalités, des différences entre régions qui forment l'ensemble national, différences

et inégalités qui sont l'objet de tant de discours en France. La rencontre entre la France et La Réunion est encore à travailler, pour que les Français de la métropole apprennent quelque chose de La Réunion et que les Réunionnais puissent se poser en partenaires égaux. Ces remarques nous mènent à une autre question : quelles sont les modalités qui vont faire que la rencontre dehors / dedans puisse être féconde ? La Réunion reçoit, depuis plusieurs années, des dizaines et des dizaines de visites. Pas une semaine sans une visite de quelqu'un de « là-bas ». Et pourtant, le reproche d'une société trop insulaire continue. Pourquoi la greffe ne prend-elle pas ? C'est bien que l'espace de la rencontre dehors / dedans est déjà trop piégé, si peu ouvert à la rencontre que la méfiance domine. Certes des échanges ont eu lieu, mais nous constatons un déficit de mise en relation. Notre hypothèse est que ce déficit s'explique par l'absence de réappropriation de leur territoire par les Réunionnais et par la place qu'a prise la « métropole » dans l'imaginaire collectif, place réelle mais aussi construite, fabriquée. C'est ce dernier aspect que la MCUR s'efforcera de transformer en redonnant aux autres aires de civilisation toute leur place et en resituant La Réunion dans son espace régional et dans l'espace européen auquel il est connecté, de la même façon qu'elle se propose de déconstruire la notion de « métropole » pour permettre de mieux penser celle de « France ».

DÉMOCRATIE CULTURELLE ET DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

La MCUR a pour but de devenir un laboratoire où se développe, s'articule et se discute la relation entre culture et développement économique. L'opposition entre culture et besoins économiques et sociaux est démentie par de nombreux économistes, dont le Prix Nobel d'économie Amartya Sen. Ainsi le rapport 2004 du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD, www.hdr.undp.org) l'a rappelé : « Si l'on veut que notre monde atteigne les Objectifs du Millénaire pour le développement et, finalement, éradique la pauvreté, il doit commencer par relever victorieusement le défi de savoir construire des sociétés intégratrices, qui respectent les diversités culturelles. Pas seulement parce que de cela dépend la possibilité pour les pays de se concentrer réellement sur d'autres priorités telles que la croissance économique, la santé et l'éducation de tous les citoyens. Mais parce que permettre aux individus une expression culturelle pleine et entière est en soi un objectif de développement important. »

La culture, pour reprendre les conclusions de ce rapport, « n'est pas un ensemble figé de valeurs et de pratiques. Elle est constamment recréée, au fur et à mesure que les individus remettent en question, adaptent et redéfinissent leurs valeurs et leurs pratiques en fonction des réalités changeantes et des échanges d'idées ». Les experts du PNUD sont clairs :

104



Une autre dimension du développement humain, difficile à mesurer et même à définir, est d'une importance vitale : la liberté culturelle est essentielle à la capacité des individus de vivre comme ils le désireraient.

La liberté culturelle constitue un des piliers du développement humain. Par conséquent, il faut chercher à la promouvoir de façon spécifique sans se contenter d'avancées dans les domaines social, politique et économique qui ne suffisent pas à garantir la liberté culturelle.

La liberté culturelle signifie donner aux individus la liberté de choisir leurs identités – et de mener les vies qu'ils tiennent à avoir – sans exclure d'autres choix qui sont importants à leurs yeux comme ceux relatifs à l'éducation, à la santé ou à l'emploi.



105

Le rapport du PNUD revient sur tous les indicateurs de développement et démontre que le respect de la diversité culturelle ne met pas en danger le développement économique mais tout au contraire y contribue et que rien n'oppose démocratie, développement économique et diversité culturelle.

Les enjeux du développement humain ne se mesurent pas seulement en chiffres de croissance économique. Il y a certes une corrélation mais l'usage des ressources – acheter de l'armement, construire des palais ou fournir de l'eau potable ? – est tout aussi important. L'éducation, une vie épargnée par les épidémies, les maladies endémiques, la participation des femmes à la vie sociale et politique sont des critères de développement humain. Les experts des Nations unies et de l'Union européenne ont tous souligné que le développement économique ne pouvait être simplement mesuré à l'aune des chiffres de croissance. Les politiques de la Banque mondiale sont certes critiquables et ses experts souvent sourds aux demandes de justice sociale et enfermés dans une logique strictement économiste, mais il n'en reste pas moins que leurs rapports ont intégré depuis plusieurs années des données culturelles et sociales ; ils ont souligné combien il était important de comprendre le rôle des femmes dans le développement économique. Le Rapport sur le développement humain (2003) préparé par des intellectuels des pays arabes pour le PNUD a aussi clairement montré la corrélation entre retard économique et refus d'ouverture culturelle, entre retard d'ouverture aux connaissances en sciences humaines et sociales et inégalités, repli sur soi. Ces institutions – Nations unies, Communauté européenne, Banque mondiale – ainsi que de nombreux experts – économistes, spécialistes du développement – ont engagé depuis de nombreuses années une critique d'une approche purement économiste du développement économique. Leurs travaux soulignent l'inévitable relation entre développement humain et développement économique. Nul ne vit simplement de travail rémunéré ; chacun a besoin pour vivre d'être intégré dans un réseau social et culturel qui donne sens à sa vie.

Une remarque adressée à la MCUR insiste sur les objectifs économiques prioritaires : « Construire des chauffe-eau solaires, donner du travail aux chômeurs n'est-il pas plus urgent que de construire un musée ? » Nous croyons que la MCUR contribuera au développement économique en favorisant l'intégration culturelle et non l'assimilation. Dans une société diversifiée, la démocratie et la croissance équitable contribuent à cette intégration mais elles ne sont pas suffisantes. L'impératif de « reconnaître les différences, soutenir la diversité et atténuer les asymétries de pouvoir », pour reprendre les conclusions du rapport PNUD 2004 sur le développement humain, est à la base du programme culturel et scientifique de la MCUR. La situation sociale de La Réunion est particulièrement préoccupante et elle connaît de fortes tensions : 100 000 chômeurs sur une population active de 300 000 personnes, plusieurs générations sans travail, 120 000 illettrés, 180 000 personnes au RMI, 300 000 personnes à la CMU. La société réunionnaise est confrontée à une déstructuration et à de sérieuses ruptures dans les liens sociaux ; l'élaboration de solutions doit donc tenir compte à la fois de la culture, du social, et de l'économique.

Partons d'un exemple précis avec des aspects comparables : la ville de Johannesburg. À l'époque de l'apartheid, le centre-ville était réservé aux Blancs et aux bureaux d'affaires. Dès la fin de l'apartheid, il se vide de ses milieux d'affaires, les immeubles sont barricadés et les quelques immeubles d'habitation laissés à l'abandon tandis que les trottoirs sont investis par une population noire démunie. On assiste alors à un développement de la criminalité, l'endroit est stigmatisé. Depuis, la municipalité de Johannesburg a entrepris de réhabiliter le centre-ville. Pour ce faire, elle est passée par le culturel, qu'elle n'identifie pas seulement à l'équipement mais à une création et à une réappropriation de lieux publics, à une intégration des économies marginales et informelles comme la vente de cigarettes, les échoppes de nourriture... L'implication des architectes contribue aussi à cette réhabilitation et à cette valorisation. On peut citer le Faraday Multi Market, construit par Mphethi Morojele et Luyanda Mpahlwa, deux jeunes architectes sud-africains, et qui abrite le marché des ethno-

médecines traditionnelles jusqu'ici reléguées en bordure d'une autoroute, ou le travail de l'architecte sud-africaine Lindsay Brenner. Cette politique commence à porter ses fruits : des restaurants, des boîtes de jazz, des théâtres, des studios d'enregistrement, des galeries d'art s'ouvrent ; des bureaux d'affaires et des immeubles sont rénovés pour permettre un maillage social, économique et culturel ; de nouveaux petits métiers apparaissent, la délinquance recule. On voit donc à quel point l'intégration d'une politique culturelle pensée en corrélation avec le développement économique et social peut être productive.

Le projet culturel de la MCUR ne peut avoir que des effets positifs sur le développement économique et sur le social. Une fois l'histoire et la culture réappropriées et assumées, l'individu peut se libérer du poids traumatisant du passé, se situer dans le monde et se tourner vers l'avenir. Cette prise de conscience entraîne une sensibilité et un respect de l'Autre et de l'environnement vu comme un bien commun à sauvegarder, à protéger et à transmettre. Cette ouverture induit une émancipation des possibilités créatrices dans les domaines de l'art, de la recherche, de l'artisanat et de l'entreprise. Ainsi, alors que le savoir-faire des artisans réunionnais est connu, la créativité a tendance à s'épuiser. Pour être compétitifs sur le marché national et international, les métiers d'art sont appelés à renouveler leur inspiration. Cela ne peut se faire sans confrontation, et cette dernière est rendue possible par l'existence d'un socle culturel assuré et assumé. La MCUR, en resituant l'histoire et la culture des Réunionnais dans la longue et riche histoire des civilisations qui en sont à l'origine, et en mettant en relation La Réunion avec les créations contemporaines dans ces zones, rend légitime un large éventail de références où puiser pour la création dans des domaines comme l'architecture, les métiers d'art ou l'entreprise. Cette synergie entre culture et développement entraîne un accroissement qualitatif des produits économiques et culturels.

L'industrie du tourisme dans les pays du Sud confronte la démocratie économique à des défis importants. Tout en créant du travail, cette

industrie crée des inégalités et tend à transformer la différence culturelle en « parc à thèmes ». En ce qui concerne La Réunion, l'île est présentée comme une « île à grand spectacle », sans histoire, et la diversité culturelle comme une juxtaposition multiculturelle.

La MCUR propose une alternative à la rencontre avec la culture et l'histoire de l'île. Elle contribuera à la formation à des métiers de la culture adaptés aux besoins locaux, à la mise en place d'une politique qualitative de formation dans les métiers du tourisme, de la médiation culturelle et du management culturel : guides accompagnateurs ayant reçu une formation sur les civilisations d'origine, l'histoire et la culture de La Réunion. Elle travaillera avec l'industrie touristique locale qui est très active.

Une muséographie postcoloniale intègre ces données et cherche à déplacer le regard, à faire surgir du sens là où l'on ne s'y attendait pas. Elle redonne à des événements vus comme « mineurs » dans le récit national leur force d'intervention dans l'histoire locale et régionale. Elle met en scène le changement de rythme qu'impose l'événement et qui marque une nouvelle temporalité. L'événement de 1848 doit être ainsi vu dans un réseau d'événements – abolition de la traite, abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises dont Maurice, nouvelles configurations culturelles et politiques en France et en Europe –, mais aussi dans sa temporalité propre, dans sa capacité d'altérer les rapports au passé et à l'avenir. Cette muséographie fait largement appel aux nouvelles technologies du numérique, destinées à offrir l'interactivité que l'objet ne peut donner.

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

MCUR | POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

LE PROJET CULTUREL DE LA MAISON DES CIVILISATIONS ET DE L'UNITÉ RÉUNIONNAISE

PROJET CULTUREL La Maison

des civilisations et de l'unité réunionnaise veut contribuer à l'amélioration de la qualité de la vie, de la création et du renforcement du lien social, en encourageant la curiosité et en désamorçant les tentations de chacun d'imposer sa vérité. **La MCUR a aussi pour but de donner** à La Réunion les moyens de prendre part aux débats internationaux sur la création contemporaine en art, architecture, photographie, etc., comme sur les problèmes géopolitiques et sociaux. **La MCUR veut affirmer** et faire entendre un point de vue réunionnais sur le monde. Elle développe un espace critique sur les pratiques locales et les productions dans le cadre d'une démarche comparatiste. **Le projet culturel suit ces lignes de force.** Le défi consiste à proposer une série de pratiques visuelles et de modalités de représentation qui répondent aux exigences d'un musée du temps présent. Il s'agit de mettre en scène la diversité en évitant une simple juxtaposition d'objets, de s'attaquer aux limites de la représentation, d'interroger les capacités de l'objet à restituer une mémoire, d'évoquer les réalités sociales à partir de l'absence d'objets vernaculaires antérieurs à 1890,

de travailler à partir de la culture immatérielle conçue comme le réservoir des archives sociales et culturelles, de mêler l'histoire sociale, géopolitique et culturelle à partir d'une pluralité de sites : l'île, le monde india-océanique, les aires des civilisations d'origine. **Les routes et itinéraires de la culture réunionnaise** seront retracés pour en restituer à la fois la singularité et l'universalité. L'approche évitera l'essentialisme, l'idéalisation et l'illusion de l'unicité. Elle rendra lisible et visible une compréhension des formes d'altérité sociales, sexuelles, religieuses et culturelles. Le thème de l'itinéraire sera figuré sous toutes ses modalités concrètes. L'espace india-océanique sera présenté comme chemin, carrefour d'échanges, de rencontres et de conflits, espace d'itinéraires. **La place de la culture dite « immatérielle »** dans le vécu réunionnais exige qu'une place centrale lui soit faite et donc un effort de *traduction* et de *représentation*. Comment rendre compte de faits comme l'amour, l'amitié, la peur, la violence ? Il faudra faire appel aux cinq sens et non seulement à la vue, il faudra étonner, organiser, selon le mot de Walter Benjamin (1989), le « petit choc qui va permettre de fixer le vécu dans les mémoires ». ■ ■ ■

- ■ ■ En résumé, la politique culturelle de la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise se propose d'expliquer la pluralité des identités réunionnaises et leur unité, fruit d'un métissage, d'une interculturalité toujours à l'œuvre, et d'en favoriser l'expression actuelle. La politique culturelle et scientifique doit en permanence être pensée dans la perspective de l'objectif qui fonde la MCUR : contribuer au renforcement des équilibres existants en favorisant l'expression des cultures, en valorisant leur diversité et en encourageant les échanges et le dialogue interculturels en relation avec le développement économique et social.

1 1 4

La MCUR n'est pas un lieu de mémoire pétrifiée, mais un instrument vivant de découverte et de réflexion, qui non seulement préserve et transmet mais surtout prolonge et développe ce qui a été reçu :

Recevoir et comprendre l'héritage : *un musée de société et d'interprétation*, de valorisation, de transmission ;

Vivre ensemble le présent : *un centre culturel vivant*, centre de rassemblement et rencontres, de création et d'expression ;

Imaginer et construire l'avenir : *un centre de ressources et de recherches* de référence, de réflexion et de diffusion.

La transversalité est fondamentale pour le succès de l'équipement : le regroupement des diverses fonctions culturelles doit favoriser les échanges interdisciplinaires et interculturels, et jeter un pont entre pédagogie et pratique, diffusion et création.

La politique culturelle repose sur deux vecteurs complémentaires :

L'exposition de référence qui, tout d'abord, propose une mise en perspective du passé à partir du présent, puis prolonge la réflexion en s'interrogeant sur les dynamiques sociales et culturelles contemporaines.

Trois domaines majeurs sont à considérer pour que le visiteur soit acteur de sa visite centrée sur l'imaginaire réunionnais.

La littérature orale : contes, légendes, quolibets, devinettes, témoignages vivants de porteurs de mémoire...

La musique instrumentale ou vocale ;

L'accompagnement filmique et photographique, à travers la vidéo d'art ou documentaire, le film de fiction et le documentaire, la photo d'art, d'archives privées ou publiques et l'utilisation des Nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC).

1 1 5

Un programme culturel annuel qui s'appuie sur l'espace d'expositions temporaires, l'auditorium, l'agora, etc., pour proposer un ensemble d'événements : expositions, colloques, conférences, spectacles, débats, films, festivals...

Des thématiques structurantes autour de la problématique de l'identité réunionnaise sont à développer en référence constante à la perspective générale, c'est-à-dire aux processus de créolisation des cultures réunionnaises. Ce sont :

1. L'expression écrite, orale, gestuelle et plastique ;
2. La nourriture ;
3. La santé, la sexualité, le corps et l'éducation ;
4. Les philosophies de l'existence, le rapport au monde, le sacré ;
5. Les modes d'habiter ;
6. Le vêtement, les modes de paraître ;
7. La sociabilité et la solidarité.

116

L'analyse, l'approfondissement, l'illustration et la présentation de ces thèmes constituent en quelque sorte la mission de base de la MCUR. C'est donc bien autour d'eux que la programmation des activités culturelles doit, essentiellement, s'articuler.

Quatre modalités de médiation : pour visualiser et rendre concrètes les différentes formes d'expression de ces sept thématiques, nous avons choisi quatre modalités de médiation. Il s'agit d'imaginer des emboîtements qui mettent en scène, dans les espaces-temps qui rythment l'exposition de référence, les processus et pratiques de créolisation.

1. Routes, chemins et itinéraires d'individus, d'objets, de goûts, d'idées, de rites ;
2. Pratiques sociales et culturelles : les façons de vivre et de mourir, les plaisirs et les rites de passage, les devoirs civiques et les droits politiques ;
3. Sons, paysages, goûts, odeurs : la constitution des mémoires et des esthétiques ;
4. Cartes : visualiser le monde à travers des cartographies.

METTRE EN SCÈNE UNE HISTOIRE ET UNE CULTURE

118

Tout acte de colonisation est un acte de violence. L'histoire de La Réunion est placée sous ce signe. Il n'y avait pas de population indigène, donc pas de passé précolonial quand les Français prennent possession de l'île en 1642. Comment mettre en scène cette violence sous ses différentes formes : esclavage, engagisme, colonialisme, fraudes, politiques de brutalité et de mépris ? Ces actes de violence donnent aussi naissance au peuple réunionnais, qui, par des actes de création et de résistance, invente une histoire et une culture. Ces histoires croisées – violences, résistance, créations – ne peuvent être restituées à travers la seule mise en scène d'une série de textes, il faut du *visuel*.

La visualisation de l'histoire culturelle et des contacts de cultures pose une série de problèmes. Les collections d'objets, quand elles existent, sont dans des musées d'Europe ou des autres aires de civilisation. Les documents et les archives reflètent le plus souvent les positions des colonisateurs : à La Réunion, les objets, les meubles, les documents rendent compte surtout, en très grande part, de la vie d'une toute petite élite. Les objets populaires sont peu nombreux et, souvent, appartiennent à des périodes récentes. Les traces mémorielles se trouvent surtout dans le domaine oral. Comment alors imaginer une exposition des contacts interculturels et des processus de créolisation ?

119

Prenons l'exemple des *musées de l'esclavage*. Ils racontent cette histoire à partir d'un certain nombre de thèmes récurrents : le prix de vente des esclaves, la traversée de l'océan, les conditions de vie dans les plantations. Le drame est amplifié, et l'émotion, la pitié souvent convoquées. Que ce soit à la Maison des esclaves à Gorée, aux musées de Liverpool ou de Philadelphie, peu de choses sont dites sur la traite intérieure africaine, l'activité des marchands d'esclaves musulmans, le rôle de l'esclavage dans l'économie sociale, la vie des esclaves avant leur capture, l'organisation sociale des sociétés marchandes d'esclaves. Le récit est celui d'une condamnation morale d'un système certes effroyable mais dont l'extrême complexité est cachée derrière des simplifications qui ne permettent pas au public de saisir la manière dont il a affecté les sociétés et les cultures qui y furent mêlées. L'iconographie est, avant tout, celle de la propagande abolitionniste. Il est vrai qu'il existe, dans le domaine francophone, peu de documents dont les auteurs ont été des esclaves. Mais une telle représentation de l'esclavage ne peut alors intégrer l'extrême diversité des réponses des esclaves à un régime de violence et de brutalité.

L'esclavage comme système culturel, social et économique réclame en raison de sa complexité un effort de pensée. Dans le récit

abolitionniste, l'esclavage moderne a sa trame narrative et sa grille explicative : il est présenté comme un système précapitaliste, prémoderne qui n'aurait rien à voir avec les valeurs des civilisations européennes. Il nous faut dépasser cette mise en scène et donner à voir l'esclavage *et* l'engagisme comme à la fois des moments historiques *et* des systèmes qui préfigurent les formes d'exploitation postmodernes de la mondialisation actuelle. L'histoire coloniale et même l'opinion publique ont tendance à minorer la brutalité de l'esclavage à La Réunion. On entend souvent dire que l'esclavage réunionnais était moins oppressif et moins brutal que celui des Antilles. Nous pensons que cette réécriture de l'esclavage est due à une compréhension étroite de ce système. Le fait qu'à La Réunion les captifs n'étaient pas achetés seulement en Afrique mais aussi à Madagascar et dans d'autres pays a atténué l'analogie raciale entre esclaves et Africains et a conduit à la paresseuse conclusion qu'il n'y avait pas de conflit entre les Blancs libres et les Noirs esclaves.

1 2 0

Cette analogie raciale doit être révisée à La Réunion pour intégrer d'autres configurations : Malgaches, Malais, Indiens. La plus importante forme de résistance a été le marronnage. Il y eut des révoltes, bien sûr, dont certaines concernaient un nombre important d'esclaves, mais la topographie de l'île tout en reliefs, en montagnes escarpées qui offraient des lieux de refuge, a favorisé le marronnage. Ce dernier n'a pas été inclus dans le récit héroïque de l'historiographie française. En fin de compte, l'histoire de l'exploitation à La Réunion doit intégrer une période plus importante d'engagisme, qui inscrit l'île dans un récit plus complexe du travail forcé que dans les Antilles françaises. Les contributions « asiatiques » de l'Inde, de la Chine, du monde musulman y ont été plus importantes. L'historiographie réunionnaise à propos de l'esclavage et de l'engagisme est en cours, mais elle néglige la question des sexes et l'histoire culturelle. Elle demeure une histoire positiviste de faits et de chiffres. Au récit du système esclavagiste « bienveillant », la MCUR opposera la voix des marrons, des rebelles, des résistants

silencieux, des mères qui tuaient leurs enfants... Au récit d'un passé mythique, la MCUR opposera le récit des vies au quotidien des esclaves, le déséquilibre du *sex ratio* en faveur des hommes, le haut taux de mortalité, le faible taux de natalité, la violence des relations entre les sexes. En résumé, l'esclavage ne saurait être seulement représenté à travers les chaînes ; l'usine à sucre, les chansons, les rituels, l'organisation du travail, les relations entre les sexes sont aussi importants. L'organisation de la plantation préfigurait l'usine moderne, et ses relations avec le travail et la modernité seront explicitées... Les esclaves sont les ancêtres des Réunionnais, les engagés leurs parents ; le colonialisme a été brutal ; le développement de l'île a subi des retards considérables ; l'amélioration des conditions de vie est très récente à l'échelle de l'histoire réunionnaise et elle s'est faite en produisant de nouvelles inégalités, de nouvelles discriminations ; l'unité est menacée par des forces externes et internes.

Comment mettre en scène cette histoire plurielle dans la MCUR ? Des documents, des archives seront bien sûr exposés, mais il serait bon de réfléchir à l'absence de documents venant des esclaves, et à l'imagerie esclavagiste comme à l'imagerie abolitionniste. N'oublions pas non plus que nombre de vestiges ont été détruits et continuent à être détruits. Cherche-t-on surtout à provoquer de la pitié ? Alors le visiteur peut quitter la MCUR, conforté dans son indignation, sûr de son innocence et de sa force morale. Veut-on au contraire, au-delà de la pitié, provoquer une réflexion sur le système esclavagiste, produire un effet à long terme qui rende le visiteur curieux, désireux d'en apprendre plus ? Mais comment rendre *palpable* l'esclavage ? Comment rendre visibles la banalité et la brutalité quotidiennes du colonialisme ?

1 2 1

Confrontés à des questions similaires, certains musées se tournent vers le virtuel, vers les développements technologiques du numérique (NTIC). Le développement rapide de ces technologies et la facilité d'accès qu'elles offrent à des banques de données nombreuses et

d'une grande diversité les rendent incontournables. Le projet de mise en ligne d'une bibliothèque européenne et celui d'une bibliothèque mondiale en plusieurs langues de quinze millions de livres en est l'un des aspects les plus frappants. C'est évidemment une chance pour une île comme la nôtre confrontée à des problèmes financiers et climatiques d'accès et de conservation de l'écrit et des objets. Il faut prévoir des guides accompagnateurs qui aident le visiteur à manipuler la machine. Il ne faut pas sous-estimer le coût de production du fait de l'innovation technologique, les coûts des droits d'auteur et d'images, et les questions juridiques. La maintenance des outils doit être très au point, pour éviter l'énerverment de l'utilisateur face à des machines qui ne marchent pas. Mais il est évident que cet investissement a un fort retour : une fois mis en place, les espaces interactifs sont souples pour la maintenance et très attractifs pour le public. Ne sous-estimons pas non plus la sophistication d'un public nourri de télévision, de clips, de télé-réalité, de documentaires. Il faut faire aussi bien, sinon mieux.

1 2 2 Le visiteur est aussi en droit d'attendre une utilisation en temps long de la machine : comment gérer la demande ? Les NTIC ont comme avantages la souplesse, la modernité, la créativité, le dynamisme, elles plaisent aux jeunes que la MCUR veut attirer. Ne surestimons pas non plus la résistance de gens moins habitués à ces outils comme de nombreuses personnes âgées mais le travail fait avec les Inuits par exemple démontre qu'un groupe jusqu'alors peu habitué à de tels outils peut très vite s'en emparer. De fait, les études ont montré que les NTIC, quand elles sont conçues pour un usage tourné vers un large public, intimident moins que les textes écrits. À La Réunion, qui compte 120 000 illettrés, cette technologie rendra le savoir plus accessible.

George MacDonald et Stephen Alford, dans leur rapport « Vers le musée virtuel : période de crise et de changement pour le troisième millénaire », éclairent l'aspect positif des NTIC pour des groupes qui n'ont pas eu accès jusqu'ici aux musées, qui ont une culture surtout orale et immatérielle ou dont la culture a été pillée par les musées :



Il peut paraître ironique que les cultures autochtones d'Amérique du Nord, presque anéanties par le colonialisme européen, disposent maintenant d'outils produits par la civilisation adverse, qui leur offrent l'occasion de préserver leur patrimoine et de le faire revivre. Alors que les collectivités autochtones étaient autrefois relativement isolées les unes des autres et éloignées du courant dominant de la société, les technologies de l'informatique et des télécommunications leur permettent aujourd'hui d'être reliées, d'échanger des idées et des renseignements et de créer un sentiment de communauté virtuelle en particulier pour les autochtones vivant en milieu urbain qui se superpose aux définitions traditionnelles de l'enracinement. [...] Le Native Indian Policy Center, également accessible par Internet, est essentiellement un groupe de réflexion

électronique visant à permettre aux grands esprits autochtones du pays d'examiner les éléments d'orientation qui intéressent les peuples autochtones des États-Unis. Ceux-ci peuvent consulter en direct des comptes rendus, des rapports et des exposés de principes pour appuyer les activités d'élaboration de politiques des organisations autochtones. Par exemple, les Oneidas de l'État de New York ont établi un site Web où ils peuvent présenter leurs points de vue sur des questions comme la souveraineté économique et la renaissance culturelle.

1 2 4

De plus, comme le font remarquer les auteurs du rapport du musée des Civilisations de L'Europe et de la Méditerranée, les musées de civilisation sont des « musées d'idées », des « musées de philosophie » : leurs collections ne prétendent pas à l'universalité du Beau mais cherchent à enseigner la relativité des cultures et la diversité des références. Ce qui est donné à voir n'est pas « l'art » mais les manières de vivre et de penser, et les nouvelles technologies permettent de les montrer. Le Museum of the Moving Image de New York, qui accueille l'image mouvante sous toutes ses formes, film, TV, vidéo, jeux en ligne, suggère une utilisation de ce média pour la période contemporaine : archives télé,

”

films d'archives privées, documentaires, publicités sont pertinents pour restituer la diversité des mémoires, des lieux et des expressions. Les NTIC offrent une souplesse qui permet la mise en relation des cultures orales, des musiques, des langues et des mémoires immatérielles. Selon les estimations actuelles, il y a entre vingt et trente millions d'utilisateurs d'Internet à l'échelle du monde. Pour MacDonald et Alsford, il serait dangereux à long terme d'ignorer les NTIC :

“

Les établissements voués à la sauvegarde du patrimoine ne peuvent penser attirer les générations futures s'ils ne suivent pas l'évolution des goûts et des comportements concernant l'accès à l'information. Les personnes désireuses de se divertir ou de s'instruire préfèrent la télévision et l'ordinateur aux musées. Cette tendance risque d'ailleurs d'être plus marquée à mesure que ces deux technologies convergeront et que les générations à venir acquerront, beaucoup plus facilement que nous, les compétences et les habitudes requises pour l'utilisation de l'ordinateur et la navigation dans les réseaux.

1 2 5

”

ORGANISATION SPATIALE DE LA MCUR

PROPOSITIONS D'ESPACES

Une bibliothèque virtuelle et non pas une bibliothèque classique. Une vraie bibliothèque plurilingue digne de ce nom sur les aires de civilisations concernées – Chine, Europe (dont France), Afrique, Inde, monde musulman, monde insulaire – signifierait des centaines de milliers de livres et de documents couvrant de nombreuses disciplines : histoire, anthropologie, sociologie, ethnologie, philosophie, religion. Une telle bibliothèque serait extrêmement coûteuse et demanderait d'énormes ressources humaines et financières. Elle donnerait par ailleurs la priorité aux archives écrites alors que nous souhaitons montrer les archives de ceux qui n'ont pas laissé d'écrit mais dont la contribution à la culture a été fondamentale. Il nous paraît donc impossible de justifier une bibliothèque classique. En revanche, une bibliothèque en ligne nous semble davantage en phase avec le projet MCUR tourné vers le présent et l'avenir et l'ouverture au monde. Le visiteur pourra se connecter avec des fondations comme par exemple la Fondation Gulbenkian pour le monde lusophone, des universités africaines, chinoises, indiennes, des journaux comme le *Times of India*, *The Far Eastern Economic Review*, des revues universitaires, des sites d'art contemporain, des musées, des archives, des institutions régionales et internationales comme l'ONU, l'UNESCO, la COI, l'Indian Ocean Rim, etc. Une bibliothèque en ligne est un défi important qui nécessite une préparation rigoureuse impliquant un travail préparatoire significatif mais qui bénéficie d'expertises locales en informatique. Elle doit aussi permettre au visiteur d'avoir accès au réseau local d'associations culturelles et culturelles, et à d'autres informations sur les événements culturels. Cela implique la création d'un

1 2 6

site Internet MCUR extrêmement facile d'accès, facilement lisible et trilingue en créole réunionnais, français, anglais. La bibliothèque contiendra aussi des banques de données sur le patrimoine culturel immatériel réunionnais.

Une librairie et une boutique. La librairie est spécialisée dans les littératures de l'océan Indien, y compris la production pour la jeunesse. Elle offre aussi catalogues des expositions, revues et productions de la MCUR – DVD, CD-roms. La boutique offre une sélection de produits artisanaux de qualité, ainsi que les produits dérivés des expositions comme des cartes postales, tee-shirts, agendas... Le visiteur peut simplement venir à cette librairie-boutique sans avoir à visiter les expositions.

Les lieux de l'oralité : contes, devinettes, hip-hop, poésie, slam, récits de vie. *C'est un espace important.* Pour les élèves, c'est l'occasion d'une rencontre avec des acteurs ou des porteurs de mémoire. L'efficacité de la parole, la manière dont parler fait être, fait de l'être, est reconnue depuis l'antiquité de l'humanité. Le projet de « La Maison de la parole. Centre régional des arts du récit et de littérature orale » au Burkina Faso élaboré par Hassane Kouyaté en est un bon exemple. « L'art de la parole est un art ancestral ; c'est aussi un art contemporain qui se nourrit de la tradition et de la littérature orale », lit-on dans la présentation du projet. L'oralité est un « objet artistique plus que millénaire ». Pour les visiteurs, la rencontre avec des passeurs de mémoires importe parce qu'elle lui permet de pousser plus loin sa connaissance d'une époque, d'un événement, d'un personnage, mais surtout de se situer personnellement dans un contexte, d'en dégager les incidences ou les conséquences sur la situation actuelle. On peut ainsi envisager, à la manière du programme « Contes » au musée de la Civilisation du Québec, des rencontres régulières dans l'espace même de l'exposition avec conteuses, *granmoun*, anciens ouvriers, petits planteurs. Prendre la parole, parler, dire est un acte performatif : pensons à la parole qui lance le maloya, au discours politique qui à la fois met en scène celui

1 2 7

qui l'énonce et la communauté qu'il appelle par son discours (par exemple, les mots « camarade », « frères et sœurs »), à la conversation entre « *dalon* ». Les expressions orales réunionnaises ne sont pas simplement des manifestations de tradition orale, elles sont l'expression d'un savoir ancien, transmis de génération en génération. Ce savoir est la traduction d'une expérience de la vie sous contrôle : vie de l'esclave, de l'engagé, du colonisé, du pauvre. Elle n'est pas folklore mais connaissance. C'est aussi un rapport à l'Autre car toute parole s'adresse à un autre. La parole fait la cité, la culture, le monde. Elle n'est pas lieu d'une communication sans conflit, comme le montrent les sens différents donnés aux mots « liberté » par l'esclave ou le maître, la polysémie de la notion de travail, etc., mais elle construit l'espace public. La parole réunionnaise à travers les devinettes, les berceuses, les chants sacrés, le vocabulaire de l'amour, de la tendresse, de la mort, de la haine et de la colère, fait, crée dans le moment même où elle se dit, dans le moment où elle se transmet, le monde réunionnais.

1 2 8

Les archives de la MCUR (catalogues et autres productions). Ces archives doivent être mises en ligne. On peut se référer au travail d'INIVA ([www.inIVA.org /archive](http://www.inIVA.org/archive)) ou au portail DigiArts de l'UNESCO en Afrique ([www.portal.unesco.org /digiarts](http://www.portal.unesco.org/digiarts)).

Des bureaux de résidences d'écrivains, comédiens, artistes, chercheurs, chaque fois en relation avec une institution locale : un danseur en résidence qui puisse travailler avec le centre régional de danse, un artiste digital avec l'Institut de l'image de l'océan Indien (ILOI), un comédien avec les scènes locales, un chercheur avec l'université, un écrivain avec un atelier d'écriture... Il s'agira de passer un contrat avec les Beaux-Arts, l'École d'architecture, les scènes conventionnées pour que le résident puisse bénéficier de locaux où exercer son travail. Le résident sera sélectionné en relation avec sa capacité de pouvoir faire des conférences, animer un séminaire, travailler avec artistes, écrivains, comédiens locaux. Le but est pour le résident de faire

connaissance avec la culture réunionnaise, de partager son savoir et pour les Réunionnais de faire connaître et d'apprendre.

Une salle de débats en *agora* pour faciliter la prise de parole : non pas du haut vers le bas, mais conviviale et ouverte sur la conversation. Les salles de concert et de théâtre doivent être pensées en relation avec les structures existantes qui sont très performantes.

Une galerie d'art contemporain pour artistes réunionnais et internationaux. Cet espace n'est pas simple espace d'exposition, il se veut lieu de réflexion, de rencontre, de confrontation et de débat sur la place et les pratiques de l'art contemporain, s'ouvrant aux émergences les plus dynamiques du monde postcolonial. La galerie cherchera à mettre en scène des croisements d'expression. Nous devons penser à l'intégration de l'art contemporain dans l'exposition de référence où des artistes pourront être invités à contribuer à l'évocation du passé.

1 2 9

Une salle de concert et de spectacle qui mette l'accent sur l'expérimentation. Les nombreuses salles de concert et de spectacles actuelles à La Réunion et les multiples réalisations en cours ou en projet ne justifient pas la création d'une énième structure. Si, en revanche, on décide de le faire, l'existence d'un lieu où des expériences peuvent être montées donnera à ces équipements MCUR une identité en lien avec son projet : encourager, favoriser, impulser l'expérimentation. Imaginons alors une *slam session* avec lectures scéniques, performances, installations, danse avec poésie, et des formes de spectacles inédites. Cette salle accueillera des lectures scéniques de textes de l'océan Indien ainsi que des performances poétiques.

Une cafétéria qui permet un déjeuner simple, ou de prendre un café, une pâtisserie. Ce restaurant n'a pas vocation à représenter la cuisine réunionnaise ; celle-ci n'en est pas exclue évidemment, mais nombre de petits restaurants proposent une très bonne cuisine réunionnaise pour le déjeuner. La proximité de cette salle avec la librairie-boutique

permet au visiteur de s'attarder et de feuilleter livres, catalogues, et de voir les objets en vente. Il est important de concevoir une salle claire, ouverte sur un jardin contrairement à la plupart des restaurants à La Réunion qui sont fermés à la nature, très moderne dans son décor intérieur.

Un restaurant gastronomique de cuisine réunionnaise et de cuisines régionales, de conception très moderne. L'Afrique du Sud et l'Australie offrent des exemples d'architecture de restaurants en relation avec l'environnement et le climat comme le restaurant au Cradle of Humankind près de Johannesburg. Ce type d'équipement peut être pensé en relation avec les entreprises privées.

SUGGESTIONS DE CONCEPTION SPATIALE

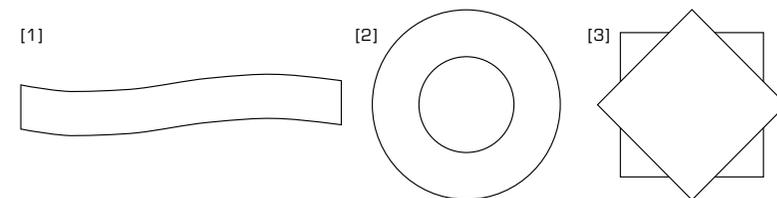
1 3 0

Il faut montrer l'emboîtement des mondes qui produisent le monde réunionnais. Nous avons signalé l'importance d'une interruption de chaque espace par un jardin. Le jardin (la *kour*) fait fortement partie de l'imaginaire réunionnais et de l'esthétique vernaculaire. Il disparaît comme espace individuel dans les grands ensembles, encore qu'il faille observer l'incroyable inventivité des Réunionnais et la transformation des balcons en jardins. Ces jardins seraient des lieux de repos, de méditation, de rêve, de rencontre et de lecture. Il faut pouvoir imaginer avoir envie d'y aller avec un livre, s'y asseoir et lire, ou rêver. Ces jardins feront partie de l'attraction du lieu MCUR. Puits de lumière, jardins d'herbes médicinales, d'arbres et de plantes, qui attireraient les oiseaux, lieux de silence... Songeons à l'atmosphère des jardins de l'Alhambra à Grenade, à celui de la mosquée de Cordoue, à celui du couvent des Augustins à Toulouse... Songeons aussi aux merveilleux murs végétaux de Patrick Blanc à la Fondation Cartier à Paris. L'intégration nature / culture correspond à la philosophie du projet qui cherche à montrer

l'interaction de l'homme et de la nature à La Réunion. Le maillage de salles d'exposition et de jardins renvoie à une nouvelle approche de la relation entre culture et nature, une relation qui a, pour des raisons historiques, un sens différent de celui que lui donnent l'Occident et l'espace colonial. **D**ans le récit colonial, la colonie n'a pas de paysage, elle a « la nature », soit dure et hostile, soit luxuriante et prolifique. Dans les deux cas, elle ne renvoie pas à la méditation esthétique. Les récits de voyage, les journaux des coloniaux comportaient très souvent de longues plaintes sur le soleil ardent, les moussons débilitantes, la terre aride. La nature devait être soumise, elle renvoyait aux paysages et aux êtres sauvages. Non civilisée, en attente d'être transformée en élément de production, la nature colonisée fonctionnait comme un miroir de ses habitants. La relecture de la nature et du paysage interrogera l'interprétation coloniale et tentera de restituer ce que la nature et le paysage ont représenté pour les esclaves, les colonisés, les Réunionnais d'aujourd'hui.

Une mise en réseau des salles de l'exposition de référence : non pas $A + B + C = \dots$ mais une architecture qui tienne compte de la conception des espaces-temps. Le visiteur doit avoir accès à une multiplicité de références qui lui rende visible ce monde diffracté et complexe de la société réunionnaise. Peut-être, de gauche à droite, en [1] ou [2] ou une salle centrale sur laquelle s'ouvrent d'autres salles [3].

1 3 1



Des bornes écrans qui permettent par exemple aux visiteurs d'avoir accès aux registres de l'état civil et des bateaux négriers, de visualiser la carte des Chemins du patrimoine, des lieux de mémoire...

UNE MUSÉOGRAPHIE POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

1 3 2

La répartition spatiale de l'exposition de référence devra mettre en scène cette problématique de l'échange. Pourquoi ne pas envisager *soit* des salles disposées en cercle plutôt qu'alignées les unes après les autres, ouvertes sur un ou des espaces, lieux de méditation et de repos, où le visiteur assimile ce qui a été vu, puis reprend la visite là où son désir le guide, *soit* des salles séparées par des jardins qui pourraient s'inspirer de l'art de ceux des civilisations d'origine et qui seraient des espaces de méditation, de repos, scandant la visite par des silences.

Cette organisation spatiale n'interdirait pas une visite linéaire, qui suivrait le fil chronologique, mais elle permettrait d'autres lectures. Cette disposition spatiale a été utilisée lors de biennales et elle a été très bien reçue par le public qui ne s'est pas senti « perdu ». Elle se présenterait comme une « maison créole à l'envers » : le jardin à l'intérieur, les salles

1 3 3

autour du jardin, mais conserverait cette disposition de la maison créole où les pièces sont disposées autour d'un axe central. Cette structuration de l'espace doit aussi permettre le déplacement de parois séparatrices afin de pouvoir ouvrir la perspective.

En résumé, ces suggestions sont là pour signaler que *l'agencement intérieur / extérieur doit s'efforcer de refléter la problématique réunionnaise de l'espace* tout en la subvertissant car la cour créole est souvent un espace clos sur lui-même, fermé au visiteur. Il faut aussi penser une pédagogie de l'espace qui intègre la complexité du monde créole, monde éclaté *et* unifié.

L'EXPOSITION DE RÉFÉRENCE : PRÉCONISATIONS

La chronologie choisie ne suit pas la chronologie classique : elle cherche à recentrer le regard sur les transformations produites par la rencontre entre faits locaux, français et mondiaux, elle suit les processus dynamiques des conflits et des pratiques locales. Elle met en relation une série d'événements liés. Le défi, une fois de plus, consiste à éviter la juxtaposition de données et de faits. Il doit y avoir un fil directeur. S'il est important d'éviter un récit téléologique, il faut cependant mettre en place des indications sans lesquelles le visiteur croulerait sous une profusion de données qui gommant les aspérités, les conflits, les pertes, les manques. Déconstruire un récit tout en suivant une chronologie et en respectant les interprétations vernaculaires, voilà ce qui structurera l'architecture de l'exposition de référence.

1 3 4

Le décentrement du regard, qui se veut constructif et créatif car il laisse au visiteur un espace autonome d'interprétation, a aussi entraîné un autre parti pris : celui de mettre en scène le monde india-océanique tel qu'il existait avant que l'île ne soit colonisée. L'île est dès l'abord resituée dans son espace physique, culturel et géographique et son territoire mis en scène dans un océan dont les pourtours sont habités par des peuples aux civilisations riches. L'histoire n'a pas commencé avec la colonisation européenne, et la cartographie actuelle peut être croisée avec d'autres plus anciennes.

Le spectateur est invité à saisir le croisement des apports et à comprendre les processus de créolisation à l'œuvre dès les débuts de la colonisation. L'exposition doit mettre en scène le mouvement entre diversité et unité, le mouvement entre le monde et La Réunion, La Réunion et le monde.

Les transformations du territoire « Réunion » – distribution des terres, division entre « petits » territoires : montagne /côte, Hauts /Bas, Est / Ouest, Nord /Sud, privé /public, sacré /profane, féminin /masculin – seront abordées et le territoire lui-même sera pensé dans la relation entre passé, présent et futur.

1 3 5

Comment a-t-il été habité ? Par qui ? Pourquoi ? Comment sera-t-il habité ?

Cette réflexion sur ce qu'il est classique d'appeler « aménagement du territoire » doit être au cœur du débat.

Comment, dans dix ans, dans vingt ans, les Réunionnais habiteront-ils une île dont seulement 20 % du sol sont constructibles ?

Quelles leçons le passé peut-il apporter à ce débat ?

L'exposition intègre les préoccupations du temps présent et le visiteur circule entre plusieurs mondes et plusieurs temps.

Les civilisations et les cultures des pays d'origine sont exposées au fil de l'histoire, en fonction de la période d'arrivée sur l'île de ces nouvelles sources de peuplement.

Pour les processus de créolisation, le visiteur est invité à saisir le croisement des apports dès le début de la colonisation et tout au long de l'histoire réunionnaise jusqu'à aujourd'hui.

La suite des séquences propose une lecture qui relie les événements de l'histoire du monde et ceux de La Réunion, et, à l'intérieur de chaque séquence, la traduction locale des pratiques sociales et culturelles est mise en lumière.

Le programme muséographique intègre les séquences suivantes :

Séquence 1 : Prologue de l'exposition ;

Séquence 2 : Le monde india-océanique avant 1498 et jusqu'en 1665 ;

Séquence 3 : La colonisation française (1665-1764) ;

Séquence 4 : Maîtres et esclaves (1764-1848) ;

Séquence 5 : Modernisation et diversification du social (1848-1920) ;

Séquence 6 : L'ère des revendications (1920-1946-1960) ;

Séquence 7 : Nouveaux conflits, nouveaux territoires (1960-1990) ;

Séquence 8 : Aujourd'hui... Problématiques et enjeux.

L'exposition est fondée sur l'histoire et les civilisations. Il faudra opérer une *lecture croisée* de ces « histoires » et montrer chaque fois le point de vue réunionnais, singulier et original, sur les événements mondiaux. Il est absolument important de comprendre ce terme d'*histoire comme lecture croisée des événements* où la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, la philosophie des religions, la géographie, la faune et la flore, l'histoire de l'art ont leur place. L'histoire seule ne peut expliquer la polysémie d'un moment qui englobe l'analyse des perceptions par les acteurs, des représentations, des récits, des mythes, interroge la place des acteurs dans cet événement.

Ce concept de « plusieurs expositions en une » impose de réaliser des espaces d'exposition avec plusieurs points de vue distincts ainsi que des connexions permettant de passer facilement de l'un à l'autre :

Histoire et civilisations des pays d'origine (Inde, Chine, monde musulman, Afrique, France, Europe et îles de l'océan Indien) ;

Histoire, cultures et créolisation à La Réunion.

« Histoire et civilisations des pays d'où les gens sont venus et continuent de venir » présente les événements historiques dans ces pays précédant les immigrations massives, au moment de ces mouvements de populations massifs et jusqu'à aujourd'hui. L'appellation « pays d'origine » désigne, rappelons-le, tous les pays dont sont venus, à un moment ou à un autre, les composantes de la population de La Réunion : Chine, Comores, France, Inde, Madagascar, Malaisie, Maurice, Mozambique, Tanzanie, Vietnam... Dans cette partie, il s'agira aussi de mettre en exergue des événements qui auront des répercussions sur La Réunion, même si ces répercussions ne sont pas visibles a priori. La misère des campagnes françaises au XVII^e siècle explique en partie la venue des premiers colons de l'île. Le grand mouvement abolitionniste aux États-Unis et en Angleterre ne sera pas sans conséquences pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, comme le montre l'impact de l'abolition à l'île Maurice. La révolution haïtienne aura des influences sur le système esclavagiste à La Réunion et sur son abolition. La colonisation de la Chine par les empires européens et la misère des campagnes chinoises entraînent l'organisation d'une émigration de travailleurs engagés dont une partie s'installera à La Réunion.

L'étude des civilisations et cultures des pays d'origine permet de découvrir l'histoire et l'anthropologie des peuples bordant l'océan Indien et de l'Europe, en tant que sources de peuplement de La Réunion au fil de l'histoire. L'appartenance des nouveaux arrivants à des cultures constituées leur donne des savoirs et des visions du monde solides qui vont se confronter les unes aux autres dans l'espace réunionnais et participer à sa créolisation.

« Histoire, cultures et créolisation à La Réunion » rend visible les événements marquants de l'île. Nous proposons une autre chronologie

que celle vécue en miroir de l'histoire de la France continentale (Révolution, Empire, République...), ou qui ne s'ordonnerait qu'autour des bouleversements économiques mondiaux. Notre découpage est arbitraire, comme tout découpage, mais il propose un autre regard, cherche à déplacer le centre, en prenant comme centre l'île de La Réunion, et se veut ouvert et dynamique pour tenir compte des futures découvertes. La créolisation, l'unité réunionnaise, abordée selon différents angles, a pour objectif de montrer l'originalité des « manières réunionnaises d'être au monde » et de susciter le débat autour de questions contemporaines fondamentales pour l'avenir de la société réunionnaise.

Cette créolisation est une dynamique entre perte et emprunt où l'unité des différences ne détruit pas ces dernières ni n'exige leur assimilation, mais où l'unité est chaque fois transformée par de nouvelles différences. Il existe un *éthos* créole, un *éthos* de la créolisation qui travaille à préserver l'équilibre entre unité et diversité au nom du passé partagé de la violence, de la déportation et de l'exil. C'est une éthique de la traduction, l'espace où des pratiques culturelles se confrontent et empruntent les unes aux autres pour créer un nouvel espace où le sujet négocie son identité.

1 3 8

Le contenu de ces séquences doit être pensé en relation avec la logique d'emboîtement des apports. La société réunionnaise, ce n'est pas : un colon picard + un esclave mozambicain + un engagé indien + un commerçant musulman + un boutiquier chinois = La Réunion, mais ce que chaque groupe a apporté aux autres, les transformant, ouvrant une nouvelle dimension à leur vision du monde, de nouvelles pratiques, de nouveaux goûts culinaires. Le terme de *melting pot*, radicalement contesté par les minorités et les chercheurs, ne convient pas non plus. Rappelons que ce terme, inventé pour faire face aux demandes des groupes minoritaires des États-Unis de voir leur histoire et leur culture intégrées au récit national, fut critiqué pour son aspect anhistorique et apolitique, qui nie les discriminations, tensions et conflits et suggère un mélange homogène. Le terme de « métissage » est, dans la langue française,

fortement lié au biologique et, pour cela, rejeté par de nombreux chercheurs et acteurs culturels. La notion de créolisation telle qu'elle a été proposée plus haut, nous semble plus pertinente, étant entendu, nous le soulignons, en reprenant les remarques de l'anthropologue Jean Benoist, spécialiste des sociétés créoles, qu'il n'y a *pas de créolisation sans conflit, sans tension entre contrastes marqués et unité*, contrastes travaillés par l'unité et unité travaillée par les contrastes, et les deux, unité et contrastes, étant produits par le même système économique et politique.

Dans chaque espace-temps, on suggère une salle pour une exposition temporaire, une « pièce temporaire » qui éclaire un aspect de cet espace-temps. Ainsi sont mis en lumière un objet, un moment, un événement.

Dans la séquence 4, par exemple, « Maîtres et esclaves », l'exposition reprendrait tous les aspects d'un procès d'esclave : le réquisitoire, les témoignages, le verdict.

Dans la séquence 5, « Modernisation et diversification du social », une exposition suivrait l'histoire de la tôle ondulée, l'histoire d'une association sportive, d'un syndicat, d'un parti politique ou l'itinéraire du gingembre, du curcuma, des *brèd*, si familiers à la cuisine réunionnaise qu'on en a oublié qu'il fut un temps où ces ingrédients en étaient absents, qu'ils n'étaient ni cultivés ni trouvables à La Réunion.

1 3 9

Dans la séquence 6, « L'ère des revendications », on pourrait représenter les radio-crochets, les journaux ou les bals.

Cela donnerait une souplesse à l'exposition de référence et permettrait d'y inclure des découvertes récentes ou des réinterprétations des histoires et des cultures.

Ces petites expositions temporaires sont autour d'objets, d'événements, de personnalités locales, alors que l'espace de l'exposition temporaire centrale est consacré à une exposition en relation avec le thème du programme culturel annuel. Le travail d'artistes contemporains qui réinterprètent le passé est aussi l'occasion d'offrir au visiteur une autre dimension visuelle que celle des archives historiques. Les œuvres du cinéaste britannique Isaac Julian, de l'artiste béninois Georges Adéagbo

sur les objets du quotidien, du collectif Atlas group sur la guerre du Liban et Beyrouth, du Black Audio Film Collective à Londres sur musique urbaine, émeutes raciales et stéréotypes, de Chantal Ackerman sur la frontière entre le Mexique et les États-Unis sont des exemples d'interventions et de commentaires sur l'histoire par des artistes contemporains. Dans chaque espace-temps, une œuvre contemporaine, qui n'est pas nécessairement le travail d'un plasticien, peut marquer l'aspect majeur de cet espace-temps pour La Réunion. Il faudra donner une place importante aux objets quotidiens et familiers pour que le public puisse « se reconnaître ».

ROUTES, CHEMINS ET ITINÉRAIRES

140 Cette première modalité est métonymique de la constitution du peuple réunionnais. Aucun ancêtre n'est autochtone. Le rapport généalogique de chaque Réunionnais à cette île passe par un itinéraire, un mouvement, un déplacement. Le chemin est aussi la métaphore de l'exil, face aux routes du commerce et de l'empire. Il s'énonce en sentier pour signifier marronnage et résistance d'une part, une autre appropriation du territoire d'autre part : chemins des pêcheurs, des ouvriers agricoles. Ces chemins, ces sentiers dessinent une autre cartographie, une autre archive. Par le chemin se retrace le cheminement de l'ancêtre : aussi bien celui qui mène de lui à nous que celui qui nous ramène à lui. La mise en scène des itinéraires de personnes, d'objets, de rites, de pratiques culinaires, d'ingrédients permet au visiteur de suivre les routes et itinéraires de la culture réunionnaise. Les apports sont constants, ils sont le signe de son dynamisme, de sa capacité d'absorption, de sa fluidité. Ces itinéraires justifient l'approche à niveaux multiples de la culture : rien n'est figé, rien n'est pur. La « réalité est polymorphe, composée d'identités multiples et de constantes métamorphoses » et

« c'est au cœur de la métamorphose et de la précarité que se loge la véritable continuité des choses », signale Serge Gruzinski. De l'endroit d'origine, d'où est venu l'ancêtre à son arrivée et au monde qu'il a contribué à construire et qu'il nous a légué, l'itinéraire restitue une vie. L'épaisseur d'un monde est redonnée et la catégorie d'« esclave », « engagé », « Kaf », « Malbar », « *zarab* », qui nie la singularité de l'âge, du sexe, du lieu précis d'origine s'efface devant l'expérience *et* individuelle *et* collective qui construit le monde réunionnais.

La mémoire orale est une source d'archives. Le travail fait par l'UNESCO et l'université de La Réunion sur les « mémoires orales de l'esclavage » dans les pays du sud-ouest de l'océan Indien rend compte de l'extrême richesse de cette archive. Il faut poursuivre ces recherches, faire l'inventaire des récits collectés, identifier les champs à explorer mais aussi s'interroger sur la traduction matérielle de la mémoire orale : comment la restituer, la transmettre dans un lieu muséal ? On peut ainsi imaginer :

L'itinéraire d'un objet – meuble, *vane*, tambour, pilon, *rice-cooker* – qui est en lien avec un espace-temps. D'où vient-il ? Comment l'objet est-il arrivé à La Réunion ? Comment s'est-il intégré dans l'espace domestique, public ? L'objet usuel quotidien – TV, radio – est présenté dans son contexte mais l'objet n'est pas montré comme « passif ». On voit comment il a transformé la vie des utilisateurs, l'impact qu'ont eu les feuilletons TV ou la radio dans la manière dont les relations femmes/hommes et les relations sociales sont appréhendées et transformées. Ces mises en scène d'itinéraires réintroduisent l'objet quotidien dans la culture. Il n'y a pas de coupure entre « haute » et « basse » culture.

L'itinéraire d'un rite – *servis kaf*, marche dans le feu... D'où vient-il ? Comment est-il arrivé à La Réunion ? Comment a-t-il été transformé ? Comment s'est-il intégré dans l'espace domestique, public ? Comment a-t-il évolué ? Comment y revient-on ?

L'itinéraire d'une personne : une femme et un homme dans chaque espace-temps dont le visiteur suit le trajet depuis le monde, le village d'origine avec des informations sur l'organisation sociale, la culture, l'économie de ce lieu, jusqu'à l'installation à La Réunion. Comment le trajet transforme-t-il l'individu ? Comment se réinvente-t-il ? Comment son identité, sa vie sont-elles transformées par l'ordre colonial ?

Ces trajets singuliers mettent en scène la complexité et la diversité des apports, ils redonnent aussi vie aux récits oubliés des centaines de milliers d'individus venus sur cette île.

L'itinéraire d'une épice, d'une plante médicinale, d'un légume, de ce qui a trait à la cuisine et la santé. D'où est venu le safran ? Comment a-t-il été intégré dans la cuisine ? De même pour les *brèd*, la morue, le riz, le manioc... D'où est venu le savoir sur telle plante médicinale ? Les itinéraires des plantes et épices dessinent des cartes de commerce et d'échanges. On peut se référer au *Trade Wall* au Museum of the City of Sydney, qui resitue l'Australie dans le temps long de l'histoire indio-océanique, avant et pendant l'empire.

1 4 2

PRATIQUES SOCIALES, CULTUELLES ET CULTURELLES

Les pratiques sociales permettent aux individus de réaffirmer leur appartenance à un groupe, à une identité collective. Des documents, des photos, des témoignages filmés ou auditifs sont utilisés pour retracer ces histoires.

Pratiques sportives : à quel moment une pratique sportive apparaît-elle ?
Quelle est l'histoire des clubs sportifs et des associations ?

Rituels autour de moments clés de la vie : naissance, mariage, mort.

Le sacré et le profane : place, expressions, transformations, contributions des praticiens du sacré.

Bals.

Pique-niques.

Cuisine : manières et matières de table, préparation de repas rituels.

Le syndicat : les voix et les témoignages des ouvriers, le monde du travail dans toute sa complexité, le vocabulaire syndical. À travers les témoignages individuels, les photos d'archives et les journaux est retracée une pratique sociale importante.

SONS, ODEURS, PAYSAGES, GOÛTS

Le monde qui nous entoure et qui contribue à la construction de notre identité culturelle n'est pas simplement un monde d'images. Les sons, les chants d'oiseaux, le bruit de l'océan, le bruissement ou les hurlements du vent, les odeurs d'épice, de cuisson, du jaque mûr, des forêts, les paysages de cascades, d'anses, de montagnes, du volcan, les saveurs de la mangue verte, du *samoussa*, du *bonbon piman*, tout cela tisse un réseau mémoriel dans lequel tout Réunionnais se retrouve.

1 4 3

La place centrale de la musique dans l'imaginaire réunionnais et dans la culture immatérielle est restituée. Mazurka, séga, quadrille, maloya, *malogé*, ces musiques ont leur place dans les espaces-temps. Des aspects de l'exposition *Black President. The Art and Legacy of Fela Kuti* présentée à Londres en 2004 peuvent offrir des idées. Le visiteur pouvait entrer dans une cabine pour écouter la musique, mais tout au long de l'exposition des casques permettaient aussi d'entendre cette musique, si centrale pour l'Afrique contemporaine. Des films, documentaires, instruments, interviews retraçaient la vie et l'œuvre du musicien.

La cuisine est un espace central de pratiques et d'identifications. Elle renvoie à la porosité et à la flexibilité de la culture réunionnaise qui montre ainsi sa capacité à intégrer des éléments étrangers. On peut s'inspirer de l'exposition *À table* au Palais de la découverte à Paris, en 2003-2004, mais aussi des performances d'artistes comme celles présentées au musée réunionnais Léon-Dierx en 2004, ou encore de la série de films de l'artiste sino-canadien Cheuk Kwan sur les restaurants chinois dans le monde. L'exposition *Avez-vous déjà mangé ? Le restaurant chinois en Amérique*, présentée au musée de Chinatown à New York en 2005 ou l'installation à Montréal de l'artiste canadienne Karen Tam, *Le Restaurant Montagne d'Or*, suggèrent des manières de mettre en scène une pratique qui lie le goût, les images, la mémoire, les odeurs, l'esthétique et l'identité.

Sidney Mintz (1985, 1996) ainsi que Jack Goody (1982) nous ont appris à penser les relations entre la cuisine, la culture et l'histoire. L'étude des pratiques culinaires est un des aspects importants d'une anthropologie culturelle qui s'appuie sur une approche des échanges économiques induits par les transformations historiques. Dans cette perspective, la cuisine et les restaurants deviennent des lieux où se jouent ces dynamiques et les cuisiniers, les clients, les propriétaires des restaurants deviennent des acteurs culturels. La créolisation des pratiques culinaires ou bien la recherche « d'authenticité » sont des symptômes de ces processus. Il s'agit de retracer comment cet aspect de la vie humaine, de la vie sociale explique la manière dont des groupes s'adaptent culturellement, ou comment des individus se regroupent autour de cette pratique. La cuisine est vue comme un espace symbolique riche et complexe, qui ne relève plus seulement du domaine domestique, donc « féminin », mais qui est un espace *marqué* culturellement, lourd de symboles et de désirs. C'est un espace où l'on peut observer comment des individus investissent de sens social une activité humaine quotidienne, « normale » jusqu'à en devenir « invisible ». Les techniques employées pour préparer un plat, la manière de servir, la hiérarchie des plats, les manières de table, les interdits, les rites, tout cela a une histoire qui

1 4 4

donne à cet acte « ordinaire » qu'est le fait de se nourrir toute une épaisseur sociale et culturelle. À partir des propositions faites par Arjun Appadurai et Igor Kopytoff sur la « vie sociale des objets » et en les appliquant à l'objet « cuisine », il s'agit de retracer les réseaux de migrations, les va-et-vient, et les branchements.

En suivant l'évolution des pratiques culinaires, une histoire géopolitique met au jour leurs rencontres avec les réinterprétations et les transformations locales. Ces dernières années, à La Réunion, l'installation des chaînes de cuisine rapide, l'importation massive de boissons comme le vin ou le whisky et l'adoption du mode de consommation de la classe moyenne, qui fait que l'on consomme de nombreux produits importés comme les huîtres ou le foie gras, ont transformé le paysage culinaire. Cela dit, l'hybridité transforme ces importations, et on peut trouver, dans les incontournables *kamionbars* réunionnais, des mixtes de nourriture créole et américaine comme le « sandwich américain » qui est une baguette contenant du fromage, de la mayonnaise, des « bouchons » chinois et du piment. La créolisation des pratiques culinaires coexiste actuellement avec une recherche « d'authenticité » qui s'exprime dans les festivals et les foires de produits locaux.

1 4 5

La cartographie des sons, des odeurs et des goûts suggérera l'importance de ces éléments dans la culture réunionnaise et leur donnera le rôle et la fonction qui leur sont souvent déniés par la haute culture.

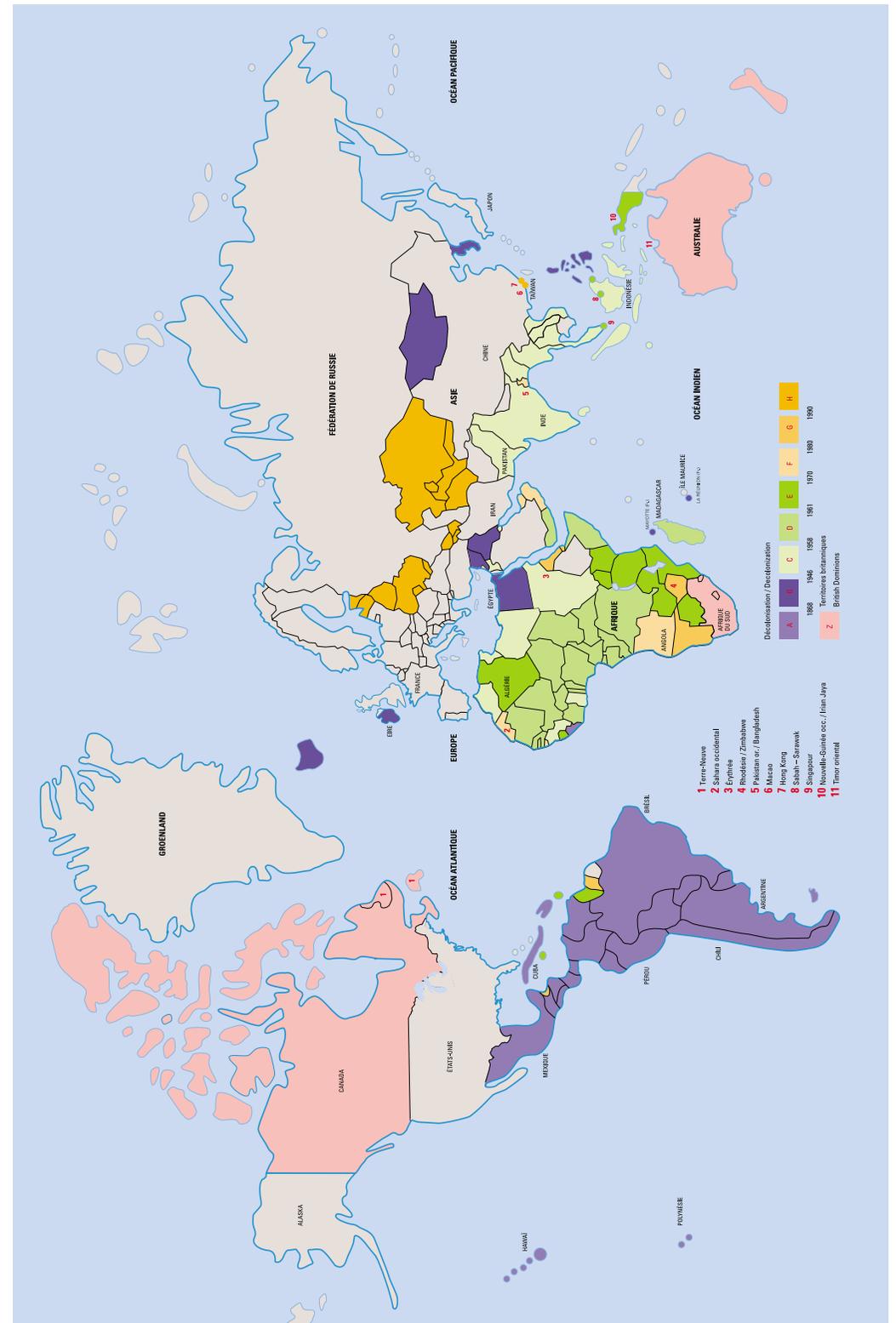
CARTES

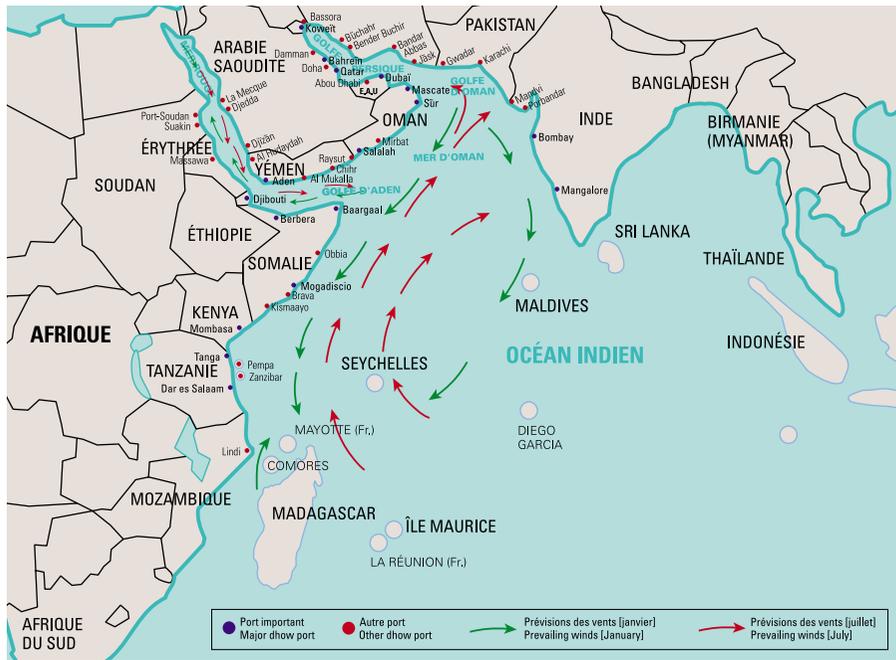
Les cartes géopolitiques et humaines mettent en scène une autre géographie que la géographie physique. Elles permettent à l'observateur de saisir une multiplicité de données sur un même plan. Si une carte est toujours une image simplifiée de ces données,

elle en offre néanmoins une mise en perspective que des données chiffrées ont plus de mal à représenter. La mise en perspective de la région de l’océan Indien par des cartes, à commencer par celles, physiques et humaines, des Chinois et des Arabes, rappelle au visiteur la présence continue des humains dans cet espace et met en lumière l’interaction entre les différentes parties de ce monde, sans oublier la France et l’Europe.

Nous donnons ci-dessous des exemples de cartes géographiques auxquelles il faut ajouter celles de La Réunion. Dans chaque espace-temps, une carte démographique donne à voir les fortes disparités entre le nombre d’hommes et de femmes au cours des siècles, la faible espérance de vie, la forte mortalité infantile, la répartition territoriale des populations. Des cartes des villes de La Réunion donnent à voir l’organisation sociale des quartiers, montrent la distribution des terres, leur découpage, la transformation de la territorialisation. Ces cartes peuvent être interactives, inviter le visiteur à poser des questions pour faire apparaître une nouvelle cartographie à la manière des cartes du Palais de la découverte ou de la Cité des sciences et de l’Industrie à Paris.

Les cartes montrent l’interaction entre l’humain et la nature. Les disparitions de quartiers, le détournement de rivières, l’acquisition de terres cultivables sur la forêt, la chasse illégale, la pollution des lagons et des rivières, la place de la voiture transforment profondément le territoire physique. Cette terre qui nous a été léguée par nos ancêtres, nous avons en charge de la préserver et de la transmettre aux nouvelles générations en évitant de l’abîmer, de croire qu’elle est extensible, qu’il y aura toujours une réponse technologique aux limites physiques. La cartographie des conséquences de nos actions devrait mettre en lumière nos responsabilités et nous alerter sur l’importance de penser ensemble le territoire, l’économie et la culture. Ci-après, la carte de la décolonisation et de la circulation des boutres :





INSTALLATIONS

En réfléchissant sur les représentations et leurs limites, nous avons essayé d'imaginer de quelle façon évoquer des moments sans utiliser de manière systématique des moyens visuels. En insistant sur l'évocation plutôt que sur la représentation, nous avons en vue de créer un espace sensoriel. L'évocation permet l'imagination, le rêve. Elle ne bloque pas les méditations futures. Une restitution totale est impossible et le choix de l'évocation, malgré ses problèmes – l'allusion plutôt que la

Les boutres, bateaux à voile triangulaire, circulaient dans tout l'ouest de l'océan Indien, entre l'Afrique

et l'Inde et même plus loin à l'est. Portés par les vents de mousson (S-O de mai à septembre, N-E de

novembre à mars) ils transportaient des esclaves et du fret, parfois très lourd (chameaux, chevaux, etc.).

reconstruction – suggère cependant ce qui existait sans, pour autant, faire du passé un obstacle au présent. C'est dans cet état d'esprit que nous avons imaginé les installations suivantes, davantage comme des indications de performances évocatrices que comme des prescriptions.

« Scène de chasse au marron », où résistance et désir de liberté sont au centre de l'installation. Le visiteur entre dans une salle noire. La désorientation est suivie de sons. Tout d'un coup les bruits d'une fuite, le souffle d'un homme qui court pour sa vie. On imagine un esclave s'échappant dans la nuit. Peut-être pouvons-nous imaginer la projection sur les murs de la salle de branches, de feuilles, ce que les yeux de l'esclave voient dans sa fuite, la caméra étant en focalisation interne, puis au loin les aboiements des chiens, les cris en créole des chasseurs de marrons. Les aboiements et les cris se rapprochent, le halètement du marron est de plus en plus fort, on entend les chasseurs, ils ont découvert leur proie, la chasse se fait de plus en plus rapide. Ce n'est plus un homme qui court, c'est une proie. Puis, d'un seul coup, un cri en malgache : le marron a préféré se jeter du haut de la montagne plutôt que de se faire capturer. Les chasseurs sont frustrés, jurent, auraient voulu pouvoir rapporter une oreille pour recevoir leur récompense. Ils repartent. Fin. Les visiteurs sont de nouveau dans le noir et dans le silence.

« Scènes d'exil ». Il s'agit d'évoquer le départ et le sentiment d'exil dans le rapport des Réunionnais au monde. *Départ en esclavage* : port négrier, représentation des espaces de regroupements des esclaves. On écoute les voix des marchands et des esclaves dans leurs langues respectives, portugais, arabe, malgache, langues du Mozambique, français, des mélodies d'exil, on voit les images de la côte qui s'éloigne, le plan du bateau, on entend le bruit de la mer. *Départ pour la guerre* : photographies, textes, lecture de lettres de soldats réunionnais à Madagascar, de poilus réunionnais, images des tranchées. *Départ pour la « métropole »* : texte de la création du BUMIDOM, départs à l'aéroport, l'adieu des familles, chansons de Danyèl Waro sur le départ pour la France, images des centres

d'hébergement, l'usine, le froid. Photographies, sons, textes, images, extraits de journaux, de discours tissent le contexte de l'événement.

Le monde du jeu : jeux de hasard, paris mutuels, etc.
Reconstitution filmée d'une salle de *kine* avec bruits, paroles, ambiance.

Les bals : vêtements, musique, langage de la séduction, sexualité, alcool. Restitution de cet espace par une installation qui pourrait, en boucle, parcourir les changements de cet espace.

ARCHITECTURE POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

150

Il est évident, au vu des remarques ci-dessus, qu'une profonde interaction entre l'architecture du bâtiment et le contenu est en jeu. Le geste architectural doit non seulement inscrire La Réunion sur la carte des musées dans le monde, mais il doit démontrer une adéquation avec les buts présentés par le maître d'ouvrage. À La Réunion, aucun bâtiment ne se distingue par une architecture qui réponde à *la fois* à des critères esthétiques, climatiques et environnementaux. Si l'architecture extérieure est forte, l'agencement intérieur se révèle souvent médiocre, ou vice versa. Les intérieurs des bâtiments publics sont souvent mal agencés, avec un surcroît d'air conditionné, de lumières électriques, dans un pays où la lumière ne manque pas. Les toilettes sont mal situées et mal conçues, d'accès difficile sinon impossible pour les personnes à mobilité réduite... Aucun bâtiment n'a été conçu avec pour vocation de lier l'imaginaire, la nature, l'histoire de La Réunion et l'architecture.

Pour la MCUR, la relation entre l'intérieur et l'extérieur doit être forte, avec une vraie relation au paysage. La maintenance du bâtiment doit

être pensée à long terme dans cette île où les pluies, le vent peuvent endommager rapidement les bâtiments. Il faut des lieux où se reposer : chacun a en tête ces visites épuisantes de musées que l'on quitte sur les genoux, où le seul siège est pour le gardien de la salle. La clarté du lieu, une lisibilité maximale, du confort pour ceux qui y travaillent, la fluidité de la circulation, ces aspects doivent être en permanence intégrés à la conception de l'espace. Pour cette raison, pas de faux plafond, de moquette, de climatisation exagérée, de matériaux non adaptés aux spécificités du climat réunionnais, à son soleil ardent et à ses pluies diluviennes, de fenêtres qu'on ne peut ouvrir...

Résumons : la relation entre l'architecture et l'exposition doit être très forte et renvoyer très clairement à la problématique. Nous insistons sur la haute qualité environnementale du bâtiment de la MCUR et sur l'utilisation préférentielle des énergies renouvelables. Le bâtiment doit contribuer au renouvellement des réflexions et des pratiques architecturales locales.

151

L'architecture de la MCUR veut s'inscrire dans le mouvement mondial qui, depuis plusieurs années, propose un profond bouleversement des approches. Dans les pays du Sud notamment, une réflexion poussée a été menée sur la lumière, les matériaux traditionnels repensés, comme le bambou, la pierre, le bois, l'espace qui organise la circulation, le public. Le geste architectural se veut la traduction d'une restitution de l'histoire. L'architecture de Constitution Hall à Johannesburg par exemple, élevé sur le lieu d'une prison où furent enfermés les militants anti-apartheid, non seulement n'a pas cherché à effacer les traces de cette histoire, mais a voulu les intégrer dans le bâtiment nouvellement construit. À Canberra, en Australie, le musée des Aborigènes inscrit sur sa façade l'événement du génocide. L'architecture doit aussi contribuer aux mouvements pour le changement de la société. Pour la MCUR, cela signifie que l'esthétique du bâtiment ne peut reposer sur une conception du Beau détachée du contexte historique, social et paysager et du contenu. Le bâtiment n'a pas pour vocation d'écraser ce qui se trouve à l'intérieur.

SÉQUENCES⁷

1. PROLOGUE DE L'EXPOSITION

Objectifs de la séquence

Le prologue de l'exposition est destiné à définir « d'où l'on parle », c'est-à-dire à proposer au visiteur un point de vue et une attitude réceptive, à lui fournir un cadre de référence pour interpréter les données problématiques qui seront développées tout au long de l'exposition.

Ce prologue prend spatialement la forme d'un sas qui provoque un choc émotionnel et sensoriel chez le visiteur. On part de son présent, de ses connaissances et de ses émotions.

Préconisations scénographiques

Un bain d'images, d'odeurs et de sons projetés comme autant de traces d'un présent à exposer, d'un passé à comprendre, d'un futur à construire :

Un bain d'images comme autant de poncifs ou de clichés de l'île de La Réunion, joyeux, insoucians, colorés ;

Une rupture visuelle et sonore, avec des mots qui mêlent toutes les langues parlées dans l'île ;

Un couloir de questionnement, avec des images de la vie réelle en opposition avec les clichés précédents, des messages sonores du type « Comment vivre ensemble ? Comment vivre avec notre passé ? Quelle société construire ? »

2. LE MONDE INDIA-OCÉANIQUE AVANT 1498 ET JUSQU'EN 1665

Objectifs de la séquence

Cette séquence historique dresse le cadre culturel et géographique d'avant l'arrivée des Européens, puis présente les transformations induites par l'arrivée de ces derniers.

Le visiteur rencontre le monde india-océanique : les villes cosmopolites de Calicut, Goa, Mombasa, les circuits d'échanges commerciaux, culturels, financiers, les circuits d'idées, les religions. Les récits des voyageurs et commerçants arabes, africains, asiatiques sont présentés. L'organisation sociale, politique et économique de ce monde complexe est explicitée.

Le visiteur devient conscient de l'extrême richesse et de la diversité de ce monde d'où sont venus les ancêtres des Réunionnais.

Préconisations scénographiques

Deux sous-espaces : celui d'avant le passage de Vasco de Gama en 1498 et celui d'après, quand les impérialismes européens interviennent dans le monde india-océanique.

3. LA COLONISATION FRANÇAISE [1665-1764]

Le premier espace est centré sur l'océan Indien. Le second montre comment, une fois mis en contact avec l'Europe, ce monde devient soumis aux exigences des impérialismes européens, et comment l'île de La Réunion émerge comme monde habité. La première globalisation produite par la colonisation a des effets sur l'espace.

Trame « Histoire et civilisations du monde »

Avant 1498 : diversité et richesses des civilisations de l'océan Indien.

L'océan Indien : les royaumes, les échanges, le commerce ;

L'île de La Réunion sur les cartes arabes et chinoises ;

La traite des esclaves avant l'arrivée des Européens ;

Les flottes chinoises en Afrique ;

Le monde préislamique et islamique de l'océan Indien ;

L'Inde ;

Les migrations indonésiennes ;

Histoire et philosophie, religions, anthropologie des mondes africains, indonésiens, et asiatiques ;

L'Europe et la France.

Après 1498 :

L'arrivée des impérialismes européens. Les navigateurs portugais depuis Vasco de Gama, hollandais, anglais et français. La colonisation de l'océan Indien par les puissances européennes. Les changements commerciaux.

Les nouvelles cartographies géopolitiques et économiques ;

Les premiers ports de traite ;

L'île sur les routes de la conquête européenne ;

Géologie et géographie de l'île de La Réunion. Faune et flore de l'île.

Objectifs de la séquence

Il s'agit de montrer, d'une part, la mise en place de la colonisation sur l'île et son impact sur le territoire, d'autre part, l'émergence des processus de créolisation.

Le territoire de l'île est affecté, ainsi que la faune et la flore. La colonisation donne naissance à une société profondément inégalitaire où s'organisent des pratiques de résistance : le marronnage en est la première expression.

Préconisations scénographiques

La créolisation en cours de constitution, par la confrontation d'imaginaires ou de pratiques culturelles, mêlant les objets, les histoires, les témoignages et les pratiques quotidiennes de tous ordres.

155

Trame « Histoire et civilisations des pays d'origine »

La France du XVII^e et du XVIII^e siècles ;

L'Afrique de l'Est et les transformations liées à la colonisation et à la traite ;

Les ports et les circuits de la traite ;

Madagascar, source principale d'esclaves pour La Réunion.

Culture et société ;

La route des Indes ; le rôle des Mascareignes

(île de France et île Bourbon) sur cette route ;

L'ère du café ;

La colonisation européenne dans l'océan Indien :

les rivalités France / Angleterre ;

Les corsaires et les pirates :

leur monde et son impact sur l'île.

Trame « Histoire, cultures et créolisation à La Réunion »

1680 : les débuts de l'esclavage. L'arrivée d'esclaves malgaches, africains et indiens ;

1685 : le Code noir, un code juridique qui gère la vie des esclaves, les techniques de discipline et les punitions. La codification d'un biopouvoir ;

1688 : l'introduction de la canne à sucre et l'entrée dans le marché mondial ;

1707 : 764 habitants : 423 colons, 311 esclaves (214 hommes, 97 femmes), 30 libres ;

1729 : les révoltes d'esclaves, l'exécution publique des principaux responsables, la mise en scène du pouvoir colonial ;

Août 1764 : la Compagnie des Indes rétrocède l'île au roi de France.

4. MAÎTRES ET ESCLAVES [1764-1848]

156

La façon dont le territoire foncier, culturel, politique, régional, économique est marqué par le système esclavagiste.

Objectifs de la séquence

Expliciter les mécanismes du système esclavagiste, en partant des pays qui pratiquent la traite, en passant par la réalité vécue par toutes les strates de la société réunionnaise, jusqu'aux conséquences sur la créolisation et le territoire de l'île.

Le visiteur est invité à comprendre combien cette période a modelé l'île et la société, afin de pouvoir en repérer les traces dans le monde contemporain. Cette séquence permet une réflexion sur le foncier, le juridique, le culturel, le politique, l'économique, tels qu'ils sont mis en place par l'esclavage et tels qu'ils incluent l'île dans une économie-monde d'exploitation brutale.

Trame « Histoire et cultures des pays d'origine »

Les cultures et les civilisations des pays d'où arrivent les esclaves : Afrique de l'Ouest et de l'Est, Inde et Malaisie, Madagascar ;

Le monde européen, les régions d'où viennent les colons ;

Les débats autour de l'esclavage en Europe et en Afrique : théâtre, littérature, musique. La figure du Noir dans l'art européen ;

La Révolution française : 1794, la première abolition de l'esclavage ;

Les ports de traite au Mozambique. Les routes de l'esclavage dans l'océan Indien ;

L'africanisation de l'esclavage : Noir/Africain = esclave ;

Le droit international et civil sur l'esclavage ;

L'influence de la révolution haïtienne ;

L'Angleterre dans l'océan Indien ;

Maurice : l'impact sur La Réunion quand elle devient anglaise en 1815, quand l'esclavage y est aboli.

Trame « Histoire, cultures et créolisation à La Réunion »

157

Le sucre et le café. Un siècle sépare le début de la culture organisée du café (1715) de celui de la grande industrie sucrière (1815) ;

1794 : l'abolition refusée ;

Le système esclavagiste : les esclaves, les maîtres, les affranchis, le marronnage ;

Naissance et croissance des villes : les premiers pas de l'urbanisme, la hiérarchisation des quartiers, le développement de Saint-Denis ;

Littérature et théâtre. Expression écrite, orale et gestuelle. La naissance d'une langue, le temps des savants et des poètes, Antoine de Bertin, Évariste Désiré de Forges de Parny, la presse. Les débuts de la littérature en créole ;

Les formes de la hiérarchie raciale ;

Découpage du territoire : montagnes des marrons et littoral ;

Figures de marrons et de rebelles : Cimendef, Élie, Dimitile, Simangavole, Héva, Sarlave ;

1810-1815 : l'occupation anglaise ;

Novembre 1811 : la révolte des esclaves de Saint-Leu.

Le camp des esclaves, la plantation, l'usine ;

La violence de l'esclavage : comment le corps sexué est produit, comment l'esclavage construit des vies précaires, des gens dont on peut disposer ;
Débat réunionnais sur l'esclavage : les procès pour révoltes d'esclaves, le procès de Louis Timagène Houat, les prises de position de Leconte de Lisle et d'autres intellectuels ;

1848 : abolition de l'esclavage. Les nouvelles règles, les nouvelles lois du travail. 100 000 habitants, 60 000 anciens esclaves, dont 3 440 Indiens, 728 Chinois. L'absence de démocratie. La citoyenneté paradoxale : citoyens mais colonisés ;

Les nouvelles pratiques culturelles et religieuses, la persistance des anciennes pratiques.

5. MODERNISATION ET DIVERSIFICATION DU SOCIAL [1848-1920]

1 5 8

Objectifs de la séquence

L'abolition de l'esclavage, le 20 décembre 1848, marque un tournant : 60 000 esclaves deviennent libres. Des dizaines de milliers de travailleurs engagés sont amenés sur l'île.

On assiste à une concentration des terres sur le littoral entre quelques familles, à une colonisation des « Hauts » de l'île, à une paupérisation d'une partie des Blancs, à une modernisation de l'industrie sucrière. Ces bouleversements ne s'accompagnent pas d'une démocratisation de la vie politique et culturelle. Une toute petite élite a accès aux activités littéraires et culturelles, et l'expression des cultures populaires est

ignorée, voire déniée. Mais la résistance à l'hégémonie des grands planteurs et des usiniers s'organise et les premières expressions de revendications sociales et culturelles s'affirment.

Préconisations scénographiques

1. Les transformations du social, du culturel et du paysage ;
2. La révolution industrielle et l'âge des empires : les conséquences pour La Réunion ;
3. L'abolition de l'esclavage et l'engagisme.

Trame « Histoire et cultures des pays d'origine »

Le colonialisme britannique en Inde ;

Le colonialisme britannique en Afrique du Sud ;

France : révolution de 1848, Second Empire, Troisième République. Les nouvelles forces sociales, les nouvelles pratiques culturelles ;

1896 : Madagascar, colonie française ;

1896 : les Comores sont rattachées à La Réunion ;

La Chine et les impérialismes européens : émigration des Chinois pauvres vers l'océan Indien ;

La révolution industrielle et ses effets sur l'économie mondiale ;

L'âge des empires ;

Les « explorateurs », les « missionnaires » : la mission civilisatrice de la France. L'Europe et ses Autres.

1 5 9

Trame « Histoire, cultures, créolisation à La Réunion »

Les lois contre le vagabondage, la répression, l'obligation du livret de travail ;

L'institution du macadam : condamnation aux travaux forcés des affranchis pris à vagabonder ;

1874 : 179 écoles, 11 000 élèves, dont 5 723 filles ;

La révolution industrielle dans l'île. 1875 : le chemin de fer, la vapeur, les routes, les ponts, le télégraphe, les ports, la transformation des villes ;

L'émergence d'une classe ouvrière ;

Les premières revendications sociales, le sort des affranchis. Le peuplement des Hauts ;

Le temps des engagés : droits et devoirs ;

Les épidémies de choléra et de paludisme ;

L'émergence d'une vie mondaine urbaine ;

Territoires : les Hauts /les Bas. Les quartiers populaires.

1878 : premier temple **Chan** ;

1885 : arrivée des derniers engagés indiens. 45 426 immigrants dans la colonie, 18 520 Indiens de sexe masculin, 10 646 Africains ;

Arrivées d'Europe ;

Paludisme : des centaines de victimes par an ;

1902 : émeute des engagés chinois à l'usine de Bois-Rouge ;

1902 : création du syndicat des ouvriers du chemin de fer ;

1914-1918 : 10 000 Réunionnais partent au front, 967 y périront ;

Le lazaret, ensemble de bâtiments où engagés indiens, mozambicains, chinois doivent séjourner à leur arrivée ;

Les premières associations ;

Les *Zarab* : les premiers musulmans de La Réunion sont originaires d'Inde, du Gujarāt. La mosquée Noor-el-Islam de Saint-Denis est fondée en 1905. C'est la plus ancienne mosquée de France ;

La *boutik sinwa* : les immigrants chinois ouvrent souvent de petites épiceries à travers l'île. Leurs propriétaires organisent un système de crédit mensuel et vendent un peu de tout. La *boutik* devient un lieu social et culturel où se déroulent commérages, conflits, échanges, jeux ;

L'hindouisme introduit par les Tamouls et l'apport de pratiques culturelles et de croyances ;

Les médecines traditionnelles et les plantes médicinales. Les savoirs vernaculaires venus d'Inde, de Chine, d'Afrique, de Madagascar, de France transforment le savoir médical vernaculaire ;

Organisation d'une vie culturelle pour l'élite locale : Muséum d'histoire naturelle, Société d'acclimatation et d'histoire naturelle de La Réunion, Académie coloniale, Société des sciences et arts, musée. Pratiques sociales et culturelles des affranchis et des engagés.

6. L'ÈRE DES REVENDICATIONS [1920-1946-1960] FIN DU STATUT COLONIAL, DEMANDES D'ÉGALITÉ ET AFFIRMATION CULTURELLE

Objectifs de la séquence

Les transformations qui affectent La Réunion autour de plusieurs moments charnières : émergence des syndicats ouvriers, demande d'un nouveau statut en 1936, participation à la Deuxième Guerre mondiale, rapport sur la grande pauvreté de la population, fin du statut colonial en 1946, début de modernisation des infrastructures, émergence d'une classe moyenne de fonctionnaires, début des médias de masse...

La séquence, en restituant le contexte régional et international de décolonisation, d'organisation tripartite du monde – pays non alignés, URSS et États-Unis –, montre comment ces données affectent les perceptions et représentations de l'île et du monde.

1 6 1

Préconisations scénographiques

Ruptures : modernisation, nouvelles cartographies des pouvoirs et des luttes ;

Nouvelles revendications sociales et politiques : planteurs, ouvriers, fonctionnaires ;

Mouvements culturels et sociaux, mouvements des femmes ;

La Deuxième Guerre mondiale et les guerres de décolonisation : l'indépendance de l'Inde, de la Chine, de Madagascar, du Vietnam ;

Modernisation de l'île : infrastructures et équipements.

Trame « Histoire et cultures des pays d'origine »

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale

L'apogée de l'empire colonial français, les expositions coloniales ;

Les Réunionnais dans l'empire colonial ;

Les mouvements artistiques et littéraires des années 1930 à Paris. Le mouvement de la négritude ;
Les mouvements pour l'indépendance dans la région.

Après 1945 :

Rébellion à Madagascar (1947) ;
Les luttes de libération nationale : Indochine, Chine, Inde, Algérie ;
La guerre froide ;
La course aux armements ;
La société des loisirs.

Trame « Histoire, cultures, créolisation à La Réunion »

La Deuxième Guerre mondiale

Une île isolée ;
Mobilisation de jeunes Réunionnais qui rejoignent la lutte antinazie ;
1946 : la fin d'un monde : fin du statut colonial de La Réunion et nouvelles contradictions ;
Naissance d'une presse plus diversifiée, des radio-crochets ; premières émissions politiques ;
Montée en puissance des syndicats ;
1959 : création du Parti communiste réunionnais ;
Création de l'Union des femmes de La Réunion : naissance d'un féminisme social, anticolonialiste, antiraciste ;
Sakay : une colonie réunionnaise à Madagascar. L'élan colonisateur de La Réunion et son échec ;
La Ligue des droits de l'homme ;
L'Église et son poids sur la société ;
La littérature : les Leblond et leurs épigones ;
Les bals populaires ;
Premières expressions d'une prise de conscience identitaire, la langue créole ;
Développement de l'île : routes, électrification, santé, système social, croissance démographique, instruction pour tous.

7. NOUVEAUX CONFLITS, NOUVEAUX TERRITOIRES [1960-1990]

Objectifs de la séquence

Le visiteur est invité à appréhender la diversité qui émerge en trente ans et qui affecte le territoire : augmentation de la population, urbanisation, affaiblissement du monde rural, organisation de l'émigration vers la France continentale, société de consommation, arrivée massive de fonctionnaires venant de France métropolitaine, explosion des expressions artistiques, littéraires, musicales, théâtrales, plastiques, nouveaux blocages sociaux, nouveaux besoins...

Ces transformations s'accompagnent d'une recherche de ce qui unit, et d'une réflexion sur la place de l'île dans la République française, dans sa région, dans l'Europe, et dans le monde.

163

Préconisations scénographiques

L'espace d'exposition met en scène des objets marquants de la culture populaire : scopitones, affiches, radio, TV. Utilisation d'ordinateurs, projection d'images virtuelles, théâtres optiques... ;
L'émergence d'une société de consommation ;
Les nouvelles revendications identitaires ;
La société du spectacle et des loisirs ;
L'apparition d'une recherche scientifique et universitaire locale ;
La vie nocturne ;
Les nouveaux défis démographiques et économiques ;
Les grands travaux ;
La diversification du monde économique, l'industrie des services ;
Une urbanisation accélérée, mal planifiée et une protection de l'environnement négligée.

Trame « Histoire et cultures des pays d'origine »

L'océan Indien : nouvelles frontières, nouveaux États. Chine, Inde, Afrique, Madagascar, Maurice... L'Organisation de l'unité africaine (OUA), le mouvement des non-alignés, la revendication « Océan Indien zone de paix » ;

Les bases militaires dans l'océan Indien : installation sur l'archipel des Chagos d'une base navale américaine ;

Indépendance de Madagascar (1958), de Maurice (1968) ;

France : la Cinquième République ;

1968 : les événements sociaux et culturels à travers le monde ;

La guerre d'Algérie. Ses effets sur la République française et à La Réunion ;

Le tourisme comme nouvelle industrie : nouvelles destinations, nouvelle mise en scène du monde ;

Les mouvements intellectuels, littéraires et culturels : structuralisme, Nouvelle Vague, postmodernisme, art contemporain, etc. ;

Les années pop ;

La nouvelle économie de la culture ;

La crise pétrolière de 1974.

Trame « Histoire, cultures, créolisation à La Réunion »

Années 1960-1980

Création du BUMIDOM. Naissance d'une diaspora réunionnaise organisée en France ;

La fin de l'hégémonie de la canne à sucre. Fin des grandes propriétés, fermeture d'usines sucrières, l'industrie sucrière aux mains des multinationales ;

Naissance de nombreuses associations culturelles ;

Renouveau religieux : constructions de temples hindous, de mosquées.

Arrivée de nouvelles Églises chrétiennes : adventistes, Témoins de Jéhovah, etc. ;

Affirmation du maloya comme marqueur culturel et identitaire ;

Les Zorey : massification des arrivées, nouveaux modes de vie ;

Accélération de la société de consommation et des loisirs ainsi que de ses signes ;

Développement de l'automobile comme marqueur social ;

Affirmation de la langue créole.

Années 1980-1990 :

Revitalisation et diversification de l'islam : chiites, **karanes**, **bohras** ;

Naissance des premières radios libres. Fin du monopole audiovisuel ;

Loi de décentralisation, création de la collectivité « Région » ;

Développement du tourisme et modification du paysage intérieur : invention du « terroir », tables et chambres d'hôte, B&B, nouveaux métiers. Mise en scène de La Réunion et de ses territoires touristiques : le « Sud profond », les tours culturels et culturels... Apparition de la problématique : comment « vendre » La Réunion ?

La musique : concerts, prolifération des groupes de musique. Tous les groupes, indépendamment de leur style, assument les héritages de la culture créole à la fois dans l'esthétique musicale et dans les textes écrits en créole réunionnais ;

Nouveaux sports : le deltaplane, le parapente, l'escalade, le canoë, les sauts en élastique, la planche à voile, la pêche au gros, la plongée sous-marine. La Réunion est présentée comme parc de loisirs ;

Émergence d'un art contemporain ;

L'environnement : un nouveau défi ;

La voiture : augmentation de son rôle dans la vie sociale ;

Cuisine : fast-food mais aussi « Salon du terroir ». Diversification culinaire ;

Construction d'un espace balnéaire de vacances, à Saint-Gilles : bars, restaurants, boutiques ;

La « métropole » : invention d'un espace. La France devient la « Métropole », une France conçue sans histoire, culture ni conflits, une France fictive ;

Évolution des grands secteurs économiques d'activités. Développement des industries de service.

8. AUJOURD'HUI... PROBLÉMATIQUES ET ENJEUX

1 6 6

Cette séquence de l'exposition est conçue comme un véritable espace de questionnement pour les publics, autour des axes que sont les défis auxquels sont confrontés la société et le territoire réunionnais.

Il s'agira, en particulier, de s'interroger sur « comment vivre ensemble » sur un territoire qui présente de grandes contraintes physiques et économiques :

Mise en perspective du mode de vie actuel pour questionner les futurs possibles liés à la fin de la transition démographique, aux changements climatiques... ;

Présentation de La Réunion comme un laboratoire de possibilités ;

Aperçu des processus qui, en partant des réactions d'aujourd'hui, permettent de dégager des pistes et d'agir sur l'avenir ;

Prise de conscience et responsabilisation, notamment, du jeune public.

Les incertitudes économiques

La place de l'île, devenue administrativement « région européenne », dans l'Europe et dans la Région océan Indien ;

Les perspectives d'emploi ;

Territoire et développement

La poursuite d'un développement urbain sur une île à la géographie si contraignante ;

Les solutions proposées par d'autres pays confrontés aux mêmes questions.

1 6 7

Quelle société, demain, pour La Réunion ?

Imaginer et construire une société originale et viable, compte tenu de cette longue histoire commune et conflictuelle faite d'apports de tous ordres ;

Le poids de l'histoire et des ruptures socio-économiques sur les rapports sociaux et les rapports hommes/femmes ;

Les défis sociaux et démographiques.

Quelle vie culturelle, quels besoins, quels choix d'équipements ?

Contributions réunionnaises aux débats actuels sur l'interculturalité, le multiculturalisme, la globalisation ?

Sauvegarde et valorisation du patrimoine culturel ;

Participation réunionnaise aux débats internationaux sur l'art, la littérature, l'architecture.

VISITEURS, USAGERS ET PARTENAIRES

La MCUR accueille des publics multiples : le public habituel des équipements culturels, y compris les scolaires, les étudiants, les chercheurs, les touristes, mais aussi l'ensemble de la population résidente, dont celle des quartiers environnants.

168 Depuis plusieurs années, l'introduction dans les musées de nouveaux médias, jusque-là réservés à la communication en général, a bouleversé la notion du « public ». L'audiovisuel, les technologies de l'interactivité, la multiplication des expositions temporaires ont conduit les responsables de musée à reconsidérer le rôle du public, qui n'est plus conçu comme devant rester silencieux, neutre, s'effaçant devant l'œuvre, mais comme intervenant, répondant aux œuvres.

Une nouvelle discipline s'est alors développée, la *muséologie*, qui étudie les modes de présentation et des publics, la *muséographie* renvoyant, elle, aux aspects matériels de l'exposition des objets. Pour les Nord-Américains, précurseurs en muséologie, le musée doit avant tout se préoccuper des visiteurs : quels sont leurs désirs, leurs critiques, que cherchent-ils dans le musée ? Ce sont autant de questions dont les réponses doivent permettre un réajustement du lieu *pour mieux servir le public*. La cellule de préfiguration pour la rénovation de la Grande Galerie du Jardin des plantes à Paris a défini cet objectif dans les termes suivants :

“

Notre démarche est fondée, en premier lieu, sur la conception de l'exposition comme un tout, comme un environnement spécifique ayant sa propre économie ; en second lieu, elle fait fond sur le rapport du visiteur à ce tout comme le déroulement d'un processus. Il s'agira donc moins de chercher à mesurer ce que comprend ou même retient un visiteur au terme d'une visite en regard d'objectifs prédéfinis que de mettre au jour les processus d'appropriation qu'enclenche la visite et au terme desquels une construction du sens est opérée.

”

Différentes études ont montré que le public réunionnais est encore peu habitué à visiter régulièrement des lieux perçus comme « musées ». Longtemps, l'espace du musée a été, plus encore qu'en France, réservé à une petite élite. Il n'y a pas de « culture de musée » à La Réunion, et les expositions, pourtant nombreuses et diverses, sont, en général, peu visitées les lendemains de vernissage. Les élèves continuent à constituer la majorité du public, ainsi que les groupes touristiques. Habitué aux spectacles, fêtes et animations tout au long de l'année, les Réunionnais ont maintenant un degré d'exigence que nous devons intégrer. Cela dit, les études réalisées sur les réponses du public montrent un écart entre le sentiment d'un « je n'y suis pas » et la prolifération d'équipements à vocation culturelle et de spectacles. Ce type de discours signale une frustration sur la représentation de soi, un sentiment d'être mis à l'écart dans l'élaboration des projets, et une impression que la représentation donnée ne correspond pas à l'image que le visiteur réunionnais a de son monde. Le manque d'équipements culturels a entraîné une intense politique de rattrapage ces vingt dernières années dont il ne faut pas sous-estimer les effets. *Il manquait jusqu'à présent une réflexion commune sur un fonds commun scientifique de notions partagées.*

170

Nous pensons cependant que l'on sous-estime l'attente du public réunionnais pour un lieu comme la MCUR. Les acteurs culturels, les responsables d'associations culturelles parlent d'une attente pour un lieu où les Réunionnais pourraient *voir* leur histoire culturelle, où seraient réunis des outils de connaissances qui ne soient pas ceux du savoir universitaire, qui exige une formation longue, mais qui leur « parlent », leur permettent de donner sens à leur monde. On doit prendre en compte la capacité à créer une « envie de musée » chez le public réunionnais. La popularité des musées est très récente en France même et dans la plupart des pays occidentaux. L'engouement pour l'espace de l'exposition a été le résultat de plusieurs facteurs. Les équipes ont fait un effort pour rendre l'espace plus « accessible », plus « ouvert » et pour y offrir de nombreuses activités ; Beaubourg a été à l'initiative d'une

telle politique. Le désir pour des cultures autres a été créé par une plus grande ouverture au monde. Le public a rajeuni et le temps de loisir a augmenté. Pourquoi n'en serait-il pas de même à La Réunion ? Ne sous-estimons pas non plus l'attrait des Réunionnais pour ce qui est « nouveau », leur sophistication due aux voyages, aux émissions de télévision, à Internet. La familiarité et l'étrangeté des expositions favoriseront l'émotion, l'étonnement, l'émerveillement, créant ainsi en retour le respect pour les différences.

La MCUR développera une politique de fidélisation du public par le biais de cartes de fidélité, de tarifs préférentiels, par la mise en place, en collaboration avec les autres musées, d'une route réunionnaise des musées.

Le public des touristes sera attiré par des expositions qui répondent à son goût pour le monde non européen, à son questionnement sur un monde mal connu, le monde india-océanique et les processus de créolisation. Ce sera l'occasion unique d'appréhender les multiples facettes d'aires de civilisation aussi diverses que les aires africaine, chinoise, hindoue, malgache, musulmane, de connaître des cultures insulaires dans leur rencontre avec l'aire européenne et française. Tout en évitant un exotisme de la mise en scène qui reproduirait une image institutionnalisée de l'Autre, la MCUR aura pour vocation de faire un *inventaire du divers*, de permettre la découverte et l'étude des forces de création et de diversification dans les pays d'où sont venus les groupes qui ont constitué la population de l'île.

171

Le travail de l'équipe du musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée avance une proposition que la MCUR pourrait faire sienne : « Penser la muséographie à partir des publics et non à partir des collections... Concevoir une présentation évocatrice et contrastée. » Nous devons partir des acquis et des attentes du public réunionnais, faire appel aux sens, auditifs, visuels, olfactifs... Avoir en tête l'évocation, éviter la lourdeur didactique, faire en sorte que le public

n'ait pas l'impression d'être à l'école mais que les visiteurs soient étonnés, ouverts au rêve, à la méditation, qu'ils veuillent revenir... Dès son ouverture, la MCUR mettra en place un dispositif qui permette de recueillir des informations sur le public : *qui vient à quelle manifestation, et pourquoi ?* Ce dispositif, utilisé dans de nombreux musées et fondations, fournit des données précieuses et permet de rendre visibles les attentes du public pour y répondre. Cette cellule évaluera les attentes du public, ses représentations, ses comportements et modes de mémorisation en posant des questions comme celle du rôle de l'écrit et de l'utilisation des technologies de communication. Comment rendre le lieu plus attractif ? Comment faire de la MCUR un « musée vivant » qui produise le débat, pousse à la curiosité, donne envie de s'attarder, de revenir ?

La MCUR n'est pas un équipement culturel supplémentaire ; elle a été voulue comme un équipement complémentaire, non en concurrence avec ce qui existe déjà à La Réunion, mais pour impulser une dynamique nouvelle dans l'affirmation de l'identité culturelle réunionnaise.

L'existence de scènes conventionnées, de musées et d'espaces de production et d'expression artistique témoigne de la vigueur et de la vitalité du monde culturel à La Réunion, ce qui est un élément extrêmement positif. Chacune de ces instances remplit une mission précise, mais il est évident qu'aucune d'entre elles ne répond aux objectifs que se donne la MCUR. Il n'existe pas, en effet, à La Réunion, de lieu permanent de recherche, d'échanges et de débats, d'exposition, dont le thème est les civilisations d'origine et l'unité réunionnaise avec, pour objectif premier, l'observation, l'analyse et la représentation du territoire « Réunion » dans son aspect historique et culturel au cours des siècles, et qui montre la mise en relation des mondes qui ont construit l'océan Indien et les processus de créolisation.

Il n'existe rien qui soit similaire à l'exposition de référence telle qu'elle est conçue : une *lecture croisée des événements où la sociologie, l'anthropologie, la linguistique, la philosophie, la philosophie des religions,*

la géographie, l'histoire de l'art ont leur place, où la polysémie d'un moment est présentée avec les perceptions des différents acteurs, les représentations, les récits, les mythes. À ce jour, l'écomusée de Salazie, celui de Cilaos, le musée de Stella Matutina, le musée de Villèle présentent des *aspects* de l'histoire et de la culture, mais aucun n'a la vocation d'offrir cette lecture croisée, ni de prendre comme *objet central* de recherche et d'exposition La Réunion et les apports civilisationnels qui ont contribué à l'émergence de sa culture.

La MCUR favorise la transversalité, la mise en relation de questions qui, a priori, sont conçues comme appartenant à des domaines différents. Ainsi si la MCUR coorganise un colloque sur l'environnement, elle fera appel aux expertises du musée d'Histoire naturelle, du Conservatoire des Mascariens, du Conservatoire du littoral, des universitaires, des associations qui ont pour objet la préservation et la valorisation de la nature, et des collectivités chargées de l'aménagement du territoire. Cette transversalité répond aux exigences du monde actuel, qui ne peut plus prétendre être compris à partir d'un seul paradigme.

La Réunion est certes « petite », et nombreux sont ceux qui pensent que la création de nouvelles structures irait contre l'intérêt de celles qui existent et épuiserait les capacités d'un public encore peu habitué à visiter régulièrement des lieux d'exposition. Nous aurions ici à faire face à une double difficulté : le déficit d'habitude de fréquentation de lieux d'exposition, l'indifférence supposée du public. Or il est à noter que la création de tels lieux dynamise au contraire la création, la mise en réseau des énergies et des ressources et encourage le public à fréquenter plusieurs lieux. Ainsi, l'ouverture du musée de la Civilisation au Québec n'a pas provoqué un déclin des autres institutions existantes mais a plutôt entraîné une dynamique de mise en réseau et de mise en commun des énergies et des expertises. Plutôt que d'en être une tête, ce qui implique une hiérarchisation arbitraire, la MCUR est l'instigatrice d'une véritable mise en réseau des structures et institutions culturelles de l'île : en ce sens, elle se veut un espace de concertation.

La MCUR encourage la recherche et doit donc développer des partenariats locaux et internationaux avec les universités et les organismes de recherche. Les Assises de la recherche dans l'océan Indien, organisées en juin 2003 par la Région Réunion, ont montré à la fois un déficit de connaissances, de concepts et de méthodologies, ainsi qu'un désir de développer une vraie recherche sur les mondes de l'océan Indien par la mise en place et le développement de réseaux. Ce déficit est plus important en sciences humaines et sociales que dans les domaines de la santé, du climat, des sciences de la vie et de la nature. La MCUR n'a pas vocation à remplacer les universités ou les centres de recherche. En revanche, il est de sa responsabilité, en partenariat avec les centres de recherche de la zone ou d'autres, d'impulser des recherches transdisciplinaires dans le champ qui est le sien, celui de l'india-océanité et de la créolisation. Elle organisera des colloques et des séminaires internationaux dont les actes seront publiés. Elle accueillera des chercheurs confirmés en résidence : ceux-ci animeront des séminaires fermés, donneront des conférences publiques et partageront les conclusions de leur recherche. Elle sollicitera les chercheurs par le biais de demandes d'expertises et par des commandes précises sur des sujets décidés par le Conseil scientifique de la MCUR. Cette recherche sera mise en valeur par des productions d'ouvrage et par une revue en ligne et sur papier. La MCUR veut établir des liens avec le monde de l'entreprise en établissant des partenariats de coproduction par le mécénat, en faisant émerger des initiatives qui auront des retombées sur le plan économique, comme, par exemple, des coproductions, des publications. Des coproductions de CD-Rom, de DVD, en partenariat avec des institutions locales et régionales comme les universités et les musées seront réalisées par des maisons de production basées à La Réunion ou internationales et non par une maison de production multimédia propre à la MCUR. La MCUR travaille ainsi en réseau et bénéficie du savoir-faire de l'économie réunionnaise. Ce principe s'applique aussi aux productions de catalogues des expositions, à la publication d'actes de colloque, de conférences, comme à une revue biannuelle de la MCUR.

Zorey Baro Batarsité Bonbon piman Boutik
sinwa Brèd Créolie Engagisme Gramoun
Kabar Kabardock Kalbanon Kaz Kine Kour
Ladilafé Malbar Malogé Maloya Marrons
Marsh dann fé Pilon Kalou Rice-cooker
Samoussa Séga Servis kabaré Servis kaf
Servis makwalé Shemin la vi Shemin la mor
Sirandane Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab
Zarboutan nout kiltir Zorey Baro Batarsité
Bonbon piman Boutik sinwa Brèd Créolie
Engagisme Gramoun Kabar Kabardock Kaf
Kalbanon Kaz Kine Kour Ladilafé Malbar
Malogé Maloya Marrons Marsh dann fé
Pilon Kalou Rice-cooker Samoussa Séga
Servis kabaré Servis kaf Servis makwalé
Shemin la vi Shemin la mor Sirandane
Tisaneur Vane Zanbrokal Zarab Zarboutan
nout kiltir Zorey Baro Batarsité Bonbon

MCUR | POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

ANNEXES

DISCOURS DE PAUL VERGÈS, PRÉSIDENT DU CONSEIL RÉGIONAL DE LA RÉUNION, 1999

La Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise.

La Réunion au carrefour de grandes civilisations

Je vais essayer de m'en tenir à un seul problème par rapport à tous ceux qui ont une grande importance, et déterminer dans un domaine les idées qui peuvent faire l'objet de débats. Je crois que lorsque nous essayons de réfléchir à des réalisations concrètes pour les sept ans à venir, nous plaçant dans la perspective qui est celle des schémas des services collectifs, nous devons regarder durant ces vingt ans et au-delà, essayer de percevoir comment vont évoluer notre région, notre population et les sociétés qui nous environnent. À partir de là, il est évident que nous nous acheminons vers un des paramètres sur lesquels on peut difficilement se tromper : c'est la progression démographique. En effet, il est devenu traditionnel de dire : « En 2025 nous serons un million », même si ce sera 2026 ou 2027 ; mais disons que dans cette période, ou dans un quart de siècle, nous serons un million

avec les problèmes qui nous seront posés, ainsi que les impératifs de développement durable dont doivent découler toutes les mesures d'aménagement du territoire, d'exportation et de sauvegarde de notre environnement.

Mais nous pouvons également avoir un repère sur les changements qui vont s'opérer dans notre région, qui connaîtra un développement démographique encore plus grand ; quand nous aurons un million d'habitants, nos amis mauriciens en auront un million deux cent mille environ, Madagascar en aura trente millions ; la Tanzanie en comptera une quarantaine. À travers cette transition démographique que vont connaître les pays d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie, le bassin de population ayant le plus fort taux de croissance démographique sera le bassin de l'océan Indien, puisque cette transition démographique concerne tous les pays de la zone, et quand nous serons à près de huit milliards sur la planète, nous représenterons près de trois milliards dans notre région. Ça ne peut pas être sans conséquence sur notre situation. En même temps qu'on peut s'imaginer que l'Union européenne aura vingt-cinq ou trente

pays, peut-être verra-t-on se réaliser la vieille prophétie de « l'Europe de l'Atlantique à l'Oural ». Dans notre région nous aurons le SADC qui, à travers tous ses avatars actuels, consolidera son unité. Mais je crois que nous avons à réfléchir sur les tentatives de percer l'avenir d'un certain nombre d'observateurs, de penseurs et sans que je puisse considérer que ce soit les plus grands, ce sont ceux qui ont écrit en tout cas le plus directement sur ces problèmes. Vous connaissez la phrase célèbre de Francis Fukuyama : « C'est la fin de l'histoire et le dernier homme », c'est-à-dire le modèle actuel se développera, franchira les obstacles et ce sera la fin de l'histoire. Et vous connaissez la thèse inverse, contraire, d'un éminent chercheur américain, Samuel Huntington, qui vous dit : « Le siècle prochain sera le siècle du choc des civilisations et de l'affrontement des cultures » et c'est là qu'il faut chercher la source des conflits et la source des affrontements, y compris guerriers.

Nous ne savons pas quel sera notre avenir, mais nous savons que notre région sera la région des grandes rencontres, des grands chocs de civilisations, des grands chocs culturels et des grands chocs religieux. Nous sommes dans un océan Indien qui sera un océan à majorité largement musulmane, le centre de gravité de l'islam se déplaçant

vers le Sud-Est asiatique, vers l'Indonésie. Ce n'est pas à la base du conflit actuel, mais il est quand même curieux de constater la coïncidence de l'affrontement entre un État indonésien qui demain sera le plus grand État musulman du monde et la population de Timor qui est une population chrétienne.

À partir de là, nous sommes au centre de tous ces changements, et notre société n'a pas encore la cohésion que donne la durée historique séculaire et que donnent la confrontation et la synthèse de tous les apports de populations. Et nous allons être au cœur de ces lieux d'affrontements culturels et religieux.

Je crois qu'il n'y a pas de développement durable s'il n'est pas animé, sous-tendu, par un état d'esprit, par une volonté politique qui en définitive est un pari culturel, et notre histoire est trop courte pour considérer que nous avons déjà structuré une identité commune. Ce que nous pouvons constater avec optimisme, c'est une évolution convergente de tous les apports successifs au cours de nos trois siècles d'histoire. Mais nous n'avons pas la cohésion des vieilles sociétés, et notre société est traversée par trop d'inégalités sociales et culturelles pour que nous soyons certains de cette cohésion.

Et à partir de notre analyse propre à La Réunion, je pense que nous devons réfléchir dans un échange,

un va-et-vient de réflexion entre nous et notre environnement. Je crois que nous serons un million et quelles que soient les qualités, les capacités des Réunionnais, nous dépasserons difficilement le million d'habitants. Et nous serons un million dans un monde qui comptera huit ou dix milliards d'habitants.

Diversité culturelle et cohésion sociale pour un développement durable

Il va se poser pour nous, à travers tous ces affrontements culturels, religieux ou autres, le problème de soutenir un développement durable et, pour nous-mêmes, le problème de durer en tant que société. Sur ce plan, je crois qu'au cours de ce siècle de barbarie et d'affrontement tel qu'on en a peu vu dans les siècles précédents, il y a quand même des avancées d'un certain nombre d'idées et de concepts. Sur ce plan, la conférence de Rio de juin 1992, qui a mis en avant la défense de la biodiversité, a montré une avancée culturelle considérable. Elle a replacé l'homme et l'humanité dans un environnement qui a précédé l'apparition de l'espèce humaine et qui sans doute survivra à la disparition de l'espèce humaine. Mais au travers de cette conférence de Rio, il y a ce concept que notre environnement doit durer et qu'il est

le fruit d'une longue évolution qui a créé tout un équilibre dans le monde, entre un monde végétal et un monde animal dont nous faisons partie, et que l'activité de l'homme ne doit pas mettre en danger ce qui dure depuis des dizaines, des milliers, des centaines de milliers d'années, et parce que nous en avons les moyens, nous ne devons pas être attirés par ce crime, que de nous attaquer à telle ou telle espèce de la biodiversité végétale et animale. Laissons faire l'évolution, mais ne portons pas atteinte à une seule espèce, car nous ne savons pas ce qu'elle va devenir dans l'avenir, ce que nous pouvons en tirer pour l'équilibre même de notre environnement et aussi pour l'utilisation de médicaments par exemple. Mais ce qui m'étonne dans cette conférence de Rio, dont la suite a montré quelles difficultés on rencontre pour sauvegarder cette biodiversité végétale et animale, c'est que tous les chefs d'État du monde et tous ceux qui luttent pour l'environnement ont pu se réunir, faire avancer ce concept de développement durable qui est une avancée considérable dans l'histoire d'humanité, mais sans penser à la défense de la diversité culturelle.

Je comprends l'importance, dans le monde, de la sauvegarde des dauphins, des otaries, de telle ou telle espèce animale, et c'est essentiel, c'est décisif.

C'est une prise de conscience par l'homme de cette nécessité de sauver un environnement et de le transmettre.

Mais comment, ce qui est le résultat de la vie en commun de la société, de la création et de ce qui fait la culture, c'est-à-dire la supériorité de l'homme dans cette tentative constante de concevoir et d'exprimer les raisons de son existence, de ses origines et de son devenir, et qui s'est exprimé par toutes les créations de la culture depuis les traditions, les contes, la musique, la danse, les croyances, les religions, tout ce qui a été créé par l'homme, pourquoi cela n'est-il pas mis en avant comme aussi important que la défense de telle espèce animale ? Alors que ce sont des créations de l'être humain, on laisse des peuples disparaître, on laisse leurs civilisations et leurs cultures être menacées d'anéantissement. Et aujourd'hui que vous avez la rencontre à la fois de ce développement économique et de cette vie culturelle, va-t-on laisser le champ libre à la mondialisation des échanges et à la globalisation des marchés ? Est-ce qu'on va laisser s'étendre, pour s'imposer, une uniformité là où la diversité constitue la richesse ? Et je pense que c'est l'opposition entre l'uniformité, qui est le grand risque de la mondialisation, et l'universalité, c'est-à-dire la diversité dans le monde entier, qui constitue la richesse effective de la création humaine.

La Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise, vecteur de cohésion sociale

Alors comment nous, à La Réunion, qui sommes un petit peuple cherchant tant à imiter les autres, comment allons-nous, à partir des composantes de notre peuplement, exalter, enrichir, connaître et explorer ce que certains appellent leurs racines et faire en sorte que cet enrichissement culturel de notre société ne provoque pas des forces centrifuges, mais au contraire aide à l'échange, à la cohérence, à la reconnaissance de l'égalité des uns et des autres, à l'originalité de l'apport des uns et des autres et qu'il démontre que nous avons été capables à partir de cela par notre miracle réunionnais d'assimiler toutes ces valeurs, sans être assimilés totalement par l'une ou par l'autre ? Alors que le mouvement élémentaire c'est de vouloir assimiler l'autre, plier l'autre à ses propres valeurs culturelles. Et je pense que c'est cela l'apport de La Réunion au monde. La parole réunionnaise au monde, c'est de dire que sur un territoire de 2 500 kilomètres carrés et en trois siècles, nous avons réussi à intégrer des apports divers et à empêcher que ces forces ne deviennent contradictoires au point de faire exploser notre société. Elle a été

souvent au bord de l'explosion, mais on a réussi à intégrer cette diversité dans des solutions pragmatiques que l'on recherche constamment. C'est ce qui explique cette volonté d'inscrire à notre programme cette Maison des civilisations, c'est-à-dire, dans l'énoncé même, faire valoir que tous les apports réunionnais venant de différents continents ont été représentatifs de véritables civilisations, qu'elles soient d'Afrique, de Madagascar, d'Europe, de l'Inde dravidiennne et musulmane, avec tous les aspects culturels que cela représente, mais dès le moment où nous considérons que c'est la Maison des civilisations, nous leur donnons une sorte de signe d'égalité et d'enrichissement.

1 8 2

Mais ce n'est pas seulement une Maison des civilisations, c'est une Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise, c'est-à-dire qu'en même temps que nous récupérons, nous enrichissons, nous exaltons les civilisations d'où sont venus nos ancêtres, nous exprimons par le même moyen, par le même mot, la nécessité de continuer cette synthèse, cette cohérence que nous ont léguée nos parents à travers toutes sortes de contradictions. Je ne suis pas un naïf, et je sais très bien que c'est une histoire qui a connue ses souffrances, ses oppressions, ses injustices. Mais historiquement nous avons été vers une fusion, une unité. Et je pense que si nous

ne prenons que des mesures ayant des traductions budgétaires, nous demanderons toujours plus évidemment l'augmentation du taux. Si nous nous contentons de cette mesure, nous ne réussirons pas car nous aurons avancé dans des domaines matériels, mais pas dans le lien qui devra unir demain les Réunionnais dans l'affrontement que nous connaissons dans toute notre région, dans tout le bassin de l'océan Indien.

Nous voyons ces conflits émerger au fur et à mesure et il y en aura d'autres. C'est en cela, je crois, qu'il est aussi essentiel de réaliser cette Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise que de réaliser un aménagement équilibré du territoire. Équilibrons déjà ce qu'il y a dans nos têtes, faisons en sorte qu'on puisse avoir le même langage, le même code, que nous mettions la même signification dans les mots et dans les concepts, à ce moment-là, le développement durable comportera sa condition préalable qui est la cohésion de notre société, cohésion qui tirera sa racine d'une communauté de valeurs que nous aurons élaborée nous-mêmes et que nous prendrons à travers toutes les civilisations qui sont à l'origine de notre peuplement.

L'APPEL DE NOUMÉA POUR LA DIVERSITÉ CULTURELLE : OUI À L'UNIVERSEL, NON À L'UNIFORMITÉ

La diversité, qui fait la richesse de la culture humaine au-delà des frontières et à travers les siècles, est menacée. À l'heure, en effet, de la « mondialisation » du marché et des échanges, l'uniformisation d'une production de masse et des modes de vie, de plus en plus soumise aux contraintes de ce marché, menace les expressions multiples de la créativité humaine. L'ordre économique mondial qui se met en place porte en lui une police de la pensée et de la création.

De tout temps la diversité culturelle a été constamment soumise à la barbarie des pouvoirs conquérants. Des œuvres lentement et mûrement réfléchies ont cessé de faire sens et de faire vivre des peuples : les Amérindiens décimés comme les Tasmaniens disparus, les royaumes africains dissous par la traite, le Codex mexicain détruit au XVI^e siècle, Samarkand pillé par Gengis Khan au XIII^e siècle et tant d'autres cultures et civilisations effacées à jamais. La conquête de territoires dans le passé laisse la place à la conquête des esprits. Sous des formes différentes, le contrôle des marchés,

dans tous les domaines, secrète aujourd'hui les mêmes maux : la domination du plus fort et la négation des cultures soumises ou dites minoritaires.

Le déplorer ne suffit pas. Le renoncement vaut certes acceptation mais le repli sur soi ne saurait empêcher le mouvement de « mondialisation ». Par contre, la finalité et la forme des échanges sont à changer radicalement.

1 8 3

À la violence de l'uniformité mortifère, nous opposons la vitalité de la création continue et diversifiée. Nous devons échanger non des marchandises équivalentes mais du sens, dans la différenciation entre soi et l'autre. Si nous consommions tous la même chose, nous sombrerions dans la morne répétition et l'abolition même de l'échange.

Nous ne nous résignons pas aux logiques de destruction tant des espèces végétales et animales que des créations mêmes de l'homme. Car c'est l'humanité qui en est appauvrie.

Prédateur impitoyable de la nature, l'homme a commis en ce siècle des

atteintes à l'environnement d'une ampleur inédite. Il a désormais les moyens de la mettre en péril partout.

En juin 1992, la conférence de Rio en appelait à la communauté internationale pour sauvegarder la biodiversité nécessaire à la survie de la planète. Cette prise de conscience constitue une reconnaissance de la responsabilité de l'espèce humaine. À l'échelle planétaire, une avancée considérable dans l'histoire de l'humanité, un acte réel de civilisation.

C'est pourquoi nous lançons aujourd'hui un appel pour que le pas accompli à Rio soit prolongé par un sursaut collectif identique afin de sauvegarder la diversité culturelle, création continue depuis des millénaires.

La revendication d'« d'exception culturelle » et le refus d'un monde uniforme et standardisé manifestent, dans certains pays, la légitime défense du droit à une expression, à une créativité et à un mode de vie propre. Cette exigence doit s'appliquer à tous, partout où existent des foyers de création, aussi réduits soient-ils. Les cultures dites minoritaires, égales aux autres et toujours vivantes, ne doivent pas être oubliées. Leurs peuples proclament le droit de partager avec le monde une expression originale constitutive du patrimoine commun de l'humanité.

Nous lançons donc un appel :

- pour la sauvegarde de la diversité culturelle et contre l'uniformité appauvrissante ;
- pour la reconnaissance et l'expression des cultures dites minoritaires ;
- pour que la mondialisation du marché n'étouffe pas la dimension universelle de toute culture humaine.

« LA CULTURE UNIQUE EST LA MORT DE TOUTE CULTURE OUI À L'UNIVERSEL, NON À L'UNIFORMITÉ. »

Nouméa, le 17 décembre 1999.
Marie-Claude Tjibaou,
Paul Vergès.

COLLOQUES

1. *Diversité culturelle et identité culturelle*, 18 et 19 décembre 2001. Publication des actes du colloque, novembre 2002 ;
2. *Routes et itinéraires de l'identité réunionnaise*, 17 et 18 décembre 2003, actes à paraître.

VOYAGE D'ÉTUDES AU MOZAMBIQUE

En octobre 2003 avec une délégation de la Région Réunion dirigée par le président, M. Paul Vergès.

Les chargés de mission MCUR rencontrent le ministre de la Culture du Mozambique, le Dr N'Kaima, Helder Ossemame, chef du département des études francophones, à l'université pédagogique du Mozambique à Maputo, des artistes, des écrivains (dont Mia Couto, écrivain reconnu internationalement, biologiste, enseignant) et des associations culturelles. Ils participent à la cérémonie à la mémoire des esclaves et des engagés mozambicains déportés à Inhambane. Un spectacle sur l'esclavage est organisé au Centro Cultural Mapico-Moderno de Cabo-Delgado par M. Luis Madal Panguaide, en présence du président de la Région et du gouverneur de la province de Cabo Delgado. Ils rencontrent des acteurs socio-professionnels et culturels de la province de Cabo Delgado et interviennent sur la dimension culturelle de la visite. Ce voyage a réinstallé le Mozambique dans l'espace intellectuel et culturel

de La Réunion. Il a abouti à la signature d'une convention culturelle entre la République du Mozambique et la Région Réunion en octobre 2004.

VISITE

Visite du vice-ministre de la Culture du Mozambique, Son Excellence Luis Antonio Covane et de Son Excellence Cheikh Sy, directeur de l'UNESCO pour l'Afrique, du 17 au 21 décembre 2003.

La visite est ouverte par l'exposition *RE / unions* : photographies du Mozambique et de l'océan Indien et masques makondés, toiles et gisants du plasticien réunionnais Krilin Pounoussamy.

SÉMINAIRES

Des séminaires ont été organisés avec des experts venus de France, d'Europe et du monde, l'équipe scientifique de la SCET-DOM, des Réunionnais : acteurs culturels, chercheurs, universitaires, élus, administratifs, syndicalistes, responsables d'associations, de représentants du groupe de dialogue interreligieux et de personnalités de la société civile. Les services de l'État étaient représentés. L'objectif de ces séminaires était de bénéficier des expériences et des réflexions qui se mènent actuellement dans le monde sur le thème « Identité et musée ».

1. Séminaire du 26-27 avril 2001, à l'Hôtel de Région Réunion

Participants extérieurs

Marie-Claude Tjibaou,
présidente du Centre culturel
Jean-Marie-Tjibaou,
Nouvelle-Calédonie.

Lorna Abungu,
directrice d'AFRICOM et
créatrice du musée de Nairobi.

Annette Viel,
Parks Canada, de l'équipe
de Roland Arpin, et auteur
de nombreux ouvrages sur
les nouveaux musées.

Elle est actuellement maître de
conférences à l'université de Dijon.

Jean Guibal,
directeur du Musée dauphinois,
Conservation du patrimoine
de l'Isère.

Marita Wikander,
directrice de la communication
du musée Skansen à Stockholm,
le plus ancien musée d'identité
nationale européen.

Denis-Michel Boëll,
chargé de mission à l'Inspection
des Musées de France en charge
de l'outre-mer, du musée des
Arts populaires et de musées
européens tels que « Confluences ».

Jean Cuisenier,
président de la Société française
d'ethnologie.

Équipe SCET-DOM

Claude Gehin,
directeur régional adjoint
à la SCET-DOM-TOM,
ingénieur ESTP, architecte DPLG,
diplômé de l'Institut d'urbanisme
de Paris.

Pierre Megrot,
responsable de l'équipe d'études,
diplômé HEC, diplômé de l'Institut
d'urbanisme de Paris.

Jean-Louis Martinot-Lagarde,
architecte DPLG, diplômé du Centre
d'études supérieures en histoire
et conservation des monuments
anciens, architecte des
Bâtiments de France,
urbaniste en chef de l'État.

2. Séminaire du 9 juin 2001, à Paris

Participants

Paul Vergès,
président du conseil régional
de La Réunion, sénateur.

Jean Cuisenier,
Société française d'ethnologie.

Claude Gehin,
directeur régional adjoint
à la SCET-DOM-TOM.

Élisabeth Ponama,
membre du cabinet de la Région
Réunion, chargée de la culture.

Yunouss Omarjee,
assistant parlementaire.

Sonia Chane-Kune,
chercheuse, assistant parlementaire.

Christian Ghasarian,
professeur, anthropologue, université
de Neufchâtel.

Pierre Megrot,
responsable de l'équipe d'études,
diplômé HEC, diplômé de l'Institut
d'urbanisme de Paris.

François Lombard,
membre de l'Union internationale
des architectes, équipe de
programmation et de définition
culturelle, SCET-DOM-TOM.

Richard Lee-Tin,
chercheur en anthropologie sociale,
chargé d'établir une enquête et des
entretiens auprès d'acteurs écono-
miques, culturels, sociaux et d'univer-
sitaires de La Réunion et de France.

Jean-Michel Puydebat,
consultant, Société Abaque.

Jean-Paul Vachet,
consultant, Société Abaque.

Françoise Vergès,
professeur en sciences politiques,
université de Londres.

3- Séminaire du 10-11 juillet 2001, à l'Hôtel de Région Réunion

Ce séminaire, qui réunit des
participants extérieurs et
les membres réunionnais du conseil

scientifique, a pour objectif de
réfléchir sur les thématiques
de l'équipement proposées à la suite
de l'enquête menée par Abaque.

Participants extérieurs

Jean Cuisenier,
Société française d'ethnologie.

Claude Gehin,
directeur régional adjoint
à la SCET-DOM-TOM.

Pierre Megrot,
responsable de l'équipe d'études,
diplômé HEC, diplômé de l'Institut
d'urbanisme de Paris.

Richard Lee-Tin,
chercheur en anthropologie
sociale, chargé d'établir une enquête
et des entretiens auprès d'acteurs
économiques, culturels, sociaux
et d'universitaires de La Réunion et
de France.

Jean-Michel Puydebat,
consultant, Société Abaque.

Jean-Paul Vachet,
consultant, Société Abaque.

Christian Ghasarian,
professeur, anthropologue,
université de Neufchâtel.

Denis-Michel Boëll,
chargé de mission à l'Inspection
des musées de France
en charge de l'outre-mer,
du musée des Arts populaires et
de musées européens tels que
« Confluences ».

Jean-Jacques Guth,
Commission européenne.

UNE CHRONOLOGIE DU PROJET MCUR

Années 1960

Émergence d'une affirmation de l'identité et de l'unité réunionnaise, de sa langue, sa culture, son histoire dans des mouvements porteurs des problématiques de la décolonisation.

Années 1970

Développement d'un mouvement culturel – artistes, linguistes, historiens, chercheurs, musiciens – qui affirme et diffuse les fondements d'un discours sur l'identité réunionnaise, sa langue, son histoire, ses rites et ses expressions artistiques.

188

1999

Discours de M. Paul Vergès, président de la Région Réunion, sénateur, dans lequel il présente la philosophie et les bases du projet de la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise.

2000

Lancement d'une étude au plan régional par une société d'études, la SCET. Un questionnaire est envoyé à des centaines d'acteurs culturels et à d'autres représentants de la culture. Des rencontres sont organisées avec les responsables des équipements culturels, des institutions muséales sur l'île ;

Séminaires de préfiguration sur l'île avec des directeurs de musées, des conservateurs et des personnalités ;

Création d'un comité scientifique qui participe aux séminaires de préfiguration.

2001

Poursuite des séminaires de préfiguration ;

Colloque *Diversité culturelle et identité* en décembre. Les actes en sont publiés en 2002.

2002

Création de l'Association pour la Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise (AMCUR). Son rôle est de faire connaître le projet auprès de la population ;

Parrainage du projet par des personnalités internationales.

2003

Visite d'une délégation au Mozambique ;

Visite à La Réunion de M. Covane, vice-ministre de la Culture du Mozambique ;

Colloque *Racines et itinéraires de l'unité réunionnaise* ;

Remise des rapports d'étude, rapport architectural et muséographique.

2004 > 2005

Rédaction finale du programme scientifique et culturel (PSC) de la MCUR ;

Vote par la Région Réunion du Programme scientifique et culturel (PSC) ;

Choix définitif du terrain d'implantation de la MCUR à Saint-Paul ;

Création du titre « *Zarboutan nout kiltir* » qui reconnaît le rôle d'une Réunionnaise ou d'un Réunionnais dans la préservation, la création, et la transmission du *patrimoine culturel immatériel* réunionnais.

Ce titre est remis à Géroise Barivoitse, dit Lo Rwa Kaf, le 20 décembre 2004 et en 2005 à Firmin Viry ainsi qu'à titre posthume à Gramoun Baba, Granmoun Bébé et Granmoun Lélé.

Participation de la MCUR aux États généraux de la culture organisés à l'initiative de la Région Réunion.

2006

Mise en ligne du PSC en anglais et en français ;

Lancement d'un programme de collecte d'objets mémoriels du temps présent.

189

GLOSSAIRE

AMCUR : Association pour la Maison des Civilisations et de l'Unité réunionnaise. Son objectif principal est de faire connaître le projet MCUR auprès de la population réunionnaise par des rencontres, des discussions, des conférences.

Baro : Portail.

Batarsité : Métissage. « Batar » n'a pas, en créole réunionnais, les mêmes connotations que « bâtard » en français.

Batay kok : Combat de coqs.

Bohras : Groupe d'ismaéliens qui s'est installé dans des pays de l'océan Indien.

Bonbon piman : Beignet fortement pimenté préparé avec des pois du Cap moulus finement et frits.

Bouchon : Petit pâté cylindrique fourré à la viande et entouré d'une fine crêpe de riz.

Boutik sinwa : Épicerie de proximité tenue souvent par des Réunionnais d'origine chinoise qui faisait aussi fonction de buvette. Ce fut longtemps un espace économique et social essentiel, avant l'apparition et le développement des supermarchés.

Brèd : Plantes dont on fait cuire les feuilles et/ou les tiges en bouillon ou en fricassée pour accompagner le plat principal à base de riz.

BUMIDOM : Bureau des Migrations des départements d'outre-mer. Cette institution, mise en place au début des années 60 du xx^e siècle, a organisé le départ massif en France

« métropolitaine » d'une partie importante de la jeunesse réunionnaise.

Chan : Version chinoise du bouddhisme zen.

CMU : Couverture maladie universelle.

COI : Commission de l'océan Indien. Instance régionale qui regroupe les îles de la zone sud-ouest de l'océan Indien.

Créolie : Mouvement littéraire initié par Gilbert Aubry et Jean-François Sam-Long à partir d'un mot forgé par Jean Albany.

Dalon : Ami (n'existe qu'au masculin).

DASS : Direction des Affaires sanitaires et sociales.

DRAC : Direction régionale des Affaires culturelles.

Engagisme : Après l'interdiction de la traite puis de l'esclavage, les propriétaires des grands domaines employèrent des travailleurs sous contrat, des « engagés » venus de l'Inde, du Mozambique, de Madagascar, de Chine, des Comores.

Gramoun, granmoun : Personne âgée. Terme de respect et d'admiration.

Grands Blancs : Grands propriétaires terriens reconvertis en partie dans la grande distribution et l'import-export.

ICOM : International Council of Museum. Conseil international des Musées.

ILOI : Institut de l'image de l'océan Indien. Cette école, située dans la ville du Port à La Réunion, forme des étudiants en multimédia, conception de dessins animés, etc.

IORARC : Indian Ocean Rim Association of Regional Coopération. Instance de coopération des pays de l'océan Indien.

Jako : Danseur sacré des rues lié aux cultes malbars. Dévot du dieu-singe Hanvman, il se « produit » en général le 1^{er} janvier.

Kaf, Kafrine : Réunionnais ou Réunionnaise se reconnaissant une origine africaine ou malgache. Le terme peut avoir aussi une connotation affectueuse.

Kalbanon : Logements collectifs où vivaient les engagés, puis les travailleurs agricoles sur les grandes propriétés sucrières.

Kamionbar : Petit camion transformé en bar-restaurant où l'on sert boissons, sandwiches, plats cuisinés.

Karanes : Musulmans, chiïtes ou ismaéliens, venant du continent Indien ayant vécu à Madagascar.

Kass Koko : Cueillette des noix de coco ou ouverture de la noix.

Kaz : Maison. Tout type d'habitation.

Kine : Jeu de loto.

Kour : Espace gazonné et arboré qui se trouve, en général, devant la maison.

Ladilafé : Rumeurs souvent désobligeantes.

Libre : Esclave affranchi avant l'abolition de l'esclavage (1848).

Macadam : Nom donné au travail forcé après l'abolition de l'esclavage, les vagabonds étant alors condamnés à construire les routes.

Malbar : Réunionnaise ou Réunionnais se reconnaissant (ou qui est renvoyé à) une origine indienne (Sud de l'Inde ou Bengale)

ou pratiquant des rites liées aux formes réunionnaises de l'hindouisme.

Malogé : Musique née de la rencontre du reggae et du maloya.

Maloya : Danse et chant issus de ceux des esclaves et des engagés, pratiqué soit lors de cérémonies mystiques célébrant les ancêtres (**servis kabaré, servis kaf, servis makwalé**), soit de manière profane lors de soirées musicales publiques (**kabar**). Le maloya, longtemps marginalisé, a été remis à l'honneur par les militants anticolonialistes et la direction du Parti communiste réunionnais à la fin des années 60 du xx^e siècle. Il est souvent considéré désormais comme la musique « identitaire » réunionnaise.

Marmay : Enfants.

Marrons : Esclaves fuyant les plantations et s'organisant en bandes plus ou moins importantes dans les cirques et sur les hauteurs de l'île.

Marsh dann fé : Cérémonie malbar en l'honneur de la déesse Pandialé. Après dix-huit jours de carême, les pénitents traversent un tapis de braises.

MCUR : Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise.

Moringue : Danse de combat originaire du Mozambique ou de Madagascar, comparable à la capoeira brésilienne.

NTIC : Nouvelle technologies de l'information et de la communication.

OUA : Organisation de l'Unité africaine.

Pilon : Mortier en pierre dans lequel on pile à l'aide d'un kalou (pilon) les épices et le piment qui entrent dans la composition de nombreux plats réunionnais.

■ ■ ■ **PNUD** : Programme des Nations unies pour le développement.

PSC : Projet scientifique et culturel.

Rice-cooker : Marmite électrique dans laquelle on fait cuire le riz à la vapeur.

RMI : Revenu minimum d'insertion.

SADC : Southern African Development Community. Comité pour le développement du Sud de l'Afrique. Instance qui regroupe les pays de l'Afrique australe dont les îles du Sud-Ouest de l'Océan Indien.

Salle verte : Salle de réception provisoire, construite avec du végétal pour les festivités familiales (baptême, communion, mariage...).

Sarèt bэф : Charette ou carriole tirée par des bœufs.

SCET : Société centrale pour l'équipement du territoire.

Samoussa : Chausson frit de forme triangulaire fourré à la viande, au poisson ou au fromage.

Séga : Danse et chant, vraisemblablement né d'une rencontre entre maloya et quadrille.

Servis kabaré : Cérémonie d'origine malgache en l'honneur des ancêtres.

Servis kaf : Cérémonie d'origine mozambicaine en l'honneur des ancêtres.

Shemin la vi, shemin la mor : « Chemins de vie, chemins de mort ». Désigne ici les pratiques sociales liés aux différents rites de passage, de la naissance à la mort.

Sirandane : Devinette codée.

Tisaneur : Spécialiste de plantes médicinales, guérisseur.

UFR : Union des Femmes de

La Réunion. Créée en 1958, cette organisation, proche du PCR, a été à l'origine de très nombreuses luttes sociales féministes.

UGTRF : Union générale des Travailleurs réunionnais en France. Elle a longtemps fédéré les mouvements étudiants et ouvriers progressistes des Réunionnais en France, en particulier des années 60 à 90 du xx^e siècle.

Vane : Vannerie de forme circulaire, à fond plus ou moins plat, dans lequel on trie le riz ou les bréd.

Zanbrokal : Plat composé de riz safrané et de haricots cuits ensemble. Désigne métaphoriquement le mélange, le métissage.

Zarab : Réunionnaise ou Réunionnais de confession musulmane, d'origine indienne, en général du Gujarāt.

Zarboutan nout kiltir : « Pilier de notre culture ». Ce titre, créé par la MCUR, est attribué à une Réunionnaise ou un Réunionnais qui a joué (et continue de jouer) un rôle important dans la préservation, la valorisation, la création, et la transmission du *patrimoine culturel immatériel* réunionnais.

Zéguïy : Cérémonie hindoue en l'honneur du dieu Mourouga, fils de Shiva.

Zorey : Le terme, dont l'étymologie est discutée, désigne les Français « métropolitains » nés hors de La Réunion (en France continentale le plus souvent), résidant et/ou travaillant sur l'île.

Zourit : Pieuvre.

BIBLIOGRAPHIE

- ALVAREZ, Robert R., *Negotiated Lives*, Farmington University Press of Connecticut, 1998.
- ANTZE, Paul et LAMBEK, Michael, (eds.), *Tense Past: Cultural essays in Trauma and Memory*, New York, Routledge, 1996.
- APPADURAI, Arjun, (ed.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.
- APPIAH, Kwame Anthony, *In My Father's House, Africa in the Philosophy of Culture*, Oxford University Press, 1992.
- AUBRY, Gilbert, *Poétique mascarine*, Paris, Éditions caribéennes, 1989.
- BAL, Mieke, CREWE, Jonathan, et SPITZER, Leo, (eds), *Acts of Memory: Cultural Recall in the Present*, Hanover, University of New England, 1999.
- BALANDIER, Georges, *Civilisés, dit-on*, Paris, PUF, 2003.
- BALIBAR, Étienne, et WALLERSTEIN, Immanuel, *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 1988 ; 2^e éd., coll. « Poche. Sciences humaines et sociales », 1997.
- BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, BOËTSH, Gilles, DEROO, Éric, et LEMAIRE, Sandrine, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui, histoire contemporaine », 2002.
- BANCEL, Nicolas, BLANCHARD Pascal et VERGÈS Françoise, *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèques Albin Michel des idées » 2004.
- BARAT, Christian, *Nargoulan. Culture et rites malbar à La Réunion : approche anthropologique*, Saint-Denis, Éditions du Tramail, coll. « Recherches universitaires réunionnaises », 1989.
- BARENDSE, R. J., *The Arabian Seas. The Indian Ocean World of the Seventeenth Century*, New York, East Gate Books, 2002.
- BENJAMIN, Walter, *Œuvres 1, 2, 3*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000.
- *Selected Writings*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1996-2005.
- *Paris, capitale du xx^e siècle : le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 1989.
- BENOIST, Jean, « Les îles créoles : Martinique, Guadeloupe, Réunion, Maurice », *Hérodote*, 37-38 (2-3), 1985, p. 53-75.
- « Métissage, syncrétisme, créolisation : métaphores et dérivés », *Études créoles*, vol. XIX, n° 1, 1996, p. 47-60.
- *Hindouismes créoles, Mascareignes, Antilles*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1998.
- BHABHA, Homi, *The Location of Culture*, Londres, New York, Routledge, 1990.
- BHARUCHA, Rustom, *The Politics of Cultural Practice*, Londres, Athlone, 2000.
- BLANCHARD, Pascal, et LEMAIRE, Sandrine, *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2002.
- *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République, 1931-1961*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2004.
- BRAUDEL, Fernand, *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, 1987.
- *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv^e-xviii^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979 (nouv. éd.).
- *Écrits sur l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1969 ; coll. « Champs », 1977.
- BREMNER, Lindsay, *Johannesburg. One City, Colliding Worlds*, Johannesburg, AngloGold Ashanti, 2004.
- CAHEN, Michel, « Nations et ethnies par temps de mondialisation », *Contretemps*, 7, mai 2003, « Genre, classes, ethnies : identités, différences, égalités », p. 58-69.
- CÉSAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Réclame, 1950 ; nvelle éd. incluant *Discours sur la négritude*, Paris/Dakar, Présence africaine, 2004.
- CHAKRAVORTY, Dipesh, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 2000/Delhi, Oxford University Press, 2001.
- CHAKRAVORTY SPIVAK, Gayatri, *In Other Worlds. Essays on Cultural Politics*, New York et Londres, Routledge, 1988.
- *Changing States. Contemporary Art and Ideas in a era of Globalization*, Londres, inIVA, 2005.
- CHANE-KUNE, Sonia, *La Réunion n'est plus une île*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1996.
- CHAUDENSON, Robert, *Des îles, des hommes, des langues : essai sur la créolisation linguistique et culturelle*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- CHAUDHURI, Kiri N., *Trade and Civilisation in the Indian Ocean. An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

- *Asia before Europe. Economy and Civilisation of the Indian Ocean from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- CLIFFORD**, James, *The Predicament of Culture Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*, Harvard, Harvard University Press, 1988. Traduction française par Sichere, Anne-Marie, *Malaise dans la culture. L'Ethnographie, la littérature et l'art au xx^e siècle*, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts, 1996.
- CLIFFORD**, James, **MARCUS**, George, (eds.), *Writing Culture, The Politics and Poetics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.
- COHEN**, Patrice, *Le Cari partagé : anthropologie de l'alimentation à l'île de La Réunion*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2000.
- COLLOMB**, Gérard, « Ethnicité, musée, nation en situation postcoloniale », *Ethnologie française*, 1999, 29:3, p. 333-336.
- CONDOMINAS**, Georges, *L'exotisme est quotidien : Sar Luk, Viet-nam central*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1965.
- CONKLIN**, Alice L., *A Mission to Civilize. The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1695-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997.
- COOMBS**, Annie E., *Reinventing Africa. Museums, Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*, New Haven, Yale University Press, 1994.
- *History After Apartheid. Visual Culture and Public Memory in a Democratic South Africa*, Durham, Duke University Press, 2003.
- CURTIN**, Philip D., *Cross-Cultural Trade in World History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- DADI**, Ifkhar, et **HASSAN**, Salah, *Unpacking Europe. Towards a Critical Reading*, Rotterdam, Museum Boijmans Van Beunigen, 2001.
- DALBI**, Andrew, *Dangerous Tastes. The Story of Spices*, Londres, British Museum Press, 2000.
- DAVALLON**, Jean, « Exposer l'invisibilité », *Musées* (Montréal) 15 (1), 1993, p. 22-26.
- DAVISON**, Patricia, « Museums and the reshaping of memory », in Coetzee, Carl, et Nuttall, Sarah, (eds.), *Negotiating the Past. The Making of Memory in South Africa*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 143-160.
- DERRIDA**, Jacques [†], *Mal d'archive : une impression freudienne*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1995.
- *Genèses, généalogies, genres et le génie. Les secrets de l'archive*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2003.
- DESCOLA**, Philippe, <www.quaibrany.fr>
- DETIENNE**, Marcel, (ed.), *Qui veut prendre la parole ?* Paris, Seuil, 2003.
- DUBÉ**, Philippe, « À propos de la transmission de la culture en regard de l'expérience », communication au colloque *Mémoires*, musée de la Civilisation du Québec, 2003.
- Du Bois**, W. E. B., *Du Bois Writings*, New York, Library of America, 1986.
- EDMOND**, Ed, et **SMITH**, Vanessa, (eds), *Islands in History and Representation*, Londres, Routledge, 2003.
- ELIAS**, Norbert, *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Archives des sciences sociales », 1975 ; coll. « Liberté de l'esprit », 1991.
- ENWEZOR**, Okwui, (ed.), *The Short Century. Independence and Liberation Movements in Africa, 1945-1994*, Chicago, Museum of Contemporary Art, 2001.
- EVE**, Prosper, *La Religion populaire à La Réunion*, 2 vol., Sainte-Clothilde, Université de La Réunion, Institut de linguistique et d'anthropologie, 1985.
- *Peur redoutée ou récupérée à La Réunion des origines à nos jours*, Saint-André, Océan Éditions, coll. « Société », 1992.
- FANON**, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952 ; coll. « Points Essais », 1971.
- FIoux**, Paule, *L'École à l'île de La Réunion entre les deux guerres*, Paris, Karthala, 1999.
- FOUCAULT**, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.
- *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences », 1972.
- *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des savoirs », 1975.
- « Il faut défendre la société. » : *cours au Collège de France, 1975-1976*, Paris, Seuil, coll. « Hautes Études », 1997.
- FRANCK**, André-Gunter, *ReOrient. Global Economy in the Asian Age*, Berkeley, California University Press, 1998.
- FREYRE**, Gilberto, *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, New York, A.A. Knopf, 1956 ; traduit du portugais par Roger Bastide, Paris, Gallimard, coll. « La Croix du Sud », 1952 ; nvelle éd. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1974 et coll. « Tel », 1997.
- FUMA**, Sudel, *Une colonie île à sucre. L'économie de La Réunion au xix^e siècle*, Saint-André, Océan Éditions, coll. « Histoire », 1989.
- *L'Esclavagisme à La Réunion, 1794-1848*, Paris, L'Harmattan, Saint-Denis, Université de La Réunion, 1992.
- GAGNÉ**, Natacha, « Théorisation et importance du terrain en anthropologie. Étude de la construction des notions d' "identité" et de "mondialisation" », *Anthropologie et société*, vol. XXV, n° 3, 2001, p. 103-122.
- GAMALEYA**, Clélie, *Filles d'Heva. Trois siècles de la vie des femmes à La Réunion*, (Saint-Denis), Union des femmes de La Réunion ; Saint-André, Océan Éditions, 1991.
- GHASARIAN**, Christian, « La Réunion : acculturation, créolisation et réinventions culturelles », *Ethnologie française*, vol. XXII, n° 4, 2002, p. 663-676.
- GILROY**, Paul, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1993. Traduction française par Henquel, Jean-Philippe, *L'Atlantique noire. Modernité et double conscience*, Lille, Kargo/Paris, Éclat, 2003.
- *After Empire. Melancholia and Convivial Culture?* London, Routledge, 2005.
- GOLDBERG**, David Theo et **QUAYSON**, Ato, (eds), *Relocating Postcolonialism*, Londres, Blackwell Publishing, 2002.
- GOODY**, Jack, *Cooking, Cuisine and Class, a study in Comparative Sociology*, Londres, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1982. Traduction française par Bouniort, Jeanne, *Cuisines, cuisine et classes*, Paris, Centre Georges-Pompidou, CCL, coll. « Alors », 1984.
- *Food and Love. A Cultural History of East and West*. Londres, New York, Verso, 1998.
- GOVINDIEN**, Sully-Santa, *Les Engagés indiens. Île de La Réunion, xix^e siècle*. Saint-Denis, La Réunion, Azalées éditions, 1994.
- GRUZINSKI**, Serge, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, p. 22, p. 86.
- HALL**, Richard, *Empires of the Monsoon. A history of the Indian ocean and its invaders*, Londres, Harper Collins, 1996.
- HALL**, Stuart, « Créolité and the Process of Creolization », in *Créolité and Creolization*, Documenta 11, Platform 3, Editors Okwui Enwezor and alii, documenta and Museum Fridericianum-Veranstaltungs GmbH, Kassel, Hatje Cantz Publishers, 2003, p. 27-41.
- HAMILTON**, Carolyn, **HARRIS**, Verne, **TAYLOR**, Jane, **PICKOVER**, Michèle, **REID**, Graeme et **SALEH**, Razia, eds. *Refiguring the Archive*. Le Cap (Afrique du Sud)/Dordrecht (Pays-Bas)/Norwell (Mass. États-Unis), David Philip/Kluwer Academic Publishers, 2002.
- HANNERZ**, Ulf, « The world in creolization », dans le journal *Africa*, 57 (4), 1987, p. 546-559.
- *Cultural Complexity. Studies in the Social Organisation of Meaning*, New York, Columbia University Press, 1992.
- HARTOG**, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, coll. « La librairie du xx^e siècle », 2003.
- HERBERICH-MARX**, Geneviève, et **RAPHAEL**, Freddy, « Une muséologie de la rupture : le métier de conservateur », selon Jacques Hainard, *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, (Strasbourg) 19, 1992, p. 158-165.
- HO**, Hai Quang, *Contribution à l'histoire économique de l'île de La Réunion, 1642-1848*. Paris/Montréal, L'Harmattan, 1998.
- HUVSSEN**, Andreas, *Twilight Memories: Marking Time in a Culture of Amnesia*, Londres, Routledge, 1995.
- *Present Pasts: Urban Palimpsests and the Politics of Memory (Cultural Memory in the Present)*, Stanford, Stanford University Press, 2003.
- JAMESON**, Fredric, et **Miyoshi**, Masao, (eds.), *The Cultures of Globalization*, Durham, Duke University Press, 1998.
- JAUNIN**, Françoise, « Marx, les clowns et le fric-roi », *Voir, le magazine des arts* (Montreux) n° 119, 1994, p. 10-12.
- JEWSEWICKI**, Bogumil, *Mami Wata. La peinture urbaine au Congo*, Paris, Gallimard, 2003.
- KARP**, I., **LEVINE**, S., et **YBARRA-FRAUSTO**, T., (eds), *Museums and Their Communities. The Politics of Public Culture*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1991.
- KATZ**, Alain, « Le musée d'anthropologie, des deux côtés du miroir », in Danièle Benassyay (éd.), *Le Futur antérieur des musées*, Paris, Éditions du Renard, 1991, p. 31-39.
- KEARNEY**, Milo, *The Indian Ocean in World History*, Londres, Routledge, 2004.
- KHAZNADAR**, Chérif, « Patrimoine culturel immatériel : les problématiques », *Internationale de l'imaginaire*, nouvelle série, n° 17, « Le patrimoine culturel immatériel. Les enjeux, les problématiques, les pratiques », Paris, Babel/Maison des cultures du monde, 2004, p. 51-58.
- KIM**, Elaine, **MACHIDA**, Margo, et **MIZOTA**, Sharon, (eds), *Fresh Talk, Daring Gazes. Conversations on Asian American Art*, Berkeley, California University Press, 2003.
- KOPYTOFF**, Igor, (ed.), *The African Frontier: The Reproduction of Traditional Societies*, Bloomington, Indiana University Press, 1987.
- KROEBER**, Alfred, *Essays in Anthropology*. Ayer Co. Pub., 1936.
- LAFONT**, Robert, *La Nation, l'État, les régions*, Paris, Berg International, 1993.
- LA SELVE**, Jean-Pierre, *Musiques traditionnelles de La Réunion*, Saint-Denis, Fondation pour la recherche et le développement dans l'océan Indien/Institut de linguistique et d'anthropologie de La Réunion, 1984 ; 2^e éd. avec une mise à jour, Saint-Denis, Azalées Éditions, 1995.
- LAVERGNE**, Roger, *Tisaneurs et plantes médicinales indigènes de l'île de La Réunion*, Livry-Gargan, Orphie Éditions, 1990.

- ■ ■ **LE COUR GRANDMAISON**, Olivier, *Coloniser, exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005.
- LE SCOUARNEC**, François-Pierre, *Le Patrimoine culturel immatériel : Les enjeux, les problématiques, les pratiques*, actes du colloque organisé par la Fondation du Forum d'Assilah et la Maison des cultures du monde (7-9 août 2003 à Assilah, Maroc), Paris, Maison des cultures du monde/Arles, Actes Sud, coll. « Internationale de l'imaginaire. Nouvelle série Babel », n° 17, 2004, p. 26-40.
- LEVATERS**, Louise, *Les navigateurs de l'Empire céleste : la flotte impériale du Dragon, 1405-1433*. Oxford, Oxford University Press, 1994. Traduit de l'américain par Isabelle Leymarie, Levallois-Perret, Filipacchi, 1994.
- LOWENTHAL**, David, *The Past is a Foreign Country*. Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- LUCAS**, Raoul, *Bourbon à l'école, 1815-1946*. Saint-André, Océan Éditions, Association Échos, 1997.
- MAC DONALD**, George, et **ALSFORD**, Stephen, *Vers le musée virtuel : période de crise et de changement pour le troisième millénaire*. Londres, inIVA, 2001.
- MARIMOUTOU-OBÉRELÉ**, Michèle, *Les Engagés du sucre*. Saint-Denis, Éditions du Tramail-AFL, 1989 ; Saint-Denis, Conseil général de La Réunion/Saint-André, Océan Éditions, 1999.
- 1 9 6 **MEMMI**, Albert, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*. Paris, Buchet, Chastel, Corrêa, 1957 ; New York, Orion Press, 1965. Préface de Jean-Paul Sartre, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1985.
- MICHALET**, Charles-Albert, *Qu'est-ce que la mondialisation ? Petit traité à l'usage de ceux et celles qui ne savent pas s'il faut être pour ou contre*, Paris, La Découverte, 2002 ; nouv. éd. 2003.
- MINTZ**, Sidney W., *Sweetness and Power*, New York, Viking Penguin, 1985.
- *Tasting food, Tasting Freedom. Excursions into Eating, Culture & the Past*, Boston, Beacon Press, 1996
- MUDIMBE**, Valentin, *The Idea of Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- NUTTALL**, Sarah, et **MICHAEL**, Cheryl-Ann, (eds), *Senses of Culture. South African Cultural Studies*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- ODORA**, Hoppers, et **CATHERINE**, A., (ed.), *Indigenous Knowledge and the Integration of Knowledge Systems. Towards a Philosophy of Articulation*, Pretoria, Pretoria University Press, 2002.
- ORTIZ**, Fernando, et **BETTELHEIM**, Judith, (eds), *Cuban Festivals. A Century of Afro-Cuban Culture*, New York, Markus Wiebner Pub, 2001.
- *Etnia y sociedad*, La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1993.
- OTTINO**, Paul, « L'océan Indien comme domaine de recherche », *L'Homme, revue française d'anthropologie*, vol. XIV (3-4), 1974, p. 143-151.
- « Le Moyen Âge de l'océan Indien et le peuplement de Madagascar », *CERSOI : Annuaire des Pays de l'océan Indien*, 1974, p. 197-221.
- PEARSON**, Michael, *The Indian Ocean*, Londres, Routledge, 2004.
- POMERANZ**, Kenneth, *The Great Divergence. China, Europe and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2000.
- POMERANZ**, Kenneth et **TOPIK**, Steven, *The World that Trade Created. Society, Culture and the World Economy, 1400 to the Present*. Londres, M.E. Sharpe, 1999.
- POURCHEZ**, Laurence, *Grossesse, naissance et petite enfance en société créole : île de La Réunion*, Saint-Denis (Réunion), CRDP Réunion, Paris/Karthala, 2002.
- PRATT**, Mary-Louise, *Imperial Eyes, Travel Writing & Transculturation*, Londres, New York, Routledge, 1992.
- PREZIOSI**, Donald, et **FARRAGO**, Claire, (eds), *Grasping the World. The Idea of the Museum*, Burlington, Ashgate, 2004.
- PRUDHOMME**, Claude, *Histoire religieuse de La Réunion*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et société », 1984.
- RAKOTOARISOA**, Jean Aimé, www.icom.museum/biblio_intangible/html
- RANDRIANJA**, Solofo, rapport, in Françoise Vergès, *Mapping a Contact Zone*, rapport COSDERIA, 2000.
- Reverzy**, Jean-François, (éd.), *Cultures, exils et folies dans l'océan Indien : santé mentale, représentations de la maladie et itinéraires thérapeutiques*, actes du colloque, Saint-Gilles de La Réunion, [5-9 juillet 1988], Paris, L'Harmattan, Inserm, coll. « Indianocéaniques », 1990.
- RICEUR**, Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000.
- ROBIN**, Régine, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2003.
- ROSALDO**, Renato, *Culture and Truth. The Remaking of Social Analysis*, Boston, Beacon Press, 1989.
- ROSALDO**, Renato et **CANCLINI**, Nestor Garcia, (éd.), *Hybrid Cultures: Strategies for Entering and Leaving Modernities*. Traduction de Christopher L. Chiappari et Silvia L. Lopez. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995.
- ROUSSE**, Eugène, *Combat des Réunionnais pour la liberté*, Saint-Denis, Réunion, Éditions CNH, coll. « Cahiers de notre histoire », vol. I, II et III : 1993-1994.
- ROUSSO**, Henry, (éd.), *Le Regard de l'Histoire : l'émergence et l'évolution de la notion de patrimoine au cours du xx^e siècle en France*, Paris, Fayard/Monum, Éditions du patrimoine, coll. « Actes des Entretiens du Patrimoine », 2003.
- RUSHDIE**, Salman, *Imaginary Homelands. Essays and Criticism, 1981-1991*, Londres, Granta Books, 1991. Traduction française par Chatelain, Aline, *Patrimoine imaginaires*, Paris, Bourgois, 1993.
- SAID**, Edward, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979. Traduction française par Malamoud, Catherine, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1997.
- SALAH** Hassan et Iftikhar (eds), *Unpacking Europe Towards a Critical Reading*, cat. exp. Rotterdam, Museum Boijmans Van Beuningen, déc. 2001/ févr. 2002, Rotterdam, NAI, 2001.
- SEN**, Amyarta, *The Standard of Living*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- « Un nouveau modèle économique : développement, justice, liberté, 25 janvier 2002 », at <afrique.cauris.free.fr/amyartasen.html>
- SOJA**, Edward, *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres/New York, Verso, 1989.
- SPENGLER**, Oswald, *Le Déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1948.
- STIEGLER**, Bernard, « La projection patrimoniale », in Henry Roussou, (éd.), *Le Regard de l'Histoire : l'émergence et l'évolution de la notion de patrimoine au cours du xx^e siècle en France*. Paris, Fayard/Monum, Éditions du patrimoine, coll. « Actes des Entretiens du Patrimoine », 2003, p. 75-84.
- TAYLOR**, Lucien, (éd.), *Visualizing Theory. Selected essays from V.A.R.*, Londres, Routledge, 1994.
- TAWADROS**, Gilane, et **CAMPBELL**, Sarah, (eds), *Contemporary African Art and Shifting Landscapes*, Londres, inIVA, 2003.
- *The Future Is Handmade. The Survival and Innovation of Crafts*, Prince Claus Fund Journal, 10a, 2003.
- TODOROV**, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'Autre*, Paris, Le Seuil, 1982 ; coll. « Points essais », 1991.
- *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 1989.
- TOUSSAINT**, Auguste, *Histoire de l'océan Indien*, Paris, PUF, 1961.
- TUTU**, Desmond, (sous la dir. de), *Amnistie l'apartheid. Travaux de la Commission Vérité et Réconciliation*, édition établie par Philippe-Joseph Salazar, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2004.
- VAUGHAN**, Megan, *Creating the Creole Island. Slavery in Eighteenth-Century Mauritius*, Durham, Duke University Press, 2005.
- VERGÈS**, Françoise, *Mapping a Contact Zone*, rapport au COSDERIA, 2000.
- VERGÈS**, Françoise, et **MARIMOUTOU**, Carpanin, *Amarres. Créolisations indio-océaniques*, Ile-sur-Têt, Éditions K'A, 2003 ; Paris, L'Harmattan, 2005.
- VERGÈS**, Paul, *D'une île au monde*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- WALKOVITZ**, Daniel J., et **KNAUER**, Lisa Maya, (eds), *Memory and the Impact of Political Transformation in the Public Space*, Durham, Duke University Press, 2004.
- WANQUET**, Claude, *Histoire d'une révolution. La Réunion (1789-1803)*, 3 vol., Marseille, Jeanne Laffitte, 1980-1984.
- WARD**, Danyèl, *Démavouz la vi*, Saint-Denis, Éditions Grand Océan, coll. « Farfar liv créol », 1996.
- WOLF**, Éliane, *Quartiers de vie. Approche ethnologique des populations défavorisées de l'île de La Réunion*, Saint-Denis, CIIRF-ARCA, Université de La Réunion, 1989 ; nouv. éd., Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.
- *Lycéens à la Une. La presse lycéenne à La Réunion, 1970-1995*, Saint-André, Océan Éditions, 1998.
- WONG-HEE-KAM**, Édith, *La Diaspora chinoise aux Mascareignes : le cas de La Réunion*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1996.
- WOOD**, Marcus, *Blind Memory. Visual Representations of Slavery in England and America, 1780-1865*, Manchester, Manchester University Press, 2000.
- WU**, David Y. H., et **CHEUNG**, Sidney C. H., *The Globalization of Chinese Food*, Richmond, Curzon Press, 2002.
- ZABUNYAN**, Elvan, *Black Is a Color. Une histoire de l'art africain-américain contemporain*, Paris, Dis Voir, 2004.

SITES INTERNET

www.mcq.org
www.hdr.undp.org
www.archimuse.com
www.icom.museum/biblio_intangible/html
www.inIVA.org/archive
www.portal.unesco.org/digiarts
www.atlas-hist.net
www.atlas-historique.net 08-2002
www.tepapa.govt.nz
www.respectmag.net

FILMS

LE MASSON, Yann, *Sucre amer*, court métrage, 26 mn, 1963.

LIU VAN SHENG, Marie-Claude, *La Boutik chinoise*, documentaire, production Christophe Champlaux, Ciné Horizon, 2000 ; <www.chez.com/cinehorizon/>.

POUR UN MUSÉE DU TEMPS PRÉSENT

La Maison des civilisations et de l'unité réunionnaise : dans ce futur musée du temps présent, dans ce musée vivant, qui s'ouvrira en 2010, seront restituées l'histoire et la culture d'une société sans passé précolonial, construite par 200 000 esclaves, issus en majorité de Madagascar et d'Afrique orientale, des dizaines de milliers d'engagés venus surtout du sud de l'Inde mais aussi des Comores, de Madagascar, du Mozambique, des milliers de Chinois, de musulmans du Gujârât, de paysans, des colons de France et d'Europe, de pirates, de marins... Dès le départ, île de l'hétérogène, pluriculturelle, pluri religieuse et plurilingue, la Réunion incarne une singularité qui la situe aujourd'hui au cœur des enjeux contemporains : faire de la diversité la condition de son unité. Pour inventer des médiations qui traduisent visuellement les mécanismes et les conséquences imprévisibles, déroutantes et étonnantes des processus de créolisation à l'œuvre dans le monde india-océanique, Françoise Vergès et Carpanin Marimoutou ont choisi une approche transdisciplinaire. Ils proposent une méthodologie pour un musée postcolonial du temps présent qui revisite les rituels, les croyances, les pratiques, et l'énigme de la rencontre de mondes divers sur un seul lieu.



ISBN 2-9525337-0-9

